U d'/of OTTAWA
39003003318895

A. Gaston Bassier,

vous voyez, cher monsieur, que je ne publie pas que des livres d'un prix cher ! Quel regret que je ne puisse vous offrir mademoiselle de la Maisonfort (Non-pourvu), Aspects et figures de femmes (Renaissance du Livre) et mon petit livre illustré sur la folie Rivière de Marne (Bossard) ! Votre cordial

Edmond Pilon

Figures françaises et littéraires

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Les Poèmes de mes soirs, poésies (L. Vanier, édit.) ..... 1 vol.
La Maison d'Exil, poésies (Mercure de France) ..... 1 vol.

PORTRAITS, RÉCITS

Portraits français, *1re série*, XVIIIe et XIXe siècles, préface de Paul et Victor Margueritte (E. Sansot et Cie, édit.) ..... 1 vol.
Portraits français, *2e série*, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles (E. Sansot et Cie, édit.) ..... 1 vol.
Le dernier jour de Watteau (E. Sansot et Cie, édit.) ..... 1 vol.
Muses et bourgeoises de jadis (Mercure de France) ..... 1 vol.
Portraits tendres et pathétiques (Mercure de France) ..... 1 vol.
Portraits de sentiment (Mercure de France) ..... 1 vol.
Aspects et figures de femmes (la Renaissance du Livre) ..... 1 vol.

ESSAIS, VOYAGES

Alain-Fournier (Les amis d'Edouard) ..... 1 vol.
Francis Jammes et le sentiment de la nature (*Les Hommes et les idées*) (Mercure de France) ..... 1 vol.
Dans les jardins et dans les villes (E. Sansot et Cie, édit.) ..... 1 vol.
Sites et personnages, préface de André Hallays (Bernard Grasset, édit.) ..... 1 vol.
La Fontaine, textes choisis et commentés (*Bibliothèque française*) (Plon, Nourrit et Cie, édit.) ..... 1 vol
Pèlerinages de guerre, jadis et de nos jours (Perrin et Cie, édit.) ..... 1 vol.
Sous l'égide de la Marne, histoire d'une rivière (éditions Bossard) ..... 1 vol.
Villes meurtries de France : Villes du Laonnois et d'Ile-de-France (G. Van Œst et Cie, édit.) ..... 1 vol.

ART

Chardin (Collection *Les Maîtres de l'Art*) (Plon, Nourrit et Cie, édit.) ..... 1 vol
Scènes galantes des Artistes du XVIIIe siècle (H. Piazza et Cie, édit.) ..... 1 vol.
Watteau et son école (*Bibliothèque de l'Art au* XVIIIe *siècle* (G. Van Œst et Cie, édit.) 1 vol.
J.-B. Greuze, peintre de la femme et de la jeune fille du XVIIIe siècle (H. Piazza et Cie, édit.) ..... 1 vol.

PUBLIÉ PAR LE MÊME

Maurice de Guérin : Le Centaure suivi de **La Bacchante**, ouvrage précédé d'une notice (E. Sansot et Cie, édit.) ..... 1 vol.
Eugénie de Guérin : Reliquiæ, fragments choisis et précédés d'une notice (E. Sansot et Cie, édit.) ..... 1 vol.
Mme d'Aulnoy, Mme de Murat, Mlle de la Force, etc. : **Bonnes Fées d'antan**, choix de contes avec une introduction et des notes (E. Sansot et Cie, édit.) ..... 1 vol
A l'Est du Soleil et à l'Ouest de la lune, contes anciens du Nord recueillis et préfacés (H. Piazza et Cie, édit.) ..... 1 vol.
La Provençale, de J.-F. Regnard avec introduction et notes (éditions Bossard) ..... 1 vol.
La Vie et les aventures de Robinson Crusoé, avec préface (Société littéraire de France) ..... 1 vol.

EDMOND PILON

Figures françaises et littéraires

PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

[1921]

PQ
139
.P37
1921

A

GEORGES LECOMTE

Hommage affectueux.

E. P.

Il a été tiré de cet ouvrage

12 exemplaires sur papier pur fil Lafuma.

LETTRE-PRÉFACE

Pourquoi, mon cher Pilon, souhaitez-vous que vos lecteurs se heurtent à quelques lignes de ma prose avant qu'ils se laissent bercer par les doux sons de flûte de votre si plaisante érudition? C'est parce que vous avez le goût du passé et que notre vieille camaraderie a déjà cette patine qui sollicite l'œil voluptueux de l'amateur d'art et l'invite à se pencher sur l'objet avec complaisance sinon avec attendrissement.

*N'y aurait-il pas par hasard un quart de siècle que vous commenciez à nous enchanter, à l'*Ermitage, *avec vos premiers pèlerinages à Port-Royal? Vous m'apparûtes, à cette époque-là, sous l'aspect d'un nouveau « promeneur solitaire ». Il me semblait que votre boîte d'herborisateur contenait avec des fleurettes quelques bons livres sérieux, de préférence anciens, et cachait aussi des trouvailles toujours insoupçonnées et faites par vous le long du chemin. Vous étiez toujours prêt à partir, pour peu qu'un jour de loisir vous le permît, et l'on savait que vous ne prendriez pas vingt-quatre heures de congé sans nous rapporter un savoureux article fleurant bon la campagne et le souvenir des grands hommes.*

Depuis lors, vous ne vous êtes pas lassé, votre goût n'a pas changé, mais votre connaissance de la carte routière s'est perfectionnée, et vous avez inspiré au grand public le goût

qu'avaient jadis vos compagnons du Boulevard Saint-Michel à voir s'ouvrir la boîte aux surprises.

Vous avez pris tout doucement dans l'histoire littéraire et dans l'érudition une place tout exceptionnelle. On aurait beaucoup de peine à vous classer, ce que les bonnes gens aiment tant cependant. Mais — et c'est encore une exception à vous favorable — ils ne vous en veulent point de les laisser en cet embarras. Et je crois que vous devez ce privilège à la grâce dont vous êtes orné : vous êtes poète ! Vous êtes si charmeur ; on vous pardonne tout, même de ne pas savoir au juste ce que vous êtes.

Je vous vois amené à la poésie par ce sens qui fait presque tous les poètes : la vision. Vos yeux de fureteur savent se délecter. Vous auriez peut-être pu tout aussi bien peindre que vous savez décrire. Tout ce que vous apprenez pour nous de plus curieux, ce n'est pas tant de nous en faire part ou d'en tirer gloire qui vous presse, c'est de le transposer immédiatement en tableaux. — Puis-je ajouter, sans vous faire tort, qu'en plastique vous êtes de l'école qui, selon le précepte du grand Poussin, cherche la « délectation » plutôt que la stupeur de l'entendement » ?

Vous êtes aussi avide de savoir que vous êtes ennemi de la pédanterie. C'est une grande originalité. C'était une vertu très française. Nos chers et admirables moralistes, ayant à traiter des plus hautes vérités spirituelles, l'ont su faire presque en se jouant et sans dédaigner parfois de faire sourire. Quels grands hommes ! Lorsque vous vous avisez, vous, de nous initier à la biographie véritable d'un personnage de La Bruyère, vous nous brossez une série de portraits charmants et, en fin de compte, vous nous laissez sous l'impression que nous avons lu un conte de fées.

Peut-être est-ce vous qui nous réconcilierez avec cet art admirable qui consistait à nous faire sentir les vérités les

plus graves en faisant tout bonnement se mouvoir des figures puériles, des marionnettes, des loups, des cigales. Ah ! que c'était joli de dire de belles, de bonnes et de grandes choses sans avoir l'air de faire entendre que le plus intéressant de tout cela c'est le monsieur qui les dit !...

Vous me donnez envie de bavarder... Et je m'aperçois que je l'ai fait déjà trop longuement pour vous suivre, comme j'en avais l'intention, en ce « pèlerinage de Dominique *» qu'il convient à toute âme bien née de faire aujourd'hui en réparation des injures...*

Croyez, mon cher Pilon, à ma fidèle sympathie.

RENÉ BOYLESVE,
de l'Académie française.

UN « CARACTÈRE » DE LA BRUYÈRE

L'AMATEUR DE TULIPES

I. — LE FLÛTISTE DESCOTEAUX

Descôteaux est cet original dont La Bruyère s'est servi pour peindre son amateur de tulipes. Vous savez, le fameux passage : *Le fleuriste a un jardin dans le faubourg ; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher ; vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu des tulipes.* Eh bien ! cet homme singulier, debout au milieu d'un parterre diapré de belles fleurs, qui sourit et fait l'entendu, c'est Descôteaux le joueur de flûte, le même qui, — dans la société de Chapelle, — fréquenta chez les *quatre amis*. Parmi tant de curieux rassemblés par La Bruyère, qui se sont fait une loi de la mode et n'ont d'attachement au monde que « pour une seule chose qui est rare », il en est peu que l'auteur des *Caractères* ait décrits avec un tel relief, une vérité aussi saisissante et ce charme de coloris qui enchanta Vauvenargues.

Quand La Bruyère nous fait voir le fleuriste qui « ouvre de grands yeux », « qui se frotte les mains », qui n'a jamais vu sa tulipe si belle, ou son voisin l'amateur de fruits cueillant « artistement cette prune exquise », vous en offrant la moitié et disant :

« Quelle chair ! Goûtez-vous cela? Cela est divin, » on surprend le secret de l'art du nouveau Théophraste et comment, en deux ou trois traits sobres, discrets mais justes, le peintre de tant de portraits achevés et toujours vrais sait camper ses personnages. Bussy-Rabutin, qui était d'un esprit et d'un caractère à bien comprendre La Bruyère, l'écrivait au marquis de Termes : « Il a travaillé d'après nature, et il n'y a pas une description sur laquelle il n'ait eu quelqu'un en vue. » Pour le « fruitier », dont il a parlé avec lyrisme, on veut que ce soit La Sablière, le mari de la protectrice de La Fontaine. « O l'homme divin, dit-il, homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! Que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe ses traits. » Et ces mêmes traits, cette même manie de poète et de gourmet, un peu sensuelle, voilà, comme disait Jules Lemaître, qu'avec « des détours et des recherches qui sont un délice », l'écrivain s'y attarde à propos du fleuriste qu'il va rendre célèbre.

François Pignon, sieur des Costeaux ou Descôteaux, occupait, depuis 1662, c'est-à-dire vingt-cinq ans au moins avant que parussent les *Caractères*, les fonctions d'un des joueurs de musette et de hautbois de la chambre du Roi. Sur les registres des comptes du Trésor, on l'avait vu gratifié, en même temps que François Brunet, de cinquante livres en raison de ses talents, et c'était une attestation solennelle de ceux-ci qu'avait donnée, le 9 avril 1688, le marquis de Seignelay : « *Nous, Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay, certifions à tous ceux qu'il appartiendra que François Pignon-Descôteaux est pourvu d'une charge de hautbois et de fluste douce de la chambre du Roy et d'une charge de hautbois et musette de la grande écurie de Sa Majesté...* » Descôteaux, ajoutera

Mathieu Marais, qui le retrouvera non sans surprise et presque octogénaire, logé longtemps après, sous la Régence, au Luxembourg, est « le même qui a poussé la flûte allemande au plus haut point ».

La Bruyère n'était pas toujours aussi sourcilleux et craintif devant le monde qu'on s'est plu à le représenter communément et, bien que Boileau ait écrit de lui : « C'est un fort honnête homme, à qui il ne manquerait rien si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être, » le précepteur du petit-fils du grand Condé n'était pas aussi Alceste qu'on l'a dit, et ce n'est pas lui, comme Gorgibus, qui eût battu les violons et bâtonné les musiciens ! Le fait est, si nous en croyons M. de Fougères, officier de la maison de Condé, qui eut plus d'une fois à Chantilly l'occasion d'observer notre philosophe, qu'il prenait parfois à M. de La Bruyère « des saillies de chanter et de danser surprenantes ». Sainte-Beuve, de son côté, assure qu' « on a tiré grand parti de quelques billets de M. de Pontchartrain », reprochant à La Bruyère les mêmes « accès de gaîté extravagante ». « Il se mettait parfois, dit Sainte-Beuve, à danser et à chanter, bien qu'il n'eût pas une belle voix. » Je gage que la « fluste » douce, le hautbois et la musette de Poitou dont Descôteaux joua plus d'une fois devant lui, dans les divertissements de Sceaux et de Chantilly, ne furent pas sans influer sur ces dispositions naturellement gaies, l'esprit allègre et le sentiment vif, quoique discret, que La Bruyère, en homme de bonne compagnie, ressentait pour tous les plaisirs. De là sans doute, dans ce portrait du flûtiste, à côté d'une certaine malice, cette nuance de tendresse, ce discret sourire venant atténuer la pointe du crayon, le trait aigu du style.

Un autre sentiment, qui leur est commun, celui de la

danse et de la musique, lie et rapproche encore les deux hommes : La Bruyère s'exerce à ballier et à chanter, tout cela assez mal, si nous en croyons les médisants; mais Descôteaux, lui, joue à ravir! C'est qu'aussi bien cet homme-là ressemble au flûtiste que Watteau peindra un jour dans un paysage de rêve. Il a une façon adroite de faire parler son instrument; et les sons les plus rares, les plus fines gammes, les plus harmonieux chants des airs et des bois, ceux même des rossignols, auxquels pourtant rien n'est comparable, ne peuvent arriver à surpasser cette magie. La Bruyère, qui, — selon Dangeau, — entendra un jour Descôteaux jouer à côté de Vizé et de Philibert, chez M. le Duc, au petit Luxembourg, demeurera tout étourdi d'une grâce si insinuante, enfin de cette facilité vraiment unique avec laquelle le flûtiste, sur sa musette ou son hautbois, excelle à traduire, aussi bien que l'espoir ou l'appel des amants, les échos de la nature.

A l'effet d'entendre une telle merveille, aussitôt que Descôteaux joue en un endroit, La Bruyère fait en sorte de s'y rendre; il écoute son virtuose; il goûte à l'entendre à peu près autant de plaisir que M. de La Sablière en éprouvait à goûter ses prunes, et, comme tous deux, le philosophe et le musicien, se trouvent être également simples, bien bourgeois, avec des petites mines, des habits modestes; que La Bruyère, bien que précepteur d'un prince, est demeuré aussi bonhomme qu'au temps où il logeait dans une mansarde séparée en deux par une tapisserie, il faut voir notre auteur s'attacher aux pas du flûtiste, l'examiner, le suivre, et, le plus adroitement du monde, « l'amener à parler » (1).

Le fait est qu'entre eux il y a cette affinité, ce rapport

(1) Ed. Fournier, *La Comédie de J. de La Bruyère.*

discret, mais intime des fleurs et des jardins. Un détail dont on ne se souvient pas assez et qui pourtant a sa valeur, c'est que La Bruyère, gentilhomme de M. le Prince et l'un des quarante de l'Académie, portait blason « d'azur à deux racines de bruyère ». Descôteaux, lui, n'avait pas d'armes; mais, s'il en eût possédé, elles eussent été « nuancées, bordées, huilées, à pièces emportées », et telles que l'auteur des *Caractères* veut que soient les tulipes : une musette de Poitou et une flûte s'y seraient vues, croisées dans les fleurs; et comme, après tout, ce sont là de belles armes pour un musicien, le flûtiste et le philosophe, tandis qu'ils traversent Paris pour atteindre au « petit jardin du faubourg », n'en ont pas fini de deviser sur cet instrument.

Tantôt, c'est de flûtes d'Allemagne ou traversières qu'ils parlent, ou de flûtes de Suisse. Il y en a de petites et de grandes. Les unes sont légères, plaintives : ce sont les flûtes douces; les autres plus élevées, plus graves : ce sont les hautbois. Puis, il y a la flûte basse, la flûte longue ou courte donnant la tierce ou l'octave et jouant en *la*, en *ré*, tandis que les clarinettes jouent en *ut*, en *fa*. Enfin, il y a les pipeaux, les chalumeaux dont jouent les bergers de théâtre dans les pastorales et dont l'air si simple, si chaste, d'une seule venue, est pur comme un ciel d'été.

La Bruyère, enveloppé de son manteau, affectant cet air grave et méditatif, pesant et « un peu soldat » qu'on lui a reproché, écoute le flûtiste. Il l'écoute. Mais le flûtiste est aussi un fleuriste. Et justement, voilà le « faubourg », ce faubourg Saint-Antoine où, selon le sieur du Pradel, auteur du *Livre commode* des adresses de Paris, habitent plus communément « les jardiniers qui font commerce de fleurs, arbres et arbustes pour l'ornement

des parterres (1). » Centre embaumé de la culture qu'il adorait (2), ce faubourg, pour Descôteaux, est vraiment le refuge et, si l'on veut, le paradis. A la façon dont Descôteaux, qui parlait tout à l'heure des espèces de flûtes, parle à présent des variétés de tulipes, La Bruyère s'en aperçoit bien. Ah ! l'accent, le ton qu'y met le musicien ! Et les transports qui le saisissent, qui l'agitent, une fois dans le court-il, au cœur du *bouquetier* !

La Bruyère observe tout cela. Il contemple Descôteaux subitement muet d'admiration, debout « devant la *Solitaire* » ; puis, de la *Solitaire*, qui est sombre, veinée, magnifique, il se porte à l'*Orientale* ; de là, il va à la *Veuve* ; il passe au *Drap d'or* ; de celle-ci il retourne à l'*Agathe*, d'où il revient enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où (dit même La Bruyère) il « oublie de dîner » ! Et La Bruyère, à l'examiner, pense qu'il n'a rencontré qu'une seule fois en sa vie un amant des fleurs aussi fou que celui-là. C'était le sieur Caboust, avocat au Conseil (3) ; mais, tandis que le sieur Caboust n'avait en tête que les anémones, les *ennémones*, comme il disait, Descôteaux, lui, ne rêve et ne pense qu'à ses tulipes.

Des tulipes il parle comme de personnes, de maîtresses qu'il aurait eues, avec transport, avec amour. Sur ces tulipes, il dit toutes sortes de belles choses : qu'elles sont

(1) Abraham du Pradel, *Livre commode* (1692, in-12).

(2) Ed. Fournier, *ibid.*

(3) Selon M. Servois (*La Bruyère*, t. II, coll. des *Grands écrivains*), la *clef* de 1696 porte, en face du passage des *Caractères* réservé au fleuriste, cette indication : « M. Camboust, avocat au Conseil, ou des Costeaux fleuriste ; » pourtant « ces deux noms, qui appartiennent à deux personnages différents, n'en font plus qu'un dans la plupart des *clefs* suivantes, dont le premier est généralement écrit *Caboust*. »

fines, diaprées, veinées, jaspées, onctueuses; que la tulipe est la reine des fleurs, qu'aucune autre ne la passe pour le coloris. Il ajoute, à ce propos, que l'espèce appelée *Flamboyante*, que M. de Montausier fit peindre par le peintre Robert pour la *Guirlande* de Julie d'Angennes, n'est pas la plus recherchée, mais que la variété appelée *tulipe noire* est la plus illustre. La Bruyère sait cela ; il sait que les Hollandais sont fous de tulipes; mais les Persans, les Turcs le sont de même.

A cette assurance donnée par le philosophe, notre flûtiste exulte : il est heureux, mais il gronde aussi. Il gronde en songeant au médecin Bernier qu'il dit avoir connu jadis, dans la compagnie de Mólière et de Chapelle, chez Gassendi. Ce Bernier s'en alla en Perse, à Chiraz, le plus beau pays du monde pour les fleurs; cependant, dans les lettres que cet Esculape envoyait, de Chiraz, à Chapelle, il ne parlait même pas des tulipes! Le sot homme! Cela est-il possible? Et, des Persans, voilà Descôteaux qui en vient aux Turcs! Ah! les Turcs! Ceux-là aiment les tulipes au point de composer des théâtres de ces fleurs Ce sont des gradins où, dit-il, on dispose des cages pleines d'oiseaux chanteurs; de place en place il y a des lanternes multicolores; et les tulipes sont exposées dans des bouteilles ou de menus vases, entre les oiseaux et les lanternes; si bien que ce ne sont que chants, illuminations, couleurs.

Cette fête des tulipes est, paraît-il, donnée tous les ans par les sultanes au Grand Seigneur. Descôteaux l'explique avec force détails. Il dit encore que, comme le turban des Turcs s'appelle *tulipan*, ils ont appelé cette fleur tulipe, en raison de sa ressemblance par la forme avec le turban; enfin, en Perse, ajoute-t-il, la tulipe est l'emblème que les amants offrent à leur maîtresse; et cela

se conçoit, car il n'y a rien de plus rougissant, de plus tendre que la tulipe ; même il semble que les sentiments se reflètent et s'expriment avec une nuance délicieuse, dans son coloris.

Tout ce que Descôteaux raconte là-dessus, au point, malgré l'heure, d'en « oublier de dîner », a bien de l'intérêt. Et le gentilhomme de M. le Duc, ce philosophe qui a deux racines de bruyère dans ses armes, se penche avec surprise et admiration au-dessus des tulipes. Lui aussi, il découvre la *Solitaire*, il voit l'*Orientale*, il contemple l'*Agathe* et le *Drap d'or* ; et le voilà en secret qui pense, tout en écoutant Descôteaux, que Mme de Boislandry, qu'il a célébrée sous le nom d'*Arthénice* et dont il a écrit qu'elle est « trop jeune et trop fleurie pour ne pas plaire », offre, sur son front et sur son visage, un peu de la rougeur et de la fraîcheur de ces plantes divines.

II. — UNE JOURNÉE CHEZ MOLIÈRE, A AUTEUIL

Les jours où Descôteaux ne s'en allait pas, plus loin que le château de la Bastille, dans son jardin du faubourg ou ne restait pas chez lui à jouer de la flûte pour réjouir sa femme et ses deux garçons René et François-Xavier (1), il était une autre compagnie, celle-là bruyante, amusante, gaie, — et combien brillante ! — où se plaisait souvent le flûtiste.

Ces sortes de rencontres n'avaient pas toujours lieu à la *Croix de Lorraine* ou au *Mouton blanc*, les cabarets

(1) René, selon Jal (*Dictionnaire biographique*), fut appelé à recueillir la charge de son père. Quant à François-Xavier, il mourut jeune. Dans l'acte mortuaire le concernant, inscrit à Saint-Germain-l'Auxerrois, François Pignon, dit des Cousteaux, est qualifié de « hautbois du Roy ».

fréquentés de nos poètes; elles se produisaient quelquefois aussi à Auteuil, non pas comme on pourrait le croire, dans cette maison de Boileau où vint vivre le jardinier Antoine et que connaîtra La Bruyère, mais dans une autre demeure, ce petit pavillon que Molière avait loué au bout de Paris et dans le repos duquel, au milieu de ses amis, aimait à s'oublier parfois le grand comique (1).

Cette compagnie était celle qu'avaient formée Chapelle, Boileau, Racine, Molière, sous le nom de société des *Quatre amis*. La Fontaine, garçon de fantaisie et poète de même, appartenait aussi à cette association de doctes et joyeux hommes ; mais, sans l'abbé d'Olivet, qui l'a noté dans son *Histoire de l'Académie*, nous ne saurions pas que Descôteaux se mêlait aux agapes et prenait part aux discours de ces grands poètes. Grâce à l'abbé, nous le savons; nous savons que Descôteaux, les habits barbouillés de la terre de ses tulipes, enivré du souvenir de leurs couleurs, venait se placer parfois entre ces convives et qu'assis à côté de Despréaux, en face de Racine et de La Fontaine, il prenait un plaisir réel, pour la joie de ses bons et de ses grands amis, à jouer de la flûte douce ou du flageolet.

Avec Descôteaux, allons donc à Auteuil, « Hauteuil », comme on écrivait alors ; allons-y par le bateau auquel on embarquait au Cours-la-Reine, qui passait devant les Bonshommes, en vue de Chaillot, et qui ne tardait pas, en moins d'une heure de navigation, à vous déposer au bas du « village délicieux » (2). Alors; la compagnie ordinairement nombreuse, et qui se composait de gens de lettres et de comédie, s'engageait dans le sentier des Arches,

(1) La maison de Molière était sise à peu près à l'angle que forment actuellement les rues d'Auteuil et Théophile-Gautier.

(2) Le chanoine Legendre (cité par M. André Hallays).

lequel « montait tout droit de la Seine au village, entre les Genovéfains et la paroisse » (1). Et ce sentier était un chemin de chèvres bordé de vignobles, fleurant la pimprenelle et d'où l'on apercevait, à la découverte, en se retournant, aussi bien de l'amont que de l'aval, une vue surprenante sur la vallée de la Seine.

A mesure que grimpaient les voyageurs, Chapelle, qui avait amené avec lui Descôteaux, Racine et le jeune acteur Baron, le « petit garçon » protégé par Molière, s'en allait en avant du cortège, discourant à mesure qu'il avançait de toutes sortes de sujets satiriques ou plaisants. A cinq ou six pas en arrière, venaient Gaches et La Fontaine. Gaches était cet ami que La Fontaine, bien trop timide et nonchalant pour se souvenir de ses propres vers, conduisait avec lui à dessein de lui faire réciter des fables à sa place. Parfois, Gaches et La Fontaine hâtaient ensemble le pas, mais ce n'était ni Descôteaux, ni M. Racine, ni le petit Baron qui menaient la conversation et montraient le chemin. Le plus volontiers, c'était Chapelle.

Grimarest, le biographe de Molière, a dit que « quand Chapelle voulait se réjouir à Hauteuil, il y menait des convives pour lui tenir tête ». Le seul pourtant qui fût en état de le faire, en cet endroit, était Descôteaux. A mesure qu'on gravissait le sentier des Arches, ce n'étaient partout en effet que cultures, espaliers, vergers et toutes les variétés possibles de petits clos, potagers et parterres d'agrément. Chapelle disait que, depuis son voyage avec M. de Bachaumont et son séjour à Grouille chez M. d'Aubijoux, il n'avait jamais rien vu de si plaisant que tous ces petits carrés de fleurs. Il disait encore que ce qui fai-

(1) André Hallays, *Auteuil au XVIIe siècle*, dans *Paris* (1913).

sait ressembler « Hauteuil » à Grouille, c'est qu'on y respirait un air salubre, qu'il y avait des sources, mais qu'une chose au moins à « Hauteuil » l'emportait sur Grouille, c'étaient les vignobles. Et comme Grimarest écrit encore que M. Chapelle, « en revenant d'Hauteuil, [était] à son ordinaire bien rempli de vin », le vin était le sujet sur lequel les uns et les autres prenaient plaisir à parler en suivant, sous un chaud soleil, les détours et méandres du sentier des Arches. Gaches soutenait que, seul, le petit jinglet de Montmartre avait le pouvoir de l'animer ; mais Racine et La Fontaine, qui s'étaient attablés plus d'une fois devant une bonne bouteille aux abords des Halles, ne savaient auquel, du cru d'Argenteuil ou de celui de Pantin, donner la préférence.

Sur un sujet aussi grave, les uns et les autres eussent pu longtemps discourir, d'autant plus que Chapelle, avec cet élan, cette fougue qui l'animait, n'avait de cesse de mêler la philosophie à ses propos et qu'à la fin on ne savait plus bien, en arrivant au bout du sentier, vis-à-vis la maison que Molière avait louée à M. de Beaufort, lequel, du système de Descartes ou du petit vin doux, faisait l'objet du débat. « Messieurs, disait Descôteaux, — un tuyau de flûte douce sortant de la poche de son habit, — je crois bien que voici Molière ; c'est lui qui va nous départager. » En effet, les amis n'étaient pas plutôt parvenus en haut de la pente que celui que Somaize a nommé « le premier farceur de France » venait de loin, dans leur direction, les bras ouverts.

A peine fut-il mis au fait par les arrivants sur le cas de savoir lequel devait l'emporter du système de Descartes ou du vin de Pantin, Molière répondit qu'il n'y avait rien là qui fût de nature à s'opposer ; qu'il venait bien de jouer aux quilles, pendant près d'une heure, avec Des-

préaux et que cela ne les avait pas empêchés, Despréaux et lui, durant qu'ils lançaient leurs boules, de s'exprimer sur la comédie et sur la satire. Il ajouta que c'était un exemple et que, si ses amis voulaient bien pénétrer dans sa demeure, il allait faire en sorte de leur démontrer que l'usage du vin doux et le goût d'un bon mets ne sauraient nuire aux spéculations de l'esprit cartésien.

A cet effet, il ouvrit la porte et, tandis que le sieur Chrestien, portier de la Comédie et qui faisait aux grands jours chez son maître l'office de valet, accourait pour débarrasser les visiteurs de leurs manteaux, ces Messieurs pénétrèrent dans l'habitation. Le jardin était un peu en arrière, ce fameux jardin où Poquelin, pendant toute une heure, avait parlé une fois à Chapelle sur sa femme, où il s'était plaint d'Armande, où il lui avait avoué (c'est Grimarest qui parle) qu'étant « né avec les dernières dispositions à la tendresse », et que, n'ayant rencontré que dédain et froideur de la part d'Armande, il n'y avait désormais rien qui pût le détourner du chagrin mortel qu'il avait ressenti à la suite des perfidies, des noirceurs et des trahisons de cette coquine.

Dans ce même jardin, M. Despréaux, que ne ravageait pas tant de passion, mais qu'une âme sans trouble et un cœur paisible aidaient à se garder des orages, continuait tout tranquillement à jouer seul aux quilles au bout d'une allée. Ah! ce n'est pas à lui qu'une belle eût pu venir chanter pouilles comme au Barbouillé! Mais, un petit jardin

.... tout peuplé d'arbres verts,

à l'image de celui qu'il venait de décrire dans sa satire des *Embarras de Paris*, occupait seul son cœur.

« Pour le distinguer de ses frères, écrira Louis Racine un jour en désignant l'auteur du *Lutrin*, on le surnomma Despréaux, à cause d'un petit *pré* qui était au bout du jardin » de ses parents à Crosnes, son village natal. Cette particularité d'un tour agreste devait plaire à Descôteaux ; mais elle devait enchanter aussi Racine, que le bonhomme La Fontaine a peint, dans sa *Psyché*, sous le nom d'Acante et dont il a dit, à propos, qu'il « aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages ».

Tant de similitude dans les goûts et de rapports dans les sentiments firent que ces Messieurs n'étaient pas réunis depuis un moment ensemble, qu'ils se mirent à parler qui sur les fleurs, qui sur les arbres, qui sur les arrangements que M. Le Nostre avait entrepris déjà pour Vaux et qu'il projetait pour Versailles. Une saillie de Boileau fit, à ce moment, bien rire ces Messieurs; c'est quand il rapporta qu'ayant été une fois à la campagne chez Barbin, le fameux libraire, celui-ci l'avait conduit, après le repas, dans un jardin attenant à la maison mais si ridiculement petit qu'il semblait qu'on y étouffât. Et, comme l'auteur des *Epîtres* n'avait eu, aussitôt parvenu dans cet endroit, que l'idée de s'enfuir pour appeler son cocher et rentrer en ville, Barbin lui avait demandé avec surprise où il allait. « Je vais à Paris prendre l'air, » avait répondu Boileau, que l'exiguïté de ce petit domaine avait offensé.

Tout en parlant de fruits, de fleurs, de vigne, enfin de la chose rustique tout au long, ces Messieurs rentrèrent dans la demeure où la servante La Forest, qui suppléait à tout en l'absence de Mlle Molière, commençait de gronder sur le retard des convives. M. Despréaux, dans ce temps-là, avait déjà l'oreille dure et, bien que Descôteaux continuât de lui parler de ses tulipes et de la nécessité d'un terrain sablonneux, modéré, qui convînt aux

oignons de ces plantes, le terrible railleur ne répondait pas toujours de façon suivie. Au reste, depuis un moment déjà, ce n'était plus que confusion autour de la table, tant par Chapelle qui s'était arrogé le gouvernement des bouteilles que par Molière lui-même, occupé de s'escrimer et de pousser sa tierce, à la façon de M. Jourdain, contre une volaille rebelle et de chair difficile.

Assis vis-à-vis le maître de l'endroit, Gaches le flanquant à droite, le petit Baron à gauche, le bonhomme La Fontaine, le doux *fablier*, satisfait de voir tant de personnages se « ruer en cuisine », ne savait trop qu'admirer le plus volontiers de la belle vaisselle plate que Molière avait gagnée avec l'argent de la Comédie et dans laquelle on le servait, de l'aile de poulet qui y vint prendre place ou de la diversité de tous les liquides groupés sur le vaisselier à la façon de ces recrues placées sur un rang que les sergents de M. de Louvois obligent à s'aligner à la parade. Rêveur absorbé, l'esprit tourmenté de toutes sortes d'images où les dieux, les bergers et les animaux s'assemblent comme les figures de l'Arche autour de Noé, il était bien et toujours, au milieu du repas, tel que Tallemant l'a vu, « un garçon de belles lettres et qui fait des vers ».

De la même plume facile, aisée, bien faite pour décrire es gens et les choses et dont il s'est servi pour camper Descôteaux dans son petit jardin du faubourg, La Bruyère a peint aussi La Fontaine. C'est, au chapitre des *Jugements*, dans les *Caractères*, le fameux passage : « Un homme paraît grossier, lourd, stupide ; il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir... ; » mais d'Olivet a laissé entendre que La Bruyère, emporté par l'abus du pittoresque, avait fortement appuyé ses crayons et montré le *fablier* sous un aspect un peu trop pesant pour celui qui

a dit, de lui-même, qu'il était « chose légère » ; et c'est quand d'Olivet a écrit que, si « pourtant La Fontaine se trouvait entre amis et que le discours vînt à s'animer par quelque *agréable dispute*, surtout à table, alors il s'échauffait véritablement, ses yeux s'illuminaient ; c'était La Fontaine en personne et non pas un fantôme revêtu de sa figure. »

Molière en étant venu, par les détours de la conversation, et tandis qu'à grands coups de fourchette il frappait sur les plats, à parler des auteurs de l'antiquité, « l'agréable dispute » dont parle d'Olivet ne tarda pas à se produire. Et ce fut à propos de Térence. Le fait que Boileau fît grief à Molière d'altérer le langage de Térence en y mêlant de l'esprit de Tabarin, eut pour effet de courroucer Chapelle. Celui-ci prit fait et cause pour Molière, réfuta Despréaux et, dans son emportement, alla jusqu'à se vanter que c'était lui, Chapelle, qui « avait renversé la cruche à huile de Boileau » et lui avait mis « le verre à la main » ! — « Langage d'ivrogne ! » dit Boileau. — « Mais non, langage d'un sage ! » répliqua La Fontaine. Et comme La Fontaine était familier avec Térence et qu'il avait donné lui-même naguère une traduction de *l'Eunuque* du comique latin, ce fut un tournoi où chacun prit part.

A la fin, cette discussion causa tant de bruit que la servante La Forest, son torchon à la main, et le portier Chrestien, béants tous deux de stupeur et d'admiration, délaissèrent ensemble l'office pour venir écouter ce que les hôtes de leur maître racontaient de sublime sur Térence. Mais ce qu'il y a de piquant, c'est que Descôteaux, qu'on n'attendait pas en cette affaire, prit la parole et dit que ce qui lui faisait aimer l'auteur de l'*Eunuque*, c'est que son théâtre, comme celui de Molière, se prêtait aux accompagnements de la musique. « Cela est si vrai, dit-il, que Flac-

cius, affranchi de Claudius, accompagnait le plus généralement les comédies de Térence sur la flûte. » Molière, qui avait parlé déjà de flûtes dans *l'Étourdi* et, dans *Don Juan*, fait dire un mot à Pierrot sur les joueurs de vielle, avoua qu'il n'y avait rien que les Romains aimassent autant qu'une mélodie langoureuse, adroite et discrète, accompagnant les paroles des acteurs sur la scène. « Mais, demanda le Bonhomme, extrêmement surpris que les flûtes parussent au milieu du banquet, et dans un moment qu'on n'attendait pas, quelles étaient ces flûtes? »

La Fontaine n'avait entendu, jusque-là, que les flûtes que les bergers de campagne jouent devant leurs troupeaux. Mais Descôteaux ne tarda pas à le mettre au fait. « Tantôt, dit-il, quand la pièce était sombre, tragique, c'étaient des flûtes lydiennes dont jouaient les acteurs ; mais si, par bonheur, la pièce était gaie, animée, avec des entrées et des sorties comiques, c'étaient des flûtes tyriennes, plus joyeuses, que ceux-ci portaient à leurs lèvres. »

A ces mots, Molière, qui venait de voir l'embouchure de l'un de ces instruments s'échapper de la poche arrière de l'habit du flûtiste, ne put se défendre d'intervenir. — « Je pense bien, dit-il, en se tournant vers Descôteaux, que c'est de la flûte tyrienne que vous allez être assez bon pour jouer à ces Messieurs! » Descôteaux balbutia, rougit, dit qu'il n'était pas préparé à tant d'honneur; mais, quelques formes qu'il y mît, Molière ne le laissa pas qu'il n'eût consenti enfin à jouer. « Je jouerai donc pour vous, comme Flaccius jouait pour Térence, » dit Descôteaux avec modestie. A ces mots, prononcés sur un ton engageant, le « hautbois du Roy » se leva, tira de son habit sa flûte douce et il ne jouait pas depuis un instant que les convives autour de la table, Gaches, le petit Baron et

notre Bonhomme, étaient plongés déjà dans l'extase. Molière et Chapelle, bouche bée, écoutaient le flûtiste. Boileau tendait l'oreille et de leur côté, la servante La Forest, le portier Chrestien, retenant leur souffle à force d'admirer, écoutaient aussi.

Par une sorte de secret d'éloquence qui n'appartient qu'à la musique, on eût dit que Descôteaux s'efforçait à traduire sur sa flûte les appels de l'amour, la douleur et le dépit de l'abandon. Tantôt en effet la voix de l'instrument était suppliante ; d'autres fois, elle était plaintive ; enfin, on eût dit que des sanglots s'y mêlaient à la joie et à la tendresse. Enfoncé dans son fauteuil, Molière écoutait ; il écoutait tout cela qu'exprimait Descôteaux ; il pensait à sa coquette, il pensait à Armande. Il s'avouait que c'était une folie de l'aimer ; et, cependant, il la revoyait dans *l'École des maris*, cette « pièce de fiançailles » comme devait dire si joliment un jour M. Maurice Donnay, cette pièce où, tandis qu'elle avait été Léonor, il avait été Sganarelle. En même temps, il songeait à l'agrément, au charme qu'elle avait montrés, à ses mutineries, à ses bouderies et à ses grâces ! Et lui Sganarelle, lui Arnolphe, lui Alceste, lui qui avait bien trente ans de plus qu'Armande, il pensait à cette enfant qui se jouait de lui et, pourtant, lui avait pris le cœur.

Longtemps, longtemps, Descôteaux joua. Il joua avec tendresse, avec sentiment et, sans le gros rire de Chapelle, qui éclata à la fin du concert, il en est plus d'un, — parmi ces beaux esprits, — qui se fût laissé aller à s'attendrir et à pleurer ; mais le rire bruyant, le rire sonore du burlesque eut bien vite raison d'une mélancolie aussi poignante. Renversé au fond de son fauteuil, le regard fixe, intérieur et, comme s'il eût contemplé en rêve des bergers occupés à danser devant lui dans un bal

champêtre, La Fontaine, malgré le bruit causé par Chapelle, demeurait immobile. Et c'est ici, je le crois bien, que se joua la scène que rapporte l'abbé d'Olivet, que Louis Racine raconte et à laquelle Descôteaux prit part.

« J'ai parlé, dans mes *Réflexions sur la poésie*, dit Racine le fils, d'un souper fait chez Molière pendant lequel La Fontaine fut accablé des railleries de ses meilleurs amis, du nombre desquels était mon père. » Ce souper était justement celui où se trouva Descôteaux. Par les effets de la flûte de ce musicien, le Bonhomme se trouvait comme absorbé, c'est-à-dire qu'il ne voyait et n'entendait plus que son rêve intérieur. « Racine et Despréaux, écrit alors d'Olivet (*Histoire de l'Académie française*), pour le tirer de sa léthargie, se mirent à le railler, » et cela si vivement, ajoute l'abbé, qu'à la fin Molière, qui était ce jour-là l'Amphitryon, « trouva que c'était passer les bornes. Au sortir de table, il poussa Descôteaux dans l'embrasure d'une fenêtre et lui parlant de l'abondance du cœur : *Nos beaux esprits, dit-il, ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le Bonhomme* (1). »

S'il est vrai qu'il eût l'esprit lourd, obscurci de chimère, et tout occupé de pensées couleur de rose, La Fontaines au contraire du railleur Boileau, n'en avait pas moins l'oreille la plus fine du monde. Tout en feignant de rêver et de somnoler, il avait fort bien entendu ce qu'avaient dit de lui, à l'*a parte* et prenant sa défense, le poète et le flûtiste. Et comme c'était un brave homme, encore que distrait et léger, il en garda à Molière et à Descôteaux un souvenir attendri et reconnaissant. De

(1) Selon la version de Louis Racine, Molière eût dit à Descôteaux : « Ne nous moquons pas du Bonhomme ; il vivra peut-être plus que nous. »

Molière, en effet, dont la mort survint à quelques années de là, il a laissé une belle épitaphe :

> Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
> Et cependant le seul Molière y gît.

Et pour Descôteaux ? Pour Descôteaux, il a fait mieux encore et, dans l'une des fables du livre X^e^ de son recueil : *les Poissons et le Berger qui joue de la flûte*, il l'a représenté, j'imagine, ainsi que ce berger Tircis, vêtu comme un garçon de village, galant, tendre et tout occupé de jouer sur sa flûte douce, au fond d'un paysage, un air délicat.

III. — PLAISIRS ET TOURMENTS D'UN FLÛTISTE

Ces airs insinuants, rêveurs et qui pénètrent l'âme, comme nous l'avons vu pour La Fontaine, au point de l'envelopper et de la charmer, c'était la grande séduction dont le flûtiste usait sur son auditoire ; mais ce qui ajoutait encore à cette séduction, c'est que Descôteaux, dans beaucoup de concerts où il prenait part, revêtait en réalité cet habit de Tircis ou de Céladon auquel, dans sa fable, a fait allusion le Bonhomme. A ce propos, Édouard Fournier, dans son très ingénieux et très curieux livre : *la Comédie de Jean de La Bruyère*, n'a pas laissé de nous donner plus d'un détail. « Les joueurs d'instruments, dit-il, paraissant alors sur la scène avec ces costumes d'acteurs qui sont un si grand attrait pour le regard des femmes, leurs bonnes fortunes allaient de pair avec celles des comédiens et des chanteurs. Descôteaux, pour sa part, en eut de célèbres qui méritèrent d'être mises en chansons. Philibert en eut plus encore, et ce fut son malheur. »

Philibert était ce flûtiste, rival et ami de Descôteaux, dont nous avons vu que Dangeau parle, dans son *Journal*, à l'occasion d'un concert donné chez M. le Duc. « Monseigneur, dit-il, alla tout seul dîner à Choisy et, ensuite, alla à l'Opéra à Paris trouver Mme la Duchesse ; il n'était accompagné que de l'officier de ses gardes. Après l'Opéra, il alla souper avec elle au Petit Luxembourg où M. le Duc fit venir Descôteaux, Filbert et Vizé pour la musique, Mezzetin et Pascariel pour quelques scènes italiennes. » C'était donc à la fois le concert et le théâtre, enfin, pour tout dire, un divertissement que M. le Duc (le petit-fils du grand Condé et l'élève de La Bruyère) donnait, ce soir-là, à Monseigneur.

Encore que le maître de musique, dans *le Bourgeois gentilhomme*, assure à M. Jourdain qu' « une personne qui a de l'inclination pour les belles choses » se doit d'avoir « un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis », c'est un vendredi (le vendredi 25 novembre 1694) qu'eut lieu au Luxembourg ce concert de bergers mêlé de farces. Au sujet de ces dernières, il n'était personne alors qui en jouât de plus drôles que Pascariel et Mezzetin, le premier garçon natif de Messine et le second de Vérone, tous deux de la Comédie italienne. Cependant ces farces, par leur musique naïve et le comique assez trivial dont elles s'accompagnaient, étaient bien éloignées, pour les délicats, de présenter l'agrément du concert et, de ce côté, il n'y avait rien qui fût plus charmant à entendre et à voir que Descôteaux, Vizé et Philibert.

La Bruyère, qui se trouvait, en sa qualité de précepteur du Duc et de bel esprit, convié à cette soirée, n'a pas laissé d'observer Philibert faisant le fat et se livrant à son manège au milieu des belles personnes, au premier

rang desquelles étaient, comme toujours, cette maréchale de La Ferté et cette comtesse d'Olonne que Saint-Simon a nommées en les blâmant. « Prenez *Bathylle*... voudriez-vous le sauteur *Colus*... vous avez *Dracon*, le joueur de flûte... » C'est de cette façon assez brutale que La Bruyère, en déguisant les vrais noms de Pécourt et de Beauchamps les danseurs, de Philibert le flûtiste, a peint les baladins et le musicien si chers aux coquettes de son temps.

De Philibert, le *Dracon* si précieux à Lélie, La Bruyère a parlé de la façon la plus piquante du monde. C'est quand il a montré cette sorte d'attrait irrésistible que *Dracon* exerçait sur les cœurs. « Vous soupirez, *Lélie*, dit La Bruyère : est-ce que *Dracon* aurait fait un choix ou que malheureusement on vous aurait prévenue ? Se serait-il enfin engagé à *Césonie* ? » *Césonie*, c'était Mlle de Briou, fille du Président des Aides et, dans sa *Comédie de Jean de La Bruyère*, Édouard Fournier ne laisse pas de dire que cette belle personne « alla pour Philibert jusqu'à l'extravagance ».

Hélas ! pour Mme Brunet, une bourgeoise contemporaine de Mlle de Briou, recherchée, très riche, encore jeune et mariée au marchand Brunet, cela devait aller jusqu'au forfait et jusqu'au crime ! La Bruyère, en effet, dans le même chapitre des *Femmes* où il touche, en passant, à toutes ces folies, a parlé de *Canidie* l'empoisonneuse, de *Canidie* « qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes femmes de secondes noces ». Eh bien ! cette *Canidie*, c'était la Voisin et, quand la justice eut décidé d'instruire le procès de cette mégère, on ne tarda pas à s'apercevoir que Mme Brunet, afin de convoler, — avec Philibert, — en de nouvelles noces, avait obtenu de *Canidie* qu'elle dépêchât, par une poudre savante, M. Brunet dans l'autre monde !

Épousé dans des circonstances devenues si tragiques, *Dracon* ou mieux Philibert eût bien, sans la protection la plus haute, c'est-à-dire celle du Roi lui-même, pu suivre la femme du marchand chez le questionnaire. C'est à ce moment que Descôteaux, qui savait son ami innocent de toute complicité avec Mme Brunet, intervint pour aider Philibert à sortir d'embarras et le soutenir aux yeux du public. La fidélité et l'affection dont le musicien ami des fleurs témoigna dans cette aventure se montrèrent si chaleureuses que nombre de personnes qui avaient eu occasion d'applaudir déjà, l'un à côté de l'autre, le Tircis et le Céladon qu'étaient les flûtistes, en demeurèrent dans l'admiration.

Tantôt au Luxembourg, chez M. le duc et devant Mme la duchesse qui n'était autre que la gaie et badine Mlle de Nantes, tantôt à Saint-Maur aussi chez M. le duc, à Sceaux chez le duc du Maine, il n'y avait pas de divertissements, d'opéras avec machineries, de comédies avec des airs où Descôteaux ne prît part. Quand c'était au Luxembourg (et c'est ainsi que La Bruyère l'avait vu) notre flûtiste se montrait dans le costume d'un berger du Poitou; mais quand il allait à Chantilly se mêler avec les hautbois et les musettes qui jouaient devant Monseigneur, il était au nombre de ces musiciens « couronnés de chêne » dont Donneau de Vizé a parlé et dont il a dit, à propos du spectacle qu'ils avaient offert, que c'était Pécourt qui avait conduit leur ballet, M. de Lully le cadet qui avait composé les airs qu'ils avaient chantés, enfin Bérain, dessinateur ordinaire du cabinet du Roi, qu avait esquissé et cousu leurs habits.

La Bruyère, homme de goût, sensible aux belles choses et qui n'en avait jamais fini de vanter, dans les spectacles de Chantilly, les surprises de « la chasse sur l'eau,

l'enchantement de la Table, la merveille du Labyrinthe », ne se doutait pas, en écoutant Descôteaux jouer avec langueur du flageolet au bord du Canal, devant les poissons de M. le Prince, qu'il n'en avait plus que pour peu de saisons à écouter au crépuscule et sous un ciel pur ces airs délicats. Encore huit printemps, et le duc de Saint-Simon pourra en effet écrire (en 1696) que « le public perdit un homme illustre par son esprit, par son style et par la connaissance des hommes, je veux dire La Bruyère qui mourut à Versailles après avoir surpassé Théophraste, en travaillant d'après lui, et avoir peint les hommes de notre temps, dans ses nouveaux *Caractères*, d'une manière inimitable. » On sait la façon inattendue dont cette mort survint. La Bruyère était là, souriant, heureux, parlant avec des amis ; tantôt c'était sur le quiétisme dont il s'était montré préoccupé au point de lui consacrer, en dernier lieu, quelques dialogues ; tantôt sur quelques figures qu'il se proposait de peindre encore et d'ajouter à ses *Caractères*. En cet instant, il était si confiant, si gai, si maître de lui qu'il semblait bien, et plus que jamais, ce « fort honnête homme, de très bonne compagnie, simple sans rien de pédant » que Saint-Simon a fait voir. Tout à coup, comme il allait se lever, sans doute pour appuyer de quelque geste, ainsi qu'il avait accoutumé de faire, le passage de son discours qui lui semblait mériter le mieux d'être compris, il chancela, « perdit la parole, sa bouche se tourna », et, comme l'apoplexie faisait son œuvre, c'est à peine s'il eut la force de montrer avec son doigt l'endroit de sa tête où était son mal.

Le soir même du 10 mai, malgré les soins que Fagon et Félix lui prodiguèrent, et plutôt même à cause de ces soins (car c'étaient bien des remèdes à la Purgon que

cette saignée, ce vin d'émétique et ce lavement de tabac qu'on l'obligea de prendre!) il passa dans les bras de l'aumônier qui l'exhortait de ses prières. Encore un peu, et dans ce monde des morts dont Fontenelle, avec tant d'esprit et de finesse, avait écrit les *Dialogues*, il allait rejoindre Chapelle, Molière et cet autre ami de Descôteaux qu'était le bonhomme La Fontaine. C'est dire assez qu'à ce divertissement de Sceaux dont M. de Malézieu, en sa maison de Châtenay, offrit la surprise à la propre sœur de M. le duc, Mme la duchesse du Maine, et dans lequel les assistants eurent le plaisir d'entendre « Des Costeaux » habillé en paysan exprimer sur la flûte et la viole des airs admirables, l'auteur des *Caractères*, au grand regret de ceux qui l'avaient admiré et aimé, ne prenait pas part.

IV. — A SCEAUX, CHEZ LA DUCHESSE DU MAINE

Malézieu, comme Gourville, Santeul, l'abbé Genest et tant d'autres qui fréquentaient à la fois à Saint-Maur et à Sceaux, a été de la société de La Bruyère. C'est un fait que La Bruyère et Malézieu, l'un précepteur de M. le duc, petit-fils du grand Condé, l'autre du duc du Maine, s'estimaient et s'aimaient (1). Galant homme, bel esprit, rare ordonnateur des divertissements et des plaisirs, Nicolas de Malézieu vivait un peu à Sceaux comme Aladin au fond de son palais de prestige et d'enchantement. C'est dire qu'il n'y avait pas de fêtes sans Malézieu, pas de

(1) Voltaire rapporte que La Bruyère confia le manuscrit des *Caractères* à M. de Malézieu. « Le fait, écrit M. Allaire, dans son livre ; *La Bruyère et la maison de Condé*, nous paraît vraisemblable. Tous deux Parisiens, presque du même âge, La Bruyère et Malézieu avaient embrassé le cartésianisme dans le même temps. »

chasse, pas de théâtre, pas de conversation, pas de promenade, rien de plaisant ou de charmant qui se fît dans cette belle terre sans que M. de Malézieu y prît part, préparât les détails et conduisît l'ensemble.

A la fois poète, acteur, philosophe, magicien, capable d'accomplir tous les miracles de la féerie, d'apprêter toutes les surprises d'un divertissement, de conduire une fête italienne avec des masques, une fête française avec des violons, tel était M. de Malézieu, celui qu'on appelait le *Curé* dans l'intimité, alors que, dans la même intimité, l'abbé Genest était *Pégase*, le duc de Nevers *Amphion* et le duc du Maine lui-même le *Garçon*. Intendant des biens, conseiller des esprits, M. de Malézieu, à Sceaux, disposait de tout, gouvernait tout, et, tant au temporel qu'au spirituel, régnait sur tout. « Il a une infinité de talents, écrivait de lui l'abbé Genest à Mlle de Scudéry, et il excelle en tous. Jurisconsulte, philosophe, mathématicien au premier degré, il possède parfairement les belles-lettres; il parle à charmer et il écrit comme il parle. »

Ce que l'abbé Genest disait là de Malézieu, Fontenelle le pensait de son côté, La Bruyère de même et, plus tard, bien plus tard, Mme de Staal-Delaunay en donna l'assurance. « A Sceaux, écrit cette charmante femme qui fut aussi pour ses maîtres dans l'adversité une suivante fidèle et courageuse, la décision de M. de Malézieu avait la même infaillibilité que celle de Pythagore parmi ses disciples. Les disputes les plus échauffées s'y terminaient au moment que quelqu'un prononçait : *Il l'a dit !* » — *Il l'a dit !* c'était le mot magique au moyen de quoi ce Merlin en perruque et cet Aladin à l'habit français imposait sa sentence. *Il l'a dit!* Et, dans cette petite cour, qui avait son étiquette, ses lois et ses usages, M. de Malézieu était écouté, consulté, obéi comme une sorte d'oracle.

M. de Malézieu, arbitre dans les choses du théâtre autant que dans celles de la chorégraphie et de la musique, assurait-il que le sieur Allard sautait bien, qu'il n'y avait personne qui passât Pécourt pour la danse ou Descôteaux pour l'adresse à jouer de la flûte, aussitôt voilà Descôteaux, Pécourt et le sieur Allard devenus des prodiges, des phénix, des merveilles qu'il était de bon ton d'avoir entendus et vus.

A une époque où il n'y avait rien de plus charmant que Sceaux,

> Sceaux, ce beau vallon,
> Que nous a vanté la fable (1),

M. de Malézieu, dont l'âme était pastorale, songeait que ce serait une belle chose d'emprunter ce cadre exquis, cette belle vue, enfin tout le fond des jardins et des bois si délicieux, tant de Châtenay où était sa maison que de Sceaux où était celle du duc et de la duchesse du Maine, pour y produire quelque fête inouïe, quelque divertissement admirable, enfin l'un de ces spectacles dont le Roi à Saint-Germain ou à Versailles, feu M. le Prince à Chantilly avaient été, depuis Fouquet, les seuls peut-être à étaler le faste, à oser la dépense.

Ah! la belle entrée de ballet que cela ferait, le jour où le carrosse de Mme la duchesse du Maine, après avoir quitté Sceaux par l'allée royale, contourné les « quarreaux » de fleurs et suivi le grand canal, arriverait à Châtenay devant la maison de M. de Malézieu et que, confondus à des bergers et à des bergères, MM. Forcroy et Descôteaux, tous deux musettes et hautbois de la chambre du Roi, salueraient du bruit de leurs pipeaux cette princesse auguste!

(1) Chaulieu.

M. de Malézieu n'eut pas plutôt conçu ce projet qu'il chercha à le mettre à exécution et que, puisant à la fois dans *Philémon et Baucis*, l'idylle de La Fontaine, et dans *l'Amour médecin* de Molière, il composa un divertissement dont il ne restait plus, pour en ménager le spectacle au duc et à la duchesse, que d'en adapter le jeu à quelque prétexte. Il se trouva qu'à ce moment, Nicolas II de Malézieu, frère puîné de l'Intendant, prêtre et futur évêque de Lavaur, venait d'arriver à Châtenay. Il n'en fallait pas plus au *Curé* pour imaginer tout un cérémonial à l'effet d'amener le duc et la duchesse du Maine à venir entendre, en l'église du village et le dimanche 5 août 1703, la première messe chantée que célébrerait le cadet des Malézieu.

« Malézieu, écrit Jal, qui a étudié l'origine et la généalogie du futur évêque et de l'intendant, ne devait pas moins au duc du Maine que Philémon à Jupiter. » Il fallait donc que la gratitude autant que le respect, tout en faisant place à l'enjouement, s'exprimassent le mieux du monde dans toutes les circonstances d'un jour que le précepteur du duc du Maine souhaitait tout entier consacré à son élève. Dans cette intention, il n'y a rien que le *Curé*, aidé de *Pégase* qui était l'abbé Genest, ne prodiguât à profusion, tant par le spectacle que par le bal et la collation, pour rendre accueillante à ses hôtes cette aimable maison que Louis-Auguste et Louise-Bénédicte de Bourbon avaient fait élever à Châtenay pour leur vieil ami.

L'abbé Genest, celui qui seconda et aima toujours Malézieu, a écrit, de la vue de cette habitation, qu'elle était charmante. « Tout ce qui est aux environs ne semble fait que pour elle. On dirait que Sceaux et Berny n'ont été faits que pour lui rendre hommage de leurs parterres, de leurs jardins et de leurs superbes bâtiments. »

Cette remarque de l'abbé Genest était si justifiée que, dès que MM. de Malézieu eurent disposé leur maison de Châtenay à l'effet de recevoir leurs hôtes, ce ne fut plus, dans tout le canton, qu'allées et venues de carrosses, bruits de grelots et claquements de fouets des cochers et des postillons amenant les visiteurs par les routes poudreuses.

Il va de soi que Descôteaux était au nombre des exécutants du concert religieux et qu'il eut avec ses camarades, MM. Buterne, Forcroy, les sieurs Desjardins, Le Peintre père et fils, tous de la musique du Roi, l'honneur et le plaisir d'assister à l'entrée, — dans l'église de Châtenay, non seulement du duc et de la duchesse de Nevers, mais encore de Mmes de la Ferté et d'Artagnan, des duchesses de Rohan et de Lauzun, des marquises d'Antin et de Brouzolles, de Mme de Barbezieux, de la comtesse de Chambonas, de Mme et Mlle de Croissy, M. et Mme de Lassay, du président de Mesmes, et, — dans un grand mouvement de velours et de soie, dans le fracas des épées, l'agitation des drageoirs et des éventails, — de toutes les personnes, écrit Donneau de Vizé, « distinguées par leur naissance et par leur mérite », qui avaient tenu à se montrer en ce grand jour.

Toutefois, ce que Descôteaux n'avait jamais vu, ne reverrait peut-être jamais, qui tenait de la féerie, du prodige et ne pouvait être comparé à rien, ce fut l entrée tapageuse, bruyante de faste et d'élégance, que Mme la duchesse du Maine, flanquée de son mari à droite, de Mlle d'Enghien à gauche, sa petite chienne *Jonquille* jappant sur ses talons, fit en l'église de Châtenay.

A peine Mme la duchesse du Maine, toujours « vive et entreprenante », comme Mme de Caylus l'a peinte, eut-elle passé le porche et gagné sa place au-devant de l'autel qu'à sa manière impérieuse de sourire ou de parler, de

donner des ordres ou de frapper de sa canne à pomme d'or comme un Suisse, on vit bien qu'elle était cette petite-fille du Grand Condé faite pour l'agitation et le commandement. C'était, à ses côtés, un gentilhomme bien résigné que son époux. Plus petit que grand, la jambe contrefaite, une physionomie poupine, douce, enfouie plus qu'à moitié dans les flots d'une grande perruque à la Louis XIV, une épée enfantine lui pendant le long du corps, il donnait l'impression de l'effacement et de la faiblesse. A vrai dire, le plus prince des deux c'était elle, et l'on ne pouvait les voir l'un à côté de l'autre, elle dominatrice, lui respectueux, sans penser, avec Saint-Simon, que l' « ascendant qu'elle avait sur lui était incroyable », et que, quoi qu'elle ordonnât, fût-ce tout ce qu'il y avait de plus absurde et de plus fou, il était prêt à obéir.

Picola si, fà mà pur gravi le ferite, « *je suis petite, il est vrai, mais je fais de profondes blessures.* » Cette devise était tirée de *l'Aminte* du Tasse et le jour où Mme la duchesse du Maine avait institué à Sceaux cet ordre de *la Mouche à miel*, dont M. de Malézieu était le grand-maître, elle avait adopté cette devise pour elle. Le fait est que Mme du Maine, toute vêtue de cette fameuse robe de satin vert qui lui allait le mieux du monde, semblait, dans cette bourdonnante ruche de Sceaux, une reine véritable. Mais, de la reine des mouches à miel, Louise-Anne-Bénédicte avait bien aussi l'humeur, la mobilité et les contrastes. « Elle se courrouce et s'afflige, s'apaise et s'emporte vingt fois en un quart d'heure, » a dit d'elle Mme de Staal; et « comme elle parle avec éloquence mais avec trop de véhémence et de prolixité », Descôteaux qui savait, comme amateur de fleurs, ce qu'il en est des abeilles, voyait bien aussi que c'était une abeille bourdonnante que cette princesse et que, quoi qu'on fît pour

retenir son attention, il n'y avait rien qui pût la fixer. Cela est si vrai qu'à peine M. de Malézieu eut commencé à chanter sa messe, aussitôt elle manifesta des signes d'impatience. Tantôt elle parlait bas à Mlle d'Enghein, elle prenait *Jonquille* sur ses genoux et la cajolait, ou bien, les yeux étincelants et la voix grondeuse, elle se mettait à morigéner M. du Maine.

De l'office, qui fut mené jusqu'au bout assez rondement, l'on ne tarda pas à passer à la collation, de la collation aux jeux et aux danses. Sur ces entrefaites, et comme il était près de huit heures du soir, M. l'abbé Genest « entra dans la galerie et vint dire fort sérieusement à Mme la duchesse du Maine qu'un Opéra était dans la cour avec toute sa troupe, qu'il avait appris en passant au Bourg-la-Reine que Leurs Altesses sérénissimes étaient à Châtenay et qu'il venait leur offrir un plat de son métier ».

Aussitôt Mme du Maine, qui était chez M. de Malézieu comme chez elle puisque c'était elle-même qui avait présidé à tout dans l'agencement de la maison de Châtenay, ordonna qu'on la suivît dans cet « espace couvert et environné de toiles, que le comte Hamilton devait décrire un jour et dans lequel on avait élevé un théâtre dont les décorations étaient entrelacées de feuillages verts fraîchement coupés et illuminées d'une prodigieuse quantité de bougies ». A peine la compagnie eut-elle pris place, Mme la duchesse du Maine toujours placée au centre, M. du Maine à droite, Mlle d'Enghien à gauche et la petite chienné *Jonquille* couchée entre ses pieds, qu'aussitôt, dit Donneau de Vizé, « on vit paraître un homme dans un équipage fort extraordinaire ; mais malgré sa coëffure bizarre et sa longue barbe de crin, on reconnut que c'était M. de Malézieu ».

M. de Malézieu avait bien des talents ou plutôt, comme nous l'avons dit, il les avait tous. Aussi se mit-il en devoir de tenir son rôle avec une verve, une facilité et un sang-froid qui eussent pu donner à penser qu'il n'avait fait, durant toute sa vie, comme l'opérateur de *l'Amour médecin*, que débiter de l'orviétan à toutes les personnes du parterre atteintes de gale, de rogne, de fièvre ou de goutte. « Allons ! » dit-il, en faisant le magicien et frappant de sa baguette sur une « boëtte »; « allons ! vite ma cassette, Pantomimas ! Pantomimas ! »

Aussitôt, il parut un Arlequin portant une « boëtte » plus grande que la précédente, remplie de plusieurs bouteilles avec des écriteaux. L'une contenait de l'*eau générale*, dont l'opérateur fit don à M. le duc. Avec cette eau, on possédait tous les talents, tous les secrets; on devenait invincible. La seconde bouteille était remplie d'*esprit universel*. « Il suffit, dit M. de Malézieu, toujours costumé en charlatan, d'en prendre pour avoir l'enjouement, le badinage, la gaîté et l'à-propos, enfin tous les ornements de l'esprit. » C'est de la meilleure grâce du monde que Mme la duchesse du Maine reçut entre ses mains un si grand présent. A Mlle d'Enghien l'opérateur offrit de la *poudre de Sympathie*; après quoi, il débita de l'*Essence des élus* ; mais ce que tout le monde s'accorda à trouver le plus sublime, fut quand, de la « boëtte » de l'Arlequin, il fit, — au moyen de sa baguette, — apparaître, outre un flacon de *Sirop violat*, un paquet de *pilules fistulaires*. « J'appelle ce sirop Violat, dit M. de Malézieu, parce que, dès que j'en ai versé une goutte dans la main de qui que ce soit, il devient aussi excellent pour la viole que *Marets* et *Forcroy*. » Et « pour ces pilules, ajouta le magicien, n'allez pas vous persuader que ce soit pour guérir des fistules... je les nomme

pilules fistulaires à cause de *fistula* qui signifie *flûte*. Vous allez voir la merveille qu'elles opèrent. J'en vais mettre une dans la bouche de mon Arlequin; dès qu'elle aura touché ses lèvres, il jouera de la flûte comme *Pan* ou *Descôteaux* ! »

Là-dessus, il se joua une piperie singulière, l'Arlequin voulant, par ses sauts et par ses gambades, éviter que M. de Malézieu lui ingurgitât la pilule. Ayant cependant consenti à céder, cet Arlequin, au grand ébahissement de la compagnie, se mit à jouer, sur la flûte d'Allemagne, un solo qui enchanta Mme la duchesse du Maine, flatta l'ouïe de Mlle d'Enghien, ranima M. le duc et ne laissa pas de communiquer à la petite chienne *Jonquille* une satisfaction évidente. « Vous croyez peut-être, continua M. de Malézieu, toujours en persiflant et se donnant de la voix, que je vous en impose et qu'Arlequin savait jouer de ces instruments. Il faut vous convaincre tout à fait. »

A ces mots, M. de Malézieu s'avança au bord du théâtre. « Qu'on me fasse venir, dit-il, en désignant avec sa baguette le côté des coulisses, quelques-uns de ces paysans qui sont là-bas! » Alors, comme le raconte Donneau de Vizé dans sa relation du *Mercure galant*, on poussa sur la scène deux paysans d'aspect naïf, les yeux ronds, la bouche éberluée, qui semblaient vraiment deux garçons du village de Châtenay. Ils se défendirent longtemps, l'un et l'autre, à faire usage des drogues que leur présentait l'enchanteur. Cependant ayant, par l'effet des cercles, conjurations et figures magiques, accepté, l'un de se frotter de sirop, l'autre de gober la pilule, le public ébahi ne tarda pas à voir que le miracle opérait et qu'à peine ces paysans eurent touché, le premier sa viole, le second la flûte sur laquelle il posa ses lèvres, aussitôt il

n'y eut rien de plus harmonieux et de plus enchanteur que l'air qu'on entendit.

Donneau de Vizé, toujours dans sa *Relation des Festes*, donne le mot de l'énigme. « L'on n'eut pas, dit-il, grand'peine à comprendre ce miracle quand on reconnut les deux paysans pour être MM. Forcroy et Descôteaux. » M. Forcroy, avec une virtuosité merveilleuse, appuyait ses lèvres sur le flageolet ; par l'harmonie qu'il arrachait à son instrument, il semblait qu'il donnât déjà l'illusion que c'était l'air de *Philémon* qu'il offrait au public. Ce dernier, avec Descôteaux, n'avait pas moins le sentiment de se trouver transporté dans la bergerie.

Berger, Descôteaux l'était de toute sa personne, et cela, depuis ses gros sabots de village attachés de rubans d'azur jusqu'à son visage où se reflétaient la stupeur et l'ébahissement qu'il est convenu de donner, dans les opéras, à nos villageois. Son habit de Colin lui seyait, tous cet aspect rustique, au delà de tout ce qu'on peut dire ; il portait un gilet et une cravate à fleurs du dessin le plus naïf ; ses bas ressemblaient aux bas de *François les Bas Bleus* ; sa musette était une musette du Poitou et, pour sa figure, épanouie sous son chapeau de comédie à grands bords, elle offrait la fraîcheur et le coloris de ces belles tulipes que Mme la duchesse du Maine, dans les parterres de Sceaux arrangés par Le Nostre, avait plus d'une fois admirées en se promenant.

V. — DANS UN JARDIN, AU LUXEMBOURG

Chaque fois que Descôteaux se remémorait ces fêtes splendides de Sceaux, cela ne laissait pas de s'accompagner en lui d'une tristesse secrète et qui provenait de cette pensée que M. de La Fontaine n'était plus là et, pas

plus que La Bruyère, n'avait pu assister au triomphe final de Baucis et de Philémon, les deux vieillards aimés des dieux dont le Bonhomme, en des vers si beaux, avait chanté l'idylle.

Vieillard, Descôteaux, avec les années, l'était devenu lui-même. Au temps où l'avocat Mathieu Marais le retrouva logé au palais du Luxembourg, toujours occupé de ses tulipes et de sa flûte douce, vingt ans s'étaient écoulés déjà depuis le jour fameux du concert donné par M. de Malézieu à Mme du Maine. Maintenant, le bonhomme Descôteaux était tout ridé, et, bien qu'il chantât encore en s'accompagnant, devant Mathieu Marais, des paroles de Verger, sa voix était devenue chevrotante. « Il a encore, écrit son auditeur, stupéfait de retrouver sous la Régence ce personnage de La Bruyère, il a encore au suprême degré le goût des fleurs, et c'est un des grands fleuristes de l'Europe. Il est logé au Luxembourg où on lui a donné un petit jardin qu'il cultive lui-même. »

Cette coutume de loger au Luxembourg toutes sortes de personnes dignes d'être honorées par leur nom ou par leur mérite, mais à qui la fortune n'avait pas souri, demeura longtemps l'apanage de cette grande maison. Dans ce quartier docte, ombreux, charmant, qu'aimèrent toujours les sages et les philosophes, La Bruyère, « Montaigne mitigé », comme devait l'appeler un jour le même Mathieu Marais, avait habité lui aussi. C'était à l'époque où, devenu l'hôte du prince de Condé, il demeurait près des Fossés-Monsieur-le-Prince ; et comme, en ce temps de sa vie, ce quartier-là était plein de ses amis, qu'il n'avait que deux pas à faire d'un côté pour aller retrouver son protecteur Pontchartrain rue de Vaugirard, du côté des Carmes, et, — du côté des Chartreux, — que deux pas dans un autre sens pour gagner la rue Saint-

Jacques où demeurait Michallet le libraire, on imagine le plaisir, si la mort n'était pas venue prématurément le frapper, que l'auteur des *Caractères* eût éprouvé à retrouver, dans ce milieu qui lui fut longtemps cher, le flûtiste Descôteaux.

Mathieu Marais, qui précise à ce passage que c'est bien le joueur de flûte que La Bruyère a eu le dessein de peindre dans le curieux de tulipes (1), écrit, — à l'endroit de son *Journal* relatif au musette et hautbois de la chambre du Roi, — que celui-ci ne se contentait pas d'être musicien et fleuriste, mais qu'encore il voulait « être philosophe et parler Descartes ». Cette fureur de Descartes, qui avait tant agité autrefois les gais compagnons d'Auteuil et dont La Bruyère a parlé lui-même, dans son livre, au chapitre des *Esprits forts*, n'avait jamais cessé un instant de tourner la tête à notre fleuriste ; mais, de toutes ces manies qui continuaient à faire du flûtiste un personnage singulier, la plus aimable était bien toujours cette passion des tulipes qui, grâce à La Bruyère, l'a fait immortel.

Mathieu Marais nous dit là-dessus de Descôteaux, en ce qui regarde ces plantes, que, parvenu à un âge extrême, il était resté d'une « curiosité outrée » ; mais cette curiosité, quelque grande qu'elle fût, n'était que peu de chose elle-même, en comparaison de la passion avec laquelle le même homme continuait de s'occuper de l'espèce unique, de la rare tulipe chère à tant de personnes de l'époque, aussi bien de la France que de la Hollande. L'une des surprises de sa vie, — et des plus belles, des plus étonnantes restées dans ses souvenirs, — était celle qu'il avait

(1) « La Bruyère, dit Mathieu Marais, ne l'a pas oublié dans les *Caractères*, sur cette curiosité outrée de ses tulipes qu'il baptise du nom qu'il lui plaît. »

éprouvée, la fois inoubliable où, quittant son petit enclos de fleurs, Descôteaux s'était, à moins d'une demi-lieue de son faubourg, rendu à l'invitation de M. de La Sablière, son digne et puissant voisin.

> Ce voisin, en automne,
> Des plus beaux dons que nous offre Pomone
> Avait la fleur, les autres le rebut...

Ainsi La Fontaine, dans sa fable de *l'Écolier*, avait en se jouant tracé au passage la silhouette du mari de sa chère et bonne protectrice. Le fait est qu'en cette Folie-Rambouillet, appelée aussi par les amateurs domaine des Quatre-Pavillons et située à Reuilly, M. de La Sablière récoltait les prunes les plus belles qui fussent au monde. Cependant, encore que le soleil fût haut dans le ciel et le temps limpide, ce n'était pas de ses seules prunes que M. de La Sablière était occupé ce matin-là, tandis qu'autour de lui, gardiens de tant d'arbres chargés de fruits mûrs, les garçons du jardin s'empressaient fort sérieusement, les uns à faire des moulinets avec leurs bras, les autres à tirer des mousquetades à l'effet de chasser les oiseaux. Contrairement à ses habitudes, d'une activité toute rustique, M. de La Sablière lisait, et, pour qu'il n'entendît pas venir à lui le joueur de flûte dont les pas faisaient craquer le sable de l'allée, il fallait que sa lecture fût bien attrayante. A peine cependant, à discerner l'ombre que Descôteaux dans le soleil projetait sur le chemin et jusque sur le banc où il était assis, M. de La Sablière eut-il levé la tête qu'aussitôt il vit et reconnut le flûtiste, se leva, fut droit à lui, lui tendit le petit livre qui semblait causer sa jubilation, puis, plaçant le doigt sur la page, l'obligea à en lire le titre, lequel était, dans toute sa saveur naïve, ainsi libellé: *La Connaissance et*

culture parfaite des Tulipes rares, des Anémones extraordinaires, des Oreilles fins (sic) *et des belles Oreilles d'ours panachés* (sic).

N'est-ce pas La Bruyère, étudiant toutes les sortes de manies auxquelles sont enclins les curieux de tous les les genres, qui parle de cet amateur d'oiseaux qui avait donné pension à un homme dont tout le ministère était de « siffler des serins au flageolet » ? Eh bien ! Descôteaux, en rentrant ce jour-là dans son petit jardin du faubourg, montra que, quelque original qu'il fût dans son genre, il aspirait à le devenir autant que cet amateur, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il n'était déjà. Jusqu'à ce que le soleil fût couché et les étoiles naissantes, debout dans ses souliers pleins d'herbe et les bras agités, il fit, à haute voix en effet, lecture devant ses tulipes du parfait *Traité* où M. de Valnay, contrôleur de la Maison du Roi et l'auteur de ce petit livre, expose toutes les raisons subtiles et délicates que les peuples, tant de l'Orient que de l'Occident, ont de cultiver et de chérir ces plantes...

Le Luxembourg, tel que le plan de Turgot, entre le petit clos des Carmes et le potager des Chartreux, en a relevé le dessin, ne présente plus tout à fait cet air de régularité qu'on lui trouve à le considérer dans le dessin plus ancien de Pérelle. C'est-à-dire que, depuis que la duchesse de Berri, fille du Régent, en possède la partie la plus étendue, l'extrême netteté des massifs, la propreté des parterres, l'ordre même des quinconces ne sont plus aussi manifestes qu'au temps où La Fontaine, hôte de la duchesse douairière d'Orléans, et M. de La Bruyère s'attardaient, au long des promenades et parmi les pelotons de nouvellistes, à deviser de compagnie. Du désordre, certes, mais ce désordre n'est pas sans un certain charme et quand Mme de Caylus, hôtesse de ce noble asile, écri-

vait, il y a peu d'années encore, à Mme de Maintenon, dans l'un des courts billets au style enjoué et simple qui ont sauvé sa mémoire : « J'entends dès le matin le chant du coq et le son des cloches de plusieurs petits couvents qui invitent à prier Dieu, » il faut reconnaître que c'était une bien heureuse Thébaïde que celle qu'avait choisie Descôteaux pour y finir ses jours.

« Je ne sais quand et où mourut Descôteaux, » écrit Jal, qui fut cependant l'homme de France le plus au fait de tous les papiers de l'ancien état civil. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aux « premiers jours de novembre 1723 », Mathieu Marais le précise, l'original ayant servi de modèle au portrait tracé par La Bruyère existait encore. Cependant, devenu vieux et noueux, desséché, presque végétal, à la façon de ce Philémon qu'il avait entrevu autrefois à Sceaux dans un opéra, Descôteaux cessait peu à peu d'appartenir au monde de la terre. Déjà, le chant du coq, le son des cloches des petits couvents du voisinage l'invitant à prier Dieu, venaient, comme autrefois pour Mme de Caylus, se mêler aux airs que, d'un souffle oppressé, il tirait encore de sa flûte. Et, de la sorte, au milieu de ce jardin « qu'on lui avait donné », devant les tulipes ses filles, la flûte à la main, il était semblable à ce duc de Bourbon dont il est question dans les *Mémoires* de Maurepas et qui était tellement fou de plantes et d'arbres qu'il s'imaginait que ses bras étaient devenus des branches, ses cheveux des feuilles et qui exigeait qu'on vînt tous les matins lui arroser les pieds et le passer au râteau comme s'il eût été lui-même une plante ou un arbre véritable.

Un octogénaire plantait,

a écrit, dans l'une de ses fables, ce bonhomme La Fon-

taine que Descôteaux, au temps de sa jeunesse, avait tant aimé, et dont avec Molière, contre les saillies de Racine et de Boileau, il avait pris une fois la défense. L'octogénaire! Sous les ombrages épais du Luxembourg, en ce déclin de la Régence, c'était désormais le bon flûtiste à la silhouette poétique, rêveuse, un peu faunesque que La Bruyère avait une fois en se jouant, et comme on cueille en passant une fleur ou un papillon, placé en cet endroit des *Caractères* que Vauvenargues goûtait entre tous pour son frais coloris.

REGNARD
ET LA LITTÉRATURE BARBARESQUE

I

Bien avant que Mme de Staël parût coiffée d'un turban, que Mme Chénier, la mère du tendre et malheureux André, se fît voir vêtue à l'ottomane, et que Mlle Clairon, dans le rôle de Roxane, se montrât, aux yeux de Marmontel, « habillée en sultane, sans panier, les bras mi-nus et dans la vérité du costume oriental », nous avions eu, dès le XVIIe siècle, dans les arts et les lettres, de bien jolies figures de Françaises habillées à la turque.

D'abord nous avions eu *Almahide ou l'esclave reine* de Madeleine de Scudéry, *Zaïde* de Mme de La Fayette ; au théâtre, à côté de Roxane emportée, dans *Bajazet*, de passion et de vengeance, Racine avait dressé Atalide, Atalide dont la pudique figure offre déjà, sous son petit turban, un peu de la douceur résignée d'Esther ! Et puis, un peu partout, dans la réalité, dans le monde, à la cour même, l'orientalisme avait commencé de paraître. Déjà, vers la fin du siècle, Galland, emmené à Constantinople par M. de Nointel, ambassadeur du roi auprès du Grand Seigneur, commençait de recueillir les *dits* de Sheherazade ; et ce faillit bien aussi être une Sheherazade toute parée de colliers d'ambre, d'une aigrette diaphane et vêtue à l'africaine, cette délicieuse princesse de Conti, fille de

Louis XIV et de Mlle de La Vallière, que Mouley-Ismaël, empereur du Maroc, fit — sur la vue d'un portrait — demander en mariage à son père, l' « empereur de France et de Navarre » par Abdallah Ben Aïscha, son représentant.

On sait quel était le charme de Mme de Conti, ce visage si parlant, si intéressant qu'elle tenait de sa mère, et cette molle démarche, si légère, si souple, qu' « une fleur n'aurait pas », dit La Fontaine,

reçu l'empreinte de ses pas.

Comme elle eût été agréable à considérer, vêtue à la turquesque ou la moresque, en jupe de soie, robe de mousseline tintante de sequins, et coiffée de cette petite toque si coquette que Favray et Liotard donneront un jour à leurs belles dames, que La Tour, beaucoup plus tard, inclinera si gentiment sur le front de son amie Mlle Fel.

Toutes si jolies dans l'imprévu de leur costume, l'agrément des modes levantines, contrastent, aussitôt leur apparition, par leur ton de langueur, leur air d'élégie, avec les précieuses et les femmes savantes qui tinrent jusque-là, dans les ruelles ou le pays du Tendre, si longtemps le sceptre de l'esprit et de la beauté. Aussi bien, Molière dans *le Bourgeois gentilhomme*, Racine dans *Bajazet*, Mme de La Fayette dans *Zaïde*, La Fontaine même, en représentant Psyché, après qu'elle eut ouvert la boîte fatale, devenue par l'artifice de la fumée « la plus belle More du monde », avaient prêté de leur génie à cette peinture d'un Orient de passion et de fantaisie nouveau dans les lettres. Mais bientôt, à leur suite et s'inspirant d'une aventure réelle qui lui était arrivée dans sa jeunesse, parut Regnard — Regnard et sa *Provençale*

Elvire, la Provençale du poète des *Folies amoureuses*, de l'auteur du *Distrait*, des *Menechmes*, du *Joueur*, d'*Attendez-moi sous l'orme* et de tant de chefs-d'œuvre de notre théâtre, contraste, aussitôt son apparition, avec les Angélique, les Clarisse, les Lucile, les Isabelle, toutes héroïnes aimables et coquettes dont Regnard a peuplé par ailleurs ses comédies. Elvire, la Provençale, dans l'œuvre du maître comique, est vraiment une gracieuse et touchante figure, très à part, très délicate et dont son créateur semble avoir parlé avec à peu près autant de respect que Voltaire quand il déclarait, en écrivant *Zaïre*, qu'il voulait qu'il n'y eût rien au monde « de si turc, de si chrétien, de si amoureux ». Turc, le récit de *la Provençale* l'est par son cadre africain, son décor barbaresque des plus exacts; chrétien, il l'est par la pudeur, la fidélité de l'héroïne au souvenir de son mari; mais amoureux, il l'est aussi par ce penchant caché, ce secret attachement que la Provençale, touchée par les soins de Regnard, nourrit en secret pour le poète.

M. aux Cousteaux de Fercourt, jeune homme distingué, de belle mine, de bonne maison, plus tard conseiller au Présidial de Beauvais, devenu le compagnon obligé de Regnard dans la plupart de ses voyages et qui partagea avec lui, en Alger, les rigueurs de l'esclavage, a écrit, dans la relation de ces aventures où il fut mêlé de si près lui-même, que c'est au *Corso* de Bologne que son ami rencontra, pour la première fois, au bras de son mari, la belle madame de Prade. C'est à sa parole musicale, harmonieuse, à son accent du langage que le poète, qui fut frappé de tant de bonne grâce, de ce maintien aisé, charmant, en même temps qu'enjoué et plein de retenue de la jeune femme, reconnut qu'Elvire était Provençale.

En réalité, Elvire était native d'Arles. Son biographe

va même jusqu'à nous dire qu'elle possédait une terre près d'Avignon, dans le Comtat ; et cela ne laisse pas, si l'on s'en rapporte à la réputation des filles d'Avignon, d'ajouter bien de l'agrément à cette personne. « La Provence est fort pauvre, avait dit Godeau, l'ancien *fou* de Julie, le cavalier de Mlle Paulet la lionne des ruelles, devenu évêque de Vence ; et comme elle ne porte que des jasmins et des orangers, on la peut appeler une *gueuse parfumée* ». Le Mistral de *Calendal*, de *Miréio*, l'Aubanel des *Filles d'Avignon*, le Paul Arène de *Jean des Figues* et de la *Chèvre d'Or* ne caractériseront plus tard pas mieux cette belle terre. De tous temps et depuis le roi René, de gentille mémoire, la Provence, la belle gueuse, a été ce paradis des parfums, de la musique, du chant, des danses. Bien avant le XVe siècle, la grâce nerveuse, pétillante de ses filles avait suscité déjà les cours galantes, des tournois amoureux ; mais surtout c'est Arles, Arles sur le Rhône, Arles des Alyscamps et de Saint-Trophime qui s'offrait, en cette belle contrée, comme le port même des plaisirs. Quand Chapelle et Bachaumont, les deux pèlerins si lettrés et si charmants qui avaient entrepris, à travers la France, le plus plaisant et le plus sinueux des voyages, arrivèrent à Arles venant de Montpellier, ils furent étonnés par tout ce qu'ils découvrirent d'agréable autant dans la cité que dans les personnes. « Nous vîmes, disent-ils, cette belle et célèbre ville d'Arles qui, par son pont de bateaux, nous fit passer de Languedoc en Provence. La situation admirable de ce lieu y a presque attiré toute la noblesse du pays ; et les dames y sont propres, galantes et jolies, mais si couvertes de mouches, qu'elles en paraissent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes au Cours, faisant fort bien leur devoir avec quantité de Messieurs assez bien faits. »

Voilà les dames d'Arles en 1656, époque du voyage de Chapelle et Bachaumont, cinq années avant que les ouvriers, fouillant le sol dans la cour de l'ancien Collège, eussent exhumé la plus belle Vénus qu'on eût vue encore avant celle de Milo, quinze années avant que Mme de Grignan, épouse de M. de Grignan le nouveau gouverneur de Provence, eût fait — dans la « petite Rome » d'Ausone — son entrée au bruit du tambour et au son des fifres. Les savants et les lettrés d'Arles étaient demeurés, malgré ces trois lustres, si fiers d'une découverte chère à leurs cœurs latins, qu'il n'y a pas à douter que M. et Mme de Grignan ne fussent, aussitôt leur arrivée, conduits devant la Vénus que la bonne ville, en façon de présent, n'avait pas offerte encore à Louis XIV. « *O douce Vénus d'Arles, ô fée de jeunesse,* a chanté depuis — sur le mode voluptueux — Théodore Aubanel, *ta beauté rayonne en toute la Provence. Fais belles nos filles. Sous cette brune chair, ô Vénus, coule ton sang.* »

Elvire, Madame de Prade, l'héroïne du récit de Regnard, était de ces filles-là dont parle le poète. Elle avait cette flexibilité, cette cadence dans la démarche, mais aussi cette pétulance, ce feu sourd dans les yeux tour à tour animés ou voilés qui tourna la tête à Regnard. « *Il semblait toujours,* » dira ce dernier lui-même dans son récit en traçant le portrait d'Elvire, « *quelque indifférente chose qu'elle pût dire, qu'elle demandât le cœur.* » Voilà un joli mot, bien tendre et qui peint bien cette personne. Pour en entendre un autre aussi touchant, il faudra attendre un demi-siècle au moins et que Prévost paraisse avec sa *Manon.*

II

Quand Regnard, passant par Bologne, la ville aux fontaines jaseuses, aux cours fraîches bordées d'arcades et de fleurs, rencontra pour la première fois Mme de Prade, il n'était pas encore Trésorier de France, ni Lieutenant des Eaux et Forêts, ni Capitaine du château de Dourdan, toutes charges dont il deviendra, à un âge plus mûr, l'heureux possesseur. Il ne faisait pas état de sa fortune, ni de ses biens, ni de ses titres et ne portait pas encore, comme il fera plus tard avec ostentation, sur la livrée de ses gens et les panneaux de son carrosse, ses armes aussi parlantes que celles de Fouquet : de gueules à un regnard (*renard*) rampant d'argent (1). Mais déjà, bien que de petite maison, né « soubs les pilliers des Halles », d'un père marchand de saline, d'une mère roturière et que le parrain qui le tint sur les fonds fût honorable homme Pierre Carru, gros marchand de morue et de harengs salés, il n'a rien de l'allure poissarde, égrillarde, à la Vadé. Fort au contraire, il est bel homme, bien tourné, élégant, ses manières sont avenantes, choisies, et le dernier en date de ses biographes, M. Joseph Guyot, a pu dire qu'il était, dès ce moment-là déjà, « grand de taille, beau de visage, noble de maintien, la lèvre sensuelle et souriante, le menton carré, creusé d'une fossette, le regard franc » (2). Ce portrait, fort bien venu, ne dément

(1) On retrouve aujourd'hui encore, au château de Vaux-le Vicomte, l'ancien château du surintendant, dans la chambre des Muses, l'*écureuil* de Fouquet portant au bout de son museau la fameuse devise : *Quo non ascendet* (*Jusqu'où ne montera t-il pas?*) toujours visible.

(2) *Le poète J. Fr. Regnard en son chasteau de Grillon*, étude topographique, littéraire et morale suivie de la publication des

pas celui que le poète a tracé de lui-même, sous le nom de Zelmis, dans la *Provençale* : « Zelmis, comme vous le savez, Mesdames, est un cavalier qui plaît d'abord ; c'est assez de le voir une fois pour le remarquer, et sa bonne mine est si avantageuse qu'il ne faut pas chercher avec soin des endroits dans sa personne pour le trouver aimable. » Encore Regnard, modeste dans la description, en peignant Zelmis, ne parle pas de l'esprit ; et l'on sait que, là-dessus, il n'était passé par personne, pas même par Molière, souvent d'humeur sombre et pas toujours gai compagnon. « Il est proprement gai et plaisant, dit Sainte-Beuve qui ne se lasse pas, durant tout un *lundi* consacré à Regnard, de vanter « cette gaieté franche, ronde, inépuisable », cette « bonne humeur qui tenait à l'ancien fonds gaulois disparu » et dont l'auteur de tant de pièces mouvementées, pétillantes, heureuses, de jolies comédies d'un sel piquant, d'une verve intarissable, sans méchanceté et sans aigreur, est bien le représentant le plus expressif.

Je vais rire de vous, riez aussi de moi,

voilà l'un de ses mots et qui peint bien son caractère. Qu'on ajoute, chez cet épicurien, voluptueux, rieur, nourri de Tibulle, de Plaute et que la mousse de l'Arioste, sous le ciel d'Italie, va bien griser un peu, un penchant marqué pour le jeu, la bonne chère, les plaisirs, le bal ; et l'on comprendra le succès, auprès des hommes les moins indulgents, des femmes les plus prudes, de « ce beau Parisien élégant » et comment, « avec son justaucorps

Actes originaux, de scellés et inventaires après décès, par JOSEPH GUYOT, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de la Chronique de Dourdan. A Paris, chez Alphonse Picard et fils (MDCCCCVII).

à la mode, sa veste d'écarlate; ses boutons de diamants, son épée à poignée ciselée » (J. GUYOT), ce fils de poissonniers, ce gamin de Paris, élevé dans le voisinage gourmand des Halles, réalisa par deux fois, durant un double voyage en Italie, ces deux actions surprenantes et que la renommée prétend inconciliables, d'être heureux en amour et triomphant au jeu!

Le jeu, voilà d'abord quelle fut, dès le premier voyage que Regnard accomplit en Italie, âgé de dix-sept ans à peine, la plus folle, la plus vive des passions. Valère, le héros du *Joueur*, féru de cartes, tenant brelan, pour qui les échecs, le lansquenet et l'hombre ne cachent plus de secret et dont le poète écrit

Qu'il a joué, qu'il joue et qu'il jouera toujours

est bien le portrait de ce beau garçon, épris vers ce temps-là déjà de l'amour et du hasard et qui conduisit si bien ses affaires, durant son séjour à Venise, que, tandis qu'il courtisait les belles, il jouait gros jeu aux *Ridotti*, raflait la mise et revenait en France, tous frais payés, avec dix mille écus. L'amour du jeu, la tentation de ses combinaisons aventureuses, le disputaient déjà à ce moment dans son cœur à cet attrait des voyages qui devait faire de lui, pendant les dix ans de sa jeunesse, cette sorte de nomade, de cavalier errant dont le poète a dit lui-même (*Tombeau de M. Boileau-Despréaux*) que « du couchant à l'aurore », il

Erra chez le Lapon ou rama sous le Maure.

Selon Edouard Fournier (1), l'un des biographes les mieux informés de Regnard, le futur auteur comique ne

(1) EDOUARD FOURNIER, Introduction aux *Œuvres complètes* de Regnard (Paris, 1875, gr. in-8°).

résista pas plus, durant son premier séjour vénitien, à ce démon du mouvement, du retour et de l'aller, qu'à celui du jeu : il accomplit, à bord d'une petite nef de la République et sous la protection du lion de Saint-Marc, un voyage à Constantinople (1). Mais, à vrai dire, ce n'était là qu'un essai, les premiers tâtonnements d'un homme désigné pour des entreprises encore plus hardies et dont le caractère mobile, impulsif, ne devait pas plus résister aux surprises du cœur qu'à toutes les autres séductions de cette terre enchanteresse, facile, que l'Italie était déjà et qu'elle devait continuer d'être jusqu'aux heureux moments où Stendhal, cent ans plus tard, sut, à travers les visages de ses filles, les dames de Milan et de Brescia, en retrouver le charme et en goûter le plaisir.

A Venise, nous sommes informés que Regnard, lors de son second séjour, fut reçu chez notre ambassadeur près de la Sérénissime République : le comte Jean-Antoine d'Avaux, le grand négociateur de Ryswick. A Rome, il fréquente chez le beau-frère du comte, ce chevalier de Mesme dont il dira un jour, dans le *Voyage de Hollande*, qu'il périt frappé d'un coup de pierre ; mais, dans cette Rome des papes, ceux qu'il voit encore c'est notre ministre le duc d'Estrées, c'est ce curieux abbé Bentivoglio dont les mœurs osées firent froncer le sourcil à Saint-Simon, mais qui, devenu nonce apostolique près de la Cour de France, n'en demeura pas moins le « cher abbé », le « favori d'Apollon », à la fois rimeur et prélat, auquel

(1) D'où ces vers, à la fin de la VIe *Epître, à Monsieur...* où il se peint (à travers le souvenir de cet exploit audacieux pour son âge) comme :

Un homme qui, poussé d'un désir curieux,
Dès ses plus jeunes ans sut percer où l'aurore
Voit de ses premiers feux les peuples du Bosphore.....

Regnard dédia l'une des *Epîtres* les plus sincères, les plus émues que composa jamais le poète. Toutefois, la maison que ce dernier se plaît le plus à fréquenter, la demeure parée de glycines, embellie de roses, peuplée des marbres et des tableaux des maîtres, où « l'on fait tous les jours des parties de jeu et de plaisir », c'est, à Bologne, celle de la marquise Angelini. Nous savons que c'est chez la marquise, lors de son second voyage dans la péninsule, que Regnard — qui venait de rencontrer au tournoi Mme de Prade — revit encore cette dernière, se plaça adroitement à ses côtés pour jouer au trictrac et, durant ce temps-là, « lui dit cent choses agréables sur lesquelles elle eut occasion de faire paraître son esprit ».

De l'esprit, Elvire en avait, du pénétrant et du meilleur, non pas de cet esprit primesautier, léger, badin dont le prince de Ligne, parlant des personnages du théâtre de Regnard, a dit qu'ils étaient « obligés » d'en avoir, mais un esprit tout particulier et bien à elle, féminin, courtois, fait de mots choisis, de jolies nuances et tel que, sur les bords du Rhône, il en vient aux filles, sous la coiffe brune, en écoutant — le soir — chanter les cigales. « *O amour, ô jeunesse !* s'écrie Brunel, l'enchanteur, dans *l'Ile d'Alcine*, la jolie comédie de Regnard, *quand une fois ces deux personnes-là se sont emparées d'un cœur, elles y causent bien des brouillamini !* » La jeunesse, l'amour ! Elvire, mariée à M. de Prade, ne devait plus en connaître que le devoir. Mais Regnard ! Dans le roman de passion et d'esclavage qu'il allait vivre avec Mme de Prade, il était, aussitôt le début, plongé dans cet état de saisissement, de surprise où se fit voir Consalve, le héros de Mme de La Fayette, quand, pour la première fois, sur le rivage de l'Espagne, après le naufrage de Zaïde, il aperçut sa maîtresse. Et les aventures, les déboires, les craintes, les

scrupules, l'espérance et l'infortune, enfin (comme dit Brunel) tous les *brouillamini* qui devaient résulter pour Regnard de cette rencontre, c'est ce qui constitue justement le plus piquant, le plus tendre et le plus heureux de ce récit tant soit peu « masqué et romancé » (SAINTE-BEUVE) que le poète appela la *Provençale*.

III

Avant d'en arriver au séjour, bien un peu forcé, d'Elvire et de Zelmis, l'une devenue odalisque dans le sérail de Baba-Hassan, roi d'Alger, l'autre esclave au service d'Achmet-Thalem, notable de la même ville et tous deux captifs aux pays barbaresques, voyons un peu ce qu'étaient ces pays-là et la place qu'ils occupaient déjà, depuis un certain temps, dans la littérature de notre nation. A vrai dire, la dénomination de Barbarie ou d'États barbaresques fut longtemps assez indéfinie et put s'appliquer, à peu près, à tous les États arabes ou turcs du nord de l'Afrique. Toutefois, l'auteur de la *Géographie* de Crozat, en écrivant, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, que la Barbarie « comprend les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger, de Fez et de Maroc » (1) et M. Bonne, ingénieur

(1) Cette opinion était aussi répandue en Angleterre. « La Barbarie est divisée en deux parties, écrit Simon Ockley : l'une est appelée Barbarie orientale; elle comprend les États d'Alger, de Tunisie et de Tripoli. L'autre partie porte le nom de Barbarie occidentale et, en Angleterre, celui de Barbarie méridionale. C'est un vaste pays qui fait partie du continent de l'Afrique et qui s'étend du nord au sud, depuis le cap Spartel, près du détroit de Gibraltar, jusqu'au fort d'Arguin, vers la côte de la Guinée. » *Relation des États de Fez et du Maroc écrite par un Anglais qui a été longtemps esclave et traduite de l'anglais, publiée par M. Simon Ockley, professeur en langue arabe dans l'Université de Cambridge* (1, 26).

hydrographe de la marine, en dressant « la carte de la partie septentrionale d'Afrique ou de la Barbarie », n'ont fait que confirmer ce que l'on savait déjà, cent ans plus tôt, au temps de Regnard. Par la même *Géographie* de Crozat, nous sommes informés encore que le royaume de Barca est dépendant du Grand-Seigneur, c'est-à-dire du Sultan ; ceux de Tripoli et d'Alger sont gouvernés par des deys placés également sous le sceptre du Grand-Seigneur ; mais leur indépendance fait que ces deys sont à peu près des rois ; quant au monarque fort riche, puissant et redoutable dont les États s'étendent à l'ouest du royaume d'Alger, de l'autre côté du détroit, face à l'Espagne, il ne s'appelle rien moins que du titre pompeux de Roi de Maroc et Empereur d'Afrique.

C'est le Roi de Maroc et Empereur d'Afrique qui fit demander un jour, au Roi de France, la jolie main de Mme la princesse de Conti, fille de Louis XIV ; mais, pour les deys de Tunis, d'Alger ou de Tripoli, ils en usaient d'autre sorte pour peupler les harems et se trouver des épouses. Et c'était au moyen de caïques rapides, nefs diligentes, galéasses ou petites galères armées de canons et montées par d'intrépides brigands qu'ils écumaient les mers du Levant, d'Italie, de France et s'emparaient, tant sur les côtes que sur les flots, des femmes ou des jeunes filles dont la navigation, le naufrage ou le hasard faisaient leur proie.

L'audace des corsaires, au service de Tunis, d'Alger ou de Maroc, était en effet telle que ce n'était pas seulement en pleine mer, en vue de Nice ou des îles d'Hyères (1) que sévissaient ces bandits audacieux ; mais encore, quelque

(1) Sur le brigandage des pirates barbaresques dans les *Iles d'Hyères* on lira avec fruit le travail de M. Émile JAHANDIEZ *Les îles d'Hyères* (Éd. du *Livre mensuel*).

inouï que cela paraisse de nos jours, leurs incursions se portaient également sur le littoral, tant méditerranéen qu'océanique, et c'était souvent au vu et au su de tous que ces brigands, abordant en plein jour au rivage, armés de mousquets, de cimeterres, le turban en bataille, se précipitaient, pour les emporter jusqu'à leurs vaisseaux, sur les femmes et les enfants.

Une charmante lettre, écrite d'Angoumois par ce même Godeau, futur évêque de Vence, dont nous parlâmes plus haut à propos de la Provence, lettre écrite en 1649 à son ami Guez de Balzac, est, à ce propos, bien expressive. « *Cette mer*, écrit Godeau, en faisant l'éloge de son séjour dans cette province, *nous est assez proche pour nous apporter ses commodités et assez éloignée pour ne craindre les pirates d'Alger. C'est une chose bien honteuse pour la France que de voir la liberté avec laquelle ces ennemis du nom chrétien la courent depuis la perte de nos galères. Tous les jours nous apprenons qu'ils ont fait des esclaves en terre, et ravagé de petits lieux qui sont situés sur le bord sans trouver aucune résistance.* » « *Les Chrétiens qui battirent les barbares gémissent maintenant dans leurs prisons*, ajoute Godeau. *Ces corsaires ne font point d'autre commerce que de la liberté de nos garçons et de la pudicité de nos filles.* »

Par de vieux auteurs, notamment Guillaume Postel et Nicolas de Nicolaï, nous sommes informés avec quelle audace et souvent quelle cruauté en usaient déjà, dès le temps de la Renaissance, dans ces sortes de rapts, les pirates tartaresques et turquesques (1). L'exemple à

(1) GUILLAUME POSTEL, *Histoires orientales, principalement des Turcs ou Turchiques, et Scythiques, ou Tartaresques, et autres qui en sont descendus* (1560). NICOLAS DE NICOLAÏ, *Navigations et pérégrinations orientales ;* Nicolas de Nicolaï ou de Nicolay était « géographe du roi Henri II et gentilhomme de sa chambre ».

jamais fameux du plus grand écrivain que posséda jamais l'Espagne, le très admirable et illustre Miguel de Cervantes, capturé dans un combat naval, à bord de la galère *El Sol* portant pavillon espagnol, emmené à Alger, enfin vendu comme esclave au dey Assan-Aga, est le plus mémorable qui, dans ces sortes d'annales de la piraterie, précéda ceux de Regnard, de Fercourt et de Mme de Prade. Dès cette époque, qui marqua le déclin du XVIe siècle, jusqu'à la fin de l'Ancien régime, il n'y eut pas, en France, de circonstances où le théâtre et le roman ne cherchassent à utiliser ces aventures.

Le premier avant Molière, Cyrano de Bergerac, dans le *Pédant joué*, usa de l'un de ces épisodes; et c'est lui qui mit, avant tout autre, dans la bouche de son personnage, lequel est amené à payer cent pistoles pour le rachat de son fils, cette exclamation que Poquelin plaça jusqu'à dix fois, dans les *Fourberies de Scapin*, sur les lèvres du bonhomme Géronte : « *Qu'allait-il faire dans cette galère ?* » ou bien : « *Que diable allait-il faire dans la galère d'un Turc ?* » Encore que ces Turcs, Mauresques, Sarrasins ou Tunisiens fussent les personnages les plus cruels du monde, qu'ils infligeassent la bastonnade, la torture, voire souvent le pal à leurs prisonniers, le mirage de l'Orient, le mystère — particulièrement en ce qui touche les femmes — des profonds harems, le chatoiement des costumes, des armes (1), la poésie imagée, colorée d'un lan-

(1) Cette recherche dans la vérité des costumes ne tarda pas d'être portée si loin au théâtre, que Favart, à propos de sa comédie des *Sultanes*, plus de vingt ans après la mort de Regnard, pouvait écrire : « Dans la comédie des *Sultanes* on vit pour la première fois les véritables habits des dames turques; ils avaient été fabriqués à Constantinople avec les étoffes du pays. Cet habillement, tout à la fois décent et voluptueux, trouva encore des contradicteurs. »

gage fleuri et qui ne cessa (depuis Galland jusqu'à Gérard de Nerval (1) en passant par Montesquieu) d'enchanter et de captiver les Français, amenèrent bien souvent les écrivains et les poètes, pour le bien de leur fiction, à travestir la réalité de ces scènes si pénibles de l'esclavage.

Avant que les *Trois sultanes* de Favart, les sultanes des *Lettres persanes*, de *Zaïde*, de l'*Ile des esclaves* de Marivaux, des contes galants de Prévost (2), des petits romans badins de Godart d'Aucourt (3), de Diderot ou de Crébillon vinssent ajouter à notre riche patrimoine de *turqueries* littéraires, nous avions eu de ces ouvrages, dont la *Provençale* demeure le type, où l'on voit que la tendresse s'ajoute à la douleur, que l'amour le dispute à la barbarie, et dans lesquels la « galanterie des Maures », comme dit Mme de La Fayette à la fin de *Zaïde*, apparaît subtile, ornée, voire même un peu précieuse. Les jolies compositions d'un éclat pittoresque, d'un sentiment exalté ou tendre que peindront un jour Lancret dans le *Turc amoureux*, Carle van Loo dans le *Bacha faisant peindre sa maîtresse*, nous en découvrons les originaux dans plus d'un ouvrage écrit par l'un de ces Français cultivés, adroits ou amoureux, de l'espèce de Regnard et de Le Sage.

En réalité, quand Regnard nous fait voir Baba-Hassan, épris de Mme de Prade, en usant à l'endroit de sa captive avec une discrétion, une retenue extraordinaire, il ne fait, lui aussi, que peindre — avec un art digne de Lancret et

(1) Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, *passim*.

(2) Voir, dans les *Contes* de l'abbé Prévost, diverses turqueries, notamment : *Aventure d'une belle Musulmane*, *Histoire de Cidal Acmet*, *riche seigneur de Constantinople*.

(3) Claude Godart d'Aucourt, *Mémoires turcs*.

de Van Loo, ses successeurs dans un autre art — ce bacha courtois et policé, ce Turc amoureux. « Je m'aperçois, Mesdames, que vous tremblez pour Elvire, écrit Regnard dans la *Provençale*. Ce mot de Turc vous effraie; mais, ne craignez rien, cette belle est en sûreté et Baba-Hassan, qui possède toutes les qualités d'un parfait honnête homme, n'a pas moins de respect que de tendresse pour elle. » Il me semble que c'est bien un peu à travers une image de cette sorte, sous cet aspect galant imprévu que Le Sage, le cadet de Regnard et souvent son émule, a présenté, dans le *Diable boiteux*, l'histoire de dona Théodora, la belle Espagnole arrachée en pleine mer, par le Turc Aby Aly Osman, des flancs du vaisseau. « Aby Aly, avoue cette héroïne, dans le vif et plaisant roman de Le Sage, me regarda longuement avec quelque surprise et, connaissant à mes habits que j'étais Espagnole, il me lit en langue castillane : « Modérez votre affliction, Madame, consolez-vous d'être tombée dans l'esclavage; ce malheur était inévitable pour vous; mais, que dis-je, ce malheur! C'est un avantage dont vous devez vous applaudir. Vous êtes trop belle pour vous borner aux hommages des Chrétiens. » Et le dey Mezomorto, quand il se trouva en présence de cette dame si jolie, capturée par Aby Aly, le corsaire à son service, ne laissa pas, lui aussi, de tourner un de ces gracieux *selams* dont les fils d'Allah possèdent le secret ingénieux et fleuri. « Il me semble, dit-il en désignant dona Théodora, que son visage soit le soleil défléchi et sa taille paraît être la tige du rosier planté dans le jardin d'Eram. »

Baba-Hassan, le Turc de Regnard, ne se comporte pas vis-à-vis d'Elvire, la belle de Provence, avec moins de respect et de soumission. Mais — et c'est ici le moment de s'arrêter à cette hypothèse — est-ce que Regnard, lui-

même amoureux et lui-même captif, n'a pas transformé et forcé tout cela au point qu'à bien des passages de ce charmant livre la fiction apparaît, tant elle est embellie, purement romanesque?

IV

« Avoir été esclave à Alger, écrit plaisamment Sainte-Beuve à propos de l'accueil empressé que Regnard au cours de son voyage du Nord rencontra par la suite près du roi de Suède, c'était alors une aventure qui provoquait bien des questions. » Là-dessus Sainte-Beuve fait grief à Regnard de ce que l'auteur de la *Provençale* n'ait pas donné, de son séjour à Alger, de même qu'il le fit plus tard pour son voyage en Laponie, Pologne et dans les autres États, « un récit tout nu et sans ombre d'art ». Cependant, le critique des *Lundis*, sait bien que ce fut là, dans cette manière, au cours des siècles, l'un des artifices dont se plurent toujours à user les poètes et les voyageurs. Il n'y a pas si longtemps que, grâce à la publication, par M. Edouard Champion, du *Journal* de Julien, domestique de M. de Chateaubriand, journal sobre, véridique et dépouillé d'art, nous avons été mis au fait de bien des exagérations, des travestissements, nous osons même dire des *galéjades* de René en ce qui concerne la relation de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1). Encore cet exemple n'est-il pas isolé et l'on n'en aurait pas fini si l'on voulait pousser à fond cet examen et faire en sorte de distinguer dans les plus beaux ouvrages, notamment

(1) Note du voyage que j'ai fait avec M. de Chateaubriand, de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris de 1806 à 1807, connu sous le nom de Julien dans quelques passages de son Itinéraire (*Honoré Champion*, 1904).

les mémoires, les deux parts bien distinctes de la vérité et de la légende.

En ce qui concerne la *Provençale* et tous les épisodes qui constituent la trame de cette jolie œuvre, un document est venu, du vivant même d'Edouard Fournier qui s'en est servi, fort à propos éclairer les érudits dans leurs recherches. Nous voulons parler de ce grand cahier manuscrit in-4° de 65 pages écrit, vers 1718, par l'un des plus fidèles compagnons de Regnard, par ce M. aux Cousteaux de Fercourt qui demeura si lié avec le poète qu'il l'accompagna, par la suite, dans plusieurs de ses voyages (1) et alla même avec lui jusqu'en Laponie « se frotter à l'essieu du pôle ». M. aux Cousteaux de Fercourt, déjà âgé, « homme de grand sens et de grande vertu » (JOSEPH GUYOT), retiré comme conseiller en son présidial de Beauvais, aimait — non sans mélancolie — à se remémorer, au fond de sa province, les aventures de sa jeunesse ; aussi est-ce pour charmer ses loisirs que ce magistrat rédigea le précieux mémoire, consacré à lui-même et à Regnard et dans lequel il refait, de la fin de septembre 1768, date de leur capture par les brigands d'Alger, jusqu'à la fin d'avril 1779, date de leur rachat par les religieux lazaristes, la relation de ce qu'en leurs longues courses et leurs pires épreuves ils endurèrent tous deux.

Il va de soi que Fercourt, n'étant pas amoureux et n'étant pas poète, n'avait pas les mêmes raisons de retracer les faits, de peindre les gens et de les représenter avec le même relief, cette même couleur dont Regnard, soutenu par un autre mobile, usa d'une manière charmante et plus

(1) Voir tout le début du *Voyage de Flandre et de Hollande* : « Nous partîmes de Paris le 26 avril 1681, par le carrosse de Bruxelles. Je fus coucher à Senlis où se devait rendre M. de Fercourt, etc. » De même le *Voyage de Laponie, passim.*

libre. « Elvire, écrit le galant poète dans la *Provençale*, ayant terminé heureusement ses affaires à Rome, revenait en France; et la fortune la conduisit à Gênes dans le même temps que Zelmis (venant de Florence) y arriva. Ils s'embarquèrent comme j'ai dit, sur ce vaisseau anglais et ce fut là que Zelmis reconnut l'aimable Provençale dont il se croyait bien éloigné. » Fercourt, lui, n'en dit pas si long. Il relate tout simplement que, parvenus à Gênes, son ami et lui « voulant pousser jusqu'à Marseille, s'embarquèrent sur un navire qui s'y rendait. C'est, dit-il, ce qui les perdit ». Ici Fercourt et Regnard se trouvent d'accord. Leurs textes, depuis le moment du départ de Gênes jusqu'à celui du combat que les corsaires leur livrèrent, enfin jusqu'à l'instant de leur capture à bord du navire britannique, se soutiennent l'un l'autre et se font écho.

Regnard veut que le capitaine anglais, qui « n'était point amoureux comme lui », reconnut, tout de suite, à l'allure des vaisseaux, deux puissants *coureurs* qui lui avaient fait la chasse déjà depuis Alep. Aussi, écrit Fercourt, fit-il souper tout le monde de bonne heure, pour « éviter de faire fanal » ; mais, comme ils avaient eu l'imprudence, avant d'éteindre les feux, de ne s'approcher pas assez près des côtes de France, notamment de Villefranche et Nice, ports où ils eussent été à même de s'abriter, cette précaution ne fut pas suffisante à dissimuler leur présence en cet endroit. D'autant qu'à minuit il se leva une lune admirable et que ce spectacle, propre à exalter chez Regnard le sentiment de sa tendresse à l'égard de Mme de Prade montée à bord à Gênes avec son mari, ne laissa pas d'être bien dangereux, d'un autre côté, pour la sécurité de l'équipage.

En effet, les deux mystérieux coureurs, profitant de ce beau clair de l'astre, ne tardèrent pas à se rapprocher du

navire qui portait Elvire et Zelmis de la portée du canon et là, ils se mirent à les narguer et à les provoquer, dit Fercourt, à peu près comme le chat qui, avant de bondir, joue avec la souris. Nous savons que l'une des ruses, employées dans la circonstance par les Barbaresques, était d'amuser et de tromper leurs victimes désignées en leur donnant à croire qu'elles avaient affaire à d'autres Européens. A cet effet, ajoute Fercourt, ils se divertirent à faire flotter, à l'avant de leurs vaisseaux, tous les pavillons de la Chrétienté, « celui d'Espagne après celui de France, celui de Hollande après celui d'Espagne ». Et Regnard — d'accord avec son ami — va même jusqu'à dire « qu'ils ôtèrent celui-ci pour mettre à sa place un hollandais, qui fut suivi d'un vénitien et d'un maltais; ils arborèrent enfin, après tous ces jeux, l'étendard de Barbarie coupé en flamme au croissant descendant » ; toutefois, ce que ni Regnard ni Fercourt ne disent, c'est s'ils arborèrent le pavillon de Salé portant de gueules et taillé comme celui de Barbarie. Il existait en effet, nous apprend M. Paul Masson (1), une sorte de convention aux termes de laquelle les corsaires de Salé, en Maroc, et ceux d'Alger pouvaient se prêter mutuellement leurs pavillons ; et c'était par cette feinte, dont ils usaient presque chaque fois, que les malheureux — arrachés de leurs vaisseaux le plus souvent après un dur combat — ne savaient pas d'abord de quelle sorte de maîtres ils devenaient esclaves, et si c'était à Salé de Maroc ou bien à Alger qu'allaient les emmener leurs vainqueurs.

Les vaisseaux des brigands, ayant mis le cap vers le Sud, Fercourt, à l'aspect d'un port admirable dominé d'une ville en amphithéâtre composée de maisons blanches à

(1) PAUL MASSON, *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque* (Paris, 1903).

toits plats et à terrasses, couronnée de minarets, et dans la rade duquel s'offraient jusqu'à la profusion une quantité de navires de toutes les sortes, ne douta pas qu'ils ne fussent amenés en cette ville fameuse d'Alger dont Regnard nous dit, dans son ouvrage, que le roi était Baba-Hassan (1). Mais, avant que Regnard, Fercourt, un religieux dominicain, une jeune personne fille d'un orfèvre de Paris, un « autre Français qui devint leur ami, dont ils rencontrèrent plus tard le frère à Delft », enfin M. de Prade et sa femme, la belle Provençale, fussent conduits à Alger pour être vendus sur le *Batistan*, les malheureux passagers avaient dû subir toutes sortes d'outrages, supporter les menaces et les mortifications dont les Barbares ont coutume d'user, dans des cas pareils, envers leurs victimes. Peu après leur rencontre avec les deux *coureurs*, qui se montrèrent à eux pendant la nuit, les pauvres gens eurent à essuyer d'abord un combat des plus vifs. Ce combat, Regnard l'a décrit dans la *Provençale*, avec complaisance, et non sans s'y attribuer un rôle important ; mais son compagnon, aux Cousteaux de Fercourt, ne se montra pas moins héroïque. Si l'on en croit sa relation, pendant tout le temps que dura l'affaire, laquelle fut des plus chaudes, il servit « le même canon que le capitaine lequel, dans le plus fort du combat, fut tué à son côté par deux boulets attachés ensemble avec une petite barre de fer qui lui emportèrent l'épaule gauche et la tête ».

Cette belle résistance ne servit de rien au navire anglais.

(1) Enfin ils virent Alger, ville de charmant aspect, « excepté, dit Fercourt dans sa relation, pour ceux qui y entrent pour être mis aux fers ». Avant de rentrer à ce port d'attache, les corsaires qui venaient de capturer Regnard et ses amis, trouvèrent encore moyen de s'emparer d'une barque, d'une tartane, et de faire prisonniers quelques pêcheurs sur les côtes de Sicile.

Les corsaires, qui avaient rejoint celui-ci « à la hauteur et à la vue des îles d'Hyères », disposaient d'un équipage de quatre cents hommes et, par un rapprochement singulier dans les annales barbaresques, le capitaine turc qui montait l'un des deux bateaux corsaires se trouvait être précisément ce même Messo-Morto ou Mezomorto qui, plus tard, devint dey et dont Le Sage nous dit (le *Diable boiteux*) qu'il se comporta si galamment avec dona Théodora (1). Regnard, qui n'est pas, dans la circonstance, aussi précis que Fercourt, a donné — dans son récit — le nom de Mustapha à son Barbaresque; mais il n'y a pas à douter que Mustapha ne soit, dans la circonstance, le même personnage que Mezomorto; et nous reconnaissons encore ce dernier à ce trait que, maître obligeant, il en usa, vis-à-vis de la belle Provençale, « avec, dit Regnard, des manières très honnêtes et qui n'avaient rien de turc ».

Aux Cousteaux de Fercourt, malgré la concision de son récit, ne laisse pas, d'autre part, en nommant Elvire, de s'attarder complaisamment sur cette sorte de fatalité qui, dit-il, « paraissait lier depuis un an leur destinée (à Regnard et à lui) à celle de cette jeune dame ». Le fait est que la persistance singulière qui, depuis Bologne jusqu'à Rome et Gênes, avait amené Zelmis à se rencontrer partout avec Elvire, ne manquait pas d'avoir quelque chose de troublant. Le hasard, ici, n'est pas tout. Il semble bien qu'en cette affaire, il fut aidé par l'amour. Et, quoi qu'en aient dit les commentateurs du récit de Fercourt, il fallait qu'il y eût, dans ce sentiment qui ramenait sans cesse l'une auprès de l'autre, avec une attraction si évidente, deux personnes bien faites pour se rapprocher, un penchant autrement vif, une inclination autrement

(1) « Il se fit nommer, en 1683, dey d'Alger dans le temps que M. Duquesne bombarda la ville. » FERCOURT, *Relation*.

forte que tout ce que peut, dans des cas pareils, autoriser ce hasard même.

V

C'est avec raison que M. Joseph Guyot, parlant de l'un des chefs-d'œuvre de Regnard, sa jolie comédie des *Ménechmes*, écrit que le poète en emprunta le sujet à Plaute qui, comme lui, fut captif et comme lui, mis au service d'un maître farouche, se trouva employé aux travaux les plus rudes. Un autre auteur, M. L. Brédif, n'a pas avec moins de vérité établi ce rapprochement que Regnard, captif à Alger, n'eut pas à y souffrir moins de rigueurs que son génial et fameux devancier, le grand Miguel Cervantes (1).

Cervantes — cela est connu — avant que les Pères de la Merci tentassent de le racheter, avait essayé de s'enfuir d'Alger et de gagner Oran, ville dans laquelle se tenait une petite garnison espagnole; mais l'auteur de *Don Quichotte*, n'ayant pas réussi dans sa tentative, avait été repris par la milice du dey et, comme il arrivait dans ces cas-là, quand des chrétiens esclaves étaient ressaisis et ramenés à leur ancien maître, Cervantes fut mis à la torture. Après quoi les Barbaresques le jetèrent dans un cachot où ils l'enchaînèrent et le laissèrent de longs mois. Pareille aventure ne devait pas manquer d'arriver aux Français vendus à Achmet-Thalem, car enfin à quoi devaient songer des Chrétiens tombés aux mains de pareils monstres, sinon chercher à s'enfuir?

Regnard, dans la *Provençale*, a tiré parti de cet épisode et montré de quelle façon ils avaient tenté de se soustraire,

1) L. Brédif, *Mélanges : deux hommes de lettres au bagne d'Alger: Regnard et Cervantes* (Paris, 1910).

Mme de Prade et lui, au joug si cruel des tyrans d'Alger. « Le coup manqua, écrit Édouard Fournier, sans que Fercourt nous dise comment »; mais ce qui ne manqua pas (aussitôt qu'ils furent ramenés chez leur maître) ce furent les représailles du caractère le plus outrageant. A peine en effet, au lendemain de leur retour, Fercourt eut-il paru le premier, sur la dernière marche du caveau où les esclaves avaient leur réduit, qu'Achmet-Thalem, porté au comble de la fureur, se jeta aussitôt sur lui, le saisit par le cou, lui cracha au visage et se mit à lui crier, en langage arabe : « *Perro sanza fede, gyaour, sentar abaxo!* » (Chien de Chrétien sans foi, couche-toi par terre! » Ce disant, Achmet obligea Fercourt à s'étendre sur le sol et, les pieds tenus en élévation, à se laisser bâtonner.

D'après les relations qu'aux Cousteaux de Fercourt rédigea longtemps après, retiré en son présidial de Beauvais, du souvenir de ce mauvais moment, Regnard ne se serait pas comporté, sous les coups des Barbares, avec autant de fermeté que lui-même. Le futur conseiller au présidial rapporte, à cette occasion, qu'Achmet-Thalem, de crainte qu'Immona sa femme et Fatma sa belle-sœur, attendries par les cris des patients, ne vinssent à intercéder en faveur de ceux-ci, les avait par son ordre éloignées toutes deux de la vue du supplice. Cette Immona est la personne qui, selon Regnard, se serait montrée éprise du poète au point de chercher à le rendre infidèle à la belle Elvire. Regnard a même écrit, sur ces tentatives d'un genre bien passionné, des pages exquises et chaleureuses dont quelqu'un a pu dire avec vérité qu' « il n'y a point, dans le roman, ni même dans toutes les œuvres de Regnard, un récit plus naturel, plus coloré, écrit dans une langue plus ferme et plus vive que celui de l'amour

de l'odalisque et de ses avances à Zelmis (1). » Si l'on s'en rapporte au caractère des femmes de cette nation, cet épisode n'a rien que de vraisemblable et c'est un homme très au fait des mœurs de l'Afrique en ces vieux temps, Pidou de Saint-Olon, ambassadeur de France près du roi de Maroc, qui a écrit que les esclaves mauresques, mais surtout celles qui sont d'origine juive, « aiment particulièrement les Chrétiens à cause qu'ils ne sont pas circoncis et il n'y a point de stratagème dont quelques-unes ne se servent pour gagner les esclaves qui sont chez elles et qui ont la liberté d'entrer dans leur logis (2). »

En dépit de certaines allégations de Regnard prétendant que son maître l'employa à faire la cuisine et à peindre des vaisseaux, nous apprenons (toujours par le manuscrit de Fercourt) que les besognes auxquelles étaient astreints les deux amis étaient d'un ordre beaucoup plus vil. A la vérité, ni Fercourt ni Regnard ne tournèrent, à l'exemple ancien de Plaute, la meule d'un boulanger; mais, tandis que Regnard dans la maison d'Achmet-Thalem cardait la laine, Fercourt la dévidait. Le seul adoucissement que Regnard obtint à sa condition date de l'instant où le poète se mit à confectionner, avec des brins d'osier, des cages à prendre les oiseaux. Comme ces cages étaient construites avec beaucoup d'industrie, Achmet-Thalem, le maître de Regnard, ne tarda pas à en faire le commerce ; et c'est ce que le poète lui-même, échappé de ses tribulations, devenu Trésorier de France, capitaine et bailli de Dourdan, se plut, par la suite, dans le billet suivant, à rappeler à Fercourt : « *N'oublie pas surtout, cher ami, les doux moments que nous passions ensemble sur les degrés de*

(1) Gabriel Aymé, *Étude sur les voyages de Regnard* (Carcassonne, 1886).

(2) Pidou de Saint-Olon, *État présent de l'Empire du Maroc.*

nostre puante et sombre demeure, toy en tirant la laine d'une main vive et légère, moy faisant des prisons aux oyseaux. »

Une telle existence, faite d'un grossier labeur, agrémentée de coups, de menaces et qui se compliquait encore, chez Regnard, d'un amour contrarié, eût pu devenir mortelle à nos personnages. Mais, comme il arrivait presque toujours en des cas semblables, la bonté, le zèle et le dévouement des religieux, tant de l'ordre de la Merci que de celui de Saint-Lazare, ne tardèrent pas à s'employer au mieux de l'intérêt, de la défense, enfin de la libération des prisonniers. L'un de ceux qui ont fait le plus, au XVIIe siècle, pour le bien de la religion, le soulagement et la consolation des malheureux, le bon Vincent de Paul, avait été ému au plus haut point de l'état misérable dans lequel les Maures, aussi bien ceux de Maroc que d'Alger, maintenaient les captifs de leurs rapines. Dans le dessein de remédier à une condition si humiliante et si peu digne du nom d'hommes, Vincent de Paul résolut d'instituer à Tunis, voire à Alger, ville dans laquelle jadis il avait été retenu prisonnier lui-même, une mission de religieux lazaristes qu'il nomma *mission de Barbarie.*

Cette mission ne tarda pas d'acquérir, grâce à la diligence, à l'énergie et à l'inlassable sacrifice de ceux qui la composaient, une telle réputation d'efficacité que le roi ordonna, dès ce moment, que la fonction de consul de France dans cette contrée serait toujours remplie par les Lazaristes. M. Paul Masson nous informe que ceux-ci furent d'abord, et dans l'ordre chronologique, les frères Barreau, Dubourdieu et Jean Le Vacher. Selon les dires de Fercourt (et bien que Regnard dans la *Provençale* attribue cette intervention à M. Dussault, « consul de la nation française »), c'est bien au P. Le Vacher que Fercourt,

Regnard et Mme de Prade durent leur libération.

Homme d'une piété sublime et le plus grand saint qui fût alors chez les Lazaristes et même dans le monde après Vincent de Paul, le P. Le Vacher n'hésita pas, malgré la répugnance qu'il éprouvait, à négocier avec Achmet-Thalem le rachat de ses compatriotes. « Courage, Monsieur, c'est Dieu même, avait écrit le fondateur de la *mission de Barbarie* à son saint disciple (lettre de 1655), c'est Dieu même qui vous a établi au lieu et à l'emploi où vous êtes. » Les événements ne tardèrent pas, après de longs mois de la captivité la plus rude, à justifier, aux yeux de Fercourt, de Regnard et de sa belle maîtresse, ces paroles adressées par Vincent de Paul au P. Le Vacher. Ce dernier, grâce à l'avis qu'il avait fait passer en France de l'état d'esclavage auquel étaient réduits ces pauvres gens, ne tarda pas à recevoir, tant de la famille de Fercourt que de celle de Regnard, la somme nécessaire au rachat, soit, pour chacune des rançons, environ 12000 livres. Grâce aux 2000 livres que le religieux réussit à faire rabattre, par Achmet-Thalem, sur les 12000 qu'exigeait le forban pour le prix auquel il estimait Regnard, le P. Le Vacher fut encore assez heureux pour négocier le rachat de Mme de Prade.

Ce qu'il y eut de plaisant, sinon pour de Prade, au moins pour le constant, sincère et parfait amant qu'était Regnard, c'est que le P. Le Vacher, ayant épuisé le peu de fonds dont il disposait encore à racheter la jeune femme, il ne lui resta plus en poche une pistole pour racheter le mari. Regnard, par l'effet de cette circonstance, ne recouvrait donc pas seulement la liberté, c'était en même temps une maîtresse aimée, choisie entre les plus tendres, qu'il retrouvait libre de tous liens et que — de retour à Arles — il espéra un moment pouvoir épouser. Ce qui

rendait cette entreprise des plus faciles, c'est que Mme de Prade, qui n'avait point revu son mari depuis leur arrivée à Alger et leur séparation au marché des esclaves (*Batistan*), croyait, pour tout de bon, qu'il était mort.

Toute cette aventureuse, cocasse, attendrissante et délicate histoire se serait donc achevée comme un conte de féerie et la félicité de ce couple aimable eût été portée au comble si, tout à coup, sans crier gare et dans l'instant même qu'Elvire et Zelmis s'apprêtaient à convoler, sous le ciel de Provence, en de justes noces, de Prade, racheté de son côté par d'autres religieux, ne fût reparu, semblable en son épouvantail à ce Commandeur que Poquelin, pour la confusion de don Juan, a placé dans sa pièce. « Jamais, écrit Regnard, on ne vit un moment pareil, tout le monde devint immobile. Elvire regardait de Prade sans rien dire. Zelmis considérait Elvire sans parler, et de Prade jetait les yeux tantôt sur sa femme et tantôt sur Zelmis. » C'était là une situation comme il y en a peu et de laquelle Zelmis ne pensa sortir qu'en disparaissant. Il y a lieu de croire que c'est à l'indiscrétion de ce mari gênant que Regnard pensa un jour, sinon dans la fable, du moins dans le titre, quand il imagina, pour l'une de ses œuvres théâtrales, cette comédie du *Retour imprévu* dans laquelle il conta le retour d'un bonhomme de père qu'on n'attendait plus et dont la résurrection vint vivement troubler un fils prodigue occupé à manger son bien.

Quoi qu'il en soit de cet épilogue, et si l'on fait état de la fortune qui attendait plus tard Regnard dans ses succès de poète et ses fonctions élevées de tous les ordres, on peut se demander si celui qui aima avec tant de fidélité, de constance et de ferveur dans la passion, put oublier jamais la belle *Provençale*? Sans doute, par la suite des

ans et la dissipation d'un monde où sa franchise et sa belle humeur devaient provoquer partout les plaisirs, on peut dire que Regnard rencontra, du côté des femmes, des succès nombreux, choisis et dignes d'un homme en qui le mérite personnel s'augmentait encore du prestige et du rayon de la gloire. Aux confidences qu'il a glissées un peu partout, non seulement dans son théâtre, mais aussi dans ses voyages en prose et en vers, dans les épîtres dédiées aux plus chers, aux meilleurs de ses amis, un Bentivoglio, un du Vaulx, nous surprenons souvent dans cet ordre du cœur, des aveux d'un tour bien délicat.

Dans l'épître à l'abbé Bentivoglio notamment, il y a des accents qui ne trompent pas, et quand Regnard, dans deux vers de cette épître, écrit de la belle à laquelle il pense :

> Je languis, je me plains quand je vois ses appas,
> Je ne souffre pas moins quand je ne les vois pas,

il fait songer à La Fontaine, au La Fontaine des *Elégies*, comme lui inconstant et comme lui amoureux. « Des attachements comme celui qui l'enchaîna, pendant plusieurs années, à la belle Lallemand » et dont parle M. Joseph Guyot dans son livre, le poète en eut de diverses sortes ; mais le lien auquel il fut le plus longtemps fidèle et qu'il observa jusqu'à la mort fut celui qui le rapprocha des deux demoiselles Loyson, « des plus belles et des plus spirituelles, écrit Titon du Tillet (*le Parnasse français*), qui ont fait l'ornement des spectacles et des promenades de Paris ». Tant en son hôtel de la rue de Richelieu à Paris qu'en son logis de Grillon auprès de Dourdan, *Doguine* qui était blonde et *Tontine*, la brune joliment décoiffée, dont il a écrit :

Ses cheveux sont en onde
Et fort négligemment flottent à gros bouillons
Sur sa gorge d'albâtre...

occupèrent sa pensée et firent battre son cœur. Pour ces deux sœurs, rivales dans le plaisir et dans la beauté, Regnard a composé de bien jolis airs, des *brunettes* comme il disait ; pour elles, il a exercé sa verve et montré son talent. Ce que l'on a moins fait remarquer c'est, dans le *Carnaval*, l'un de ses « divertissements » inspirés par les jolies parades de la comédie vénitienne, l'embarras avec lequel il fait dire à Léandre, dont le choix oscille entre Isabelle et Léonore, ces vers qui peignent bien son hésitation à choisir entre *Tontine* et *Doguine* :

Quand je vous vois ensemble,
L'amour qui dans vos yeux tous ses charmes rassemble
Est également triomphant :
Entre deux beaux objets qui tous sçavent me plaire,
Le choix est difficile à faire
Et l'un de l'autre me défend...

Fontenelle, plus tard, dans un couplet dédié aux deux sœurs Loyson, ne s'exprimera pas plus galamment ni mieux.

Et cependant, qui sait? Qui sait si le Trésorier de France et lieutenant des chasses, le poète et le dramaturge applaudi, dans son facile bonheur, ne regrettait rien du passé? Qui sait si parfois, durant un soir heureux de l'été, Regnard, par la fenêtre ouverte de son beau cabinet de Grillon, ne s'accoudait pas devant les parterres, ne se laissait pas aller à rêver, en écoutant les jets d'eau, à tout un rappel de sa jeunesse? Alors, tout comme MM. Bachaumont et Chapelle, les garçons joyeux, il se plaisait de nouveau, par un retour de tendresse, à penser à ces Arlésiennes qui sont « propres, galantes, jolies »,

aussi bien tournées que la Vénus de leur ville et qui, le soir, à l'heure où s'est tu le grillon, vont sur le cours, au bord du Rhône, deviser, rire et coqueter avec « quantité de messieurs assez bien faits ».

Le retour de De Prade n'avait pas permis que Regnard fût de ces messieurs-là — que nomment les deux drilles — et M. Joseph Guyot, au cours de son remarquable et beau livre, en parlant, à propos du poète, « de déceptions et de voyages qui ont blasé l'esprit et le cœur », accentue bien volontiers un regret que nous croyons sincère chez Regnard. Ce dernier pensa toujours à la belle *Provençale*. Cela est si vrai que c'est bien longtemps après son retour de captivité que Regnard composa le récit de ses aventures et que, dans les minutes d'abandon et de mélancolie si rares chez ce joyeux homme, un Duché, un du Vaulx, voire l'acteur Poisson, intimes du poète, ses hôtes ou ses voisins de campagne, surprirent plus d'une fois Zelmis méditant devant les chaînes de son esclavage qu'il avait portées à Alger, sous les yeux d'Elvire. N'est-ce point M. Guyot qui a dit, toujours au sujet de notre poète, que « celui qui a été captif des Turcs l'a été plus d'une fois aussi de son génie »?

Jamais ce génie, composé de nuances, de sourire, de charme, voire même de tendresse, n'a été, dans un ordre tout particulier, plus apparent — chez Regnard — que dans *la Provençale*. C'est un fait que d'une aventure de sa jeunesse, d'un épisode de sa vie, celui-ci (comme l'entend Sainte-Beuve) a composé un roman. Mais ce roman même, après ceux de Madame de La Fayette, avant que parût celui de Prévost, n'établit-il pas, du XVIIe au XVIIIe siècle, dans le genre tout sentimental, nous dirions aujourd'hui psychologique, un lien charmant et subtil, une continuité délicate?

UN CHRONIQUEUR

CHASTELLAIN

C'est un petit vin de Beaune ; on l'a recueilli en septembre sur les coteaux dorés tandis que, sur les ceps d'automne, chantaient et voletaient les grives. C'est un chaud élixir. A petites gorgées tu en bois un pichet, mon maître. Cela fait, tu prends doucement ta plume ; tes mains s'agitent, longues et belles; ton visage glabre, comme rasé de près par le barbier Olivier, s'anime de chaleur. Que vas-tu célébrer cette fois, sur le vélin, dis-nous, vieux chroniqueur : les *Dames de rhétorique*, les *Deux Félicités* ou madame la Vierge sur le front blanc de qui les peintres ont placé l'auréole des anges? Que non pas! Tu as bu un coup de vin de Beaune; aussi ne broderas-tu cette fois, comme banderoles s'enroulent, ton beau langage de devises aux dames et aux bienheureux ; mais toi, Georges Chastellain, « escuier, panetier de Monseigneur le Duc », tu composeras un peu ta *Chronique* de Bourgogne. Mon vieux maître, ce clair matin est à ton prince.

C'est un vin velouté du cru de Beaune. Clio, cette servante de ta comté d'Alost (1), à cheveux roux, à tendres

(1) Georges Chastellain, le chroniqueur des ducs de Bourgogne, était natif d'Alost dans la Flandre orientale.

yeux et à beaux seins t'en a, dans ton pichet, versé par-dessus l'épaule. Ton regard en est étincelant, ton cœur en est tout réchauffé. Bon panetier, c'est le temps de donner ton pain cuit ; brave écuyer, c'est l'heure de tracer tes récits.

Vois, par la baie ouverte, se propager jusqu'aux clairs fonds bleus, le fin paysage de collines. L'air est suave, les lointains limpides ; au-dessus des sillons, de doux nuages avancent. Et c'est comme si, de l'horizon jusqu'à ton visage, venait parmi les fleurs et parmi les blés roux, un long tapis admirable.

D'abord c'est une vaste campagne que tu vois : des plaines ensemencées, de petits tertres, une rivière avec des saules ; puis des boqueteaux, des vignobles, une autre plaine plus étendue. Une poursuite au gibier commence : il y a des chasseresses et des chasseurs et, de même que dans les tentures de fil d'Arras, des veneurs conduisant les hardes, les fauconniers avec les faucons. L'andouiller en avant, un grand cerf s'élance ! Et la bande des chiens blancs, la bande des chiens noirs bondissent sur ses pas...

La tenture avance, avance vers toi, tissée de haute lice.

Voici la ville de Dijon, toute dominée de flèches et de clochers, avec Saint Bénigne et Saint Philibert, les pignons des moutiers, et, comme dans les images, la Tour de Bar et le Logis du Roi ; voici la vallée d'Ouche et la ville semble, au-dessus d'elle, droite comme une nef.

Dans le mur du rempart, tel un œil qui regarde, une petite poterne s'entr'ouvre. C'est par là que le grand cerf s'élance ! Mais après le cerf, il y a la chasse ; après la chasse il y a les soldats armés des lances et des espadons ; il y a les archers avec les arcs ; et, par-dessus leurs têtes, les

pavois s'éploient ! Vêtu, à tons violents, de belles pièces de couleurs, entouré des varlets, chevauche Philippe Pot ; et, par devant lui, messire de Clèves et messire de Crèvecœur. A leur suite se pressent les dames en huques et en hennins ; puis une cavalcade admirable commence ; des ménétriers, en avant, jouent des airs de noce. Une procession fastueuse, précédée d'os de saints qu'on porte dans des châsses, paraît à la suite. Des bannières claquent au vent ; passent des croix enluminées, des diacres avec des torches, puis de gras et beaux moines chantant du latin.

De ton œil fin et vif, animé du feu de ton cru bourguignon, toi tu suis du regard la belle histoire, la légende que tissent les mots sous tes mains, les fils d'or et d'argent, les fils pourpres et bleus emmêlés sous tes doigts.

Par la poterne passent les cavaliers ; un papegaut vole sur le ciel bien tissé...

Et puis, voici d'autres soldats et d'autres gens ! Voici des trompettes et des hérauts d'armes vêtus de blanc, de pers et d'écarlate ; voilà des écuyers, voilà des enfants-pages ; voilà les haquenées à l'amble. Et, par delà les pages et les cavaliers, s'avance une mule poussive brimquebalant à petits pas, tout de guingois, un vieux cavalier gris.

Vois, mon maître ! Cet homme en mantel de gros vair, ganté de louveteau, dos voûté, figure glabre sous son chapeau d'images, c'est ta « vieille araigne », c'est Messer Louis Onze ! *Montjoie ! Montjoie !* crient les petites gens autour de lui, ou *Noël ! Noël !* Lui baise sa patenôtre. Et dans ses bas de futaine, ses mauvais houseaux, il marche en avant des autres. Et toi, au passage, tu le portraitures en nuances de poussière, en lignes de nuées ou en fils de brouillard ; car de vives couleurs, de laines

opulentes, de drap éclatant, d'étincelants joyaux, d'épée à poignée d'or ornée de diamants, tu ne veux que pour Monseigneur le Duc! Celui-là — mieux que Philippe de Comines ne sut faire — tu le peindras à nobles lignes, à teintes fauves et à beaux traits : le front houssu, les yeux ardents et le regard téméraire, la bouche sensuelle, le col robuste et la Toison battant sur la poitrine ample. *Leal Français avec mon prince!* dis-tu, tissant toujours à beaux mots d'historien comme un tisseur ferait achevant sa tenture. *Leal Français*, sincère et droit, fier et fidèle! C'est cela, bon serviteur !

UN POÈTE DES CHAMPS

OLIVIER DE SERRES

Mon maître, je te vois debout, en habit de velours, une grappe et des pampres à la main. Par-dessus ton épaule, vers le fond de l'estampe, s'enfuit le paysage ; un potager à droite, un bouquetier à gauche, le *ruchier* d'un côté et la treille de l'autre composent un harmonieux décor à ta figure. Au loin, des gens vont et viennent, les uns portant des cuves, d'autres semant du grain, divers battant du blé ; il en est qui, suivant les époques, labourent la terre ou lient les gerbes ; plus loin, celui-ci épampre les mûriers et celui-là reçoit le miel des abeilles.

Mon maître, tourne un peu la tête ; contemple ton gracieux Pradel en Vivarais : le *Théâtre des Champs* se joue là sous tes yeux. Toi qui connais le sens des saisons, le cadran des cultures, la raison qui fait que d'une petite graine il naît un grand arbre, tu en es l'acteur principal, mon maître.

Tandis que, dans ton siècle, beaucoup allaient vêtus d'armures, la croix sur l'épaule et l'épée au côté, toi tu marchais modestement, en petite collerette et coiffé ras, dans un chemin de buis ; la bêche et le râteau étaient tes seules armes ; de combats tu ne livrais qu'à la terre opiniâtre. La rude maîtresse que tu t'étais donnée là, mon maître ! Tantôt chaude à l'été comme une déesse lascive,

l'hiver elle était glacée sous tes pas ; au printemps, du feston des fleurs tu parais son sein nu ; à l'automne, ainsi qu'une bacchante, elle répandait partout une teinte vermeille. Mais, qu'elle fût froide ou ardente, sans voile ou parée, toi toujours tu l'aimais.

D'abord, à force de vivre près des champs, dans les vergers et les vignobles, d'habiter sous un chaume de ferme, de te lever au chant du coq, tu devins sobre et frugal, bon aux autres et réservé avec toi-même. Oh ! le sentiment délectable que tu acquis des choses, l'habitude que tu contractas d'obéir à l'égal et doux rythme des heures, au calendrier toujours le même de la nature.

A tes parents, tes amis et tes serviteurs tu ne parlas bientôt plus que par sentences et selon que t'enseignait la sagesse. « Que chacun, disais-tu, fasse sa charge sans bruit, vivant honnêtement » ; « Hésiode, Caton, Varron, Columelle et autres anciens auteurs de rustication, tu liras toujours » ; « de nèfles et de châtaignes tu feras cueillette à l'automne » ; « avant la Saint-Martin tu rentreras les fruits » ; ou bien, prononçais-tu encore, « ménager un chemin dans la vigne c'est mieux atteindre aux grappes. » Ainsi à tous et à toi-même dispenses-tu des préceptes ; ta vie est telle qu'un terrain fécond, disposé avec choix, suivant le sens du sol et des cultures.

Pareil au tâcheron qui fait sa journée, tu vas, droit devant toi sans faiblir, mon maître. La taille et la greffe des arbres dans les espaliers, le labour de la terre, le geste des semailles, le soin charmant des fleurs occupent tes instants. Ferme et robuste tu vas parmi ton domaine. Et lui, ton gentil Pradel, contemple-le dès l'avril, orné de parterres, en juin étincelant de verdure, riche — en août — des plus vives richesses ; en septembre le faisan n'offre pas de plus chaude parure que lui ; et,

l'hiver, l'écureuil des bois qui casse et croque des faînes n'a pas de couleurs plus rousses que les siennes !

Toi, de même qu'un botaniste qui ferait son herbier, tu notes tout cela ; et souvent, tandis que le raisin fermente dans le cellier, que les fruits mûrissent dans le fruitier, que les figues sèchent sur les claies, mon doux ménager, tu composes ton livre.

Il arrive aussi, par les soirs d'été, quand tout repose au Pradel endormi, au moment secret où d'autres se glissent au lit des servantes, que tu médites encore, plus ardent et plus inspiré. Tu te dresses alors de toute ta taille ; tu vas vers ton vieux bahut de noyer ; tu l'ouvres et prends les *Géorgiques* à l'endroit où Virgile fait chanter les abeilles. Alors près de toi, autour, de ton front et jusque dans ton cœur tout bourdonne, palpite et vit d'un bruit d'ailes. Dans ton rêve apparaît le monde de Dieu sous sa diaprure de fleurs et sa vêture de vert ; et les fontaines où pousse le cresson elles aussi bourdonnent, comme si leurs petites vagues étaient des abeilles et que leurs flots pressés fussent le miel des dieux ! De tant de bruits, de chants et de murmures, tu demeures un peu étourdi ; et c'est comme quand le dimanche, assis sur un banc de buis, sous un arceau de feuillage, en avant de ta porte, tu savoures dans un gobelet d'argent un petit cru clairet de cante-perdrix !

Olivier, l'olivier est ton arbre ! Son fruit est huileux, son feuillage argentin brille et frissonne au vent sur les coteaux du sud. Mais l'oranger, l'oranger à la suave odeur tel que tu le connus dans le parc de Heidelberg, le *meurier* blanc dont se nourrissent les bêtes à soie, et la vigne aussi sont tes arbres amis. La vigne ! Tu sais la tailler et l'ébourgeonner, la faire grimper, et bien l'exposer. « Les petits vins verdelets, dis-tu, sont plus propres

pour l'été que l'hiver » ; mais tu conseilles, l'hiver, « les muscats picquardants ».

C'est pourquoi, sur le fond de ton petit Pradel en Vivarais, dans l'estampe ancienne que montre ton livre, je te vois à l'instant que tu tournes un peu la tête, debout, en habit de velours, l'olivier sur ton front, une grappe et des pampres à la main.

LA MÈRE DE JACQUES AMYOT :

MARGUERITE DES AMOURS

C'est un amour
Dont vous embellirez la terre,
C'est un amour
A qui vous donnerez le jour.
(DE LATTAIGNANT.)

Dans cette galerie des « plus belles femmes », de celles qui par leur esprit et leur grâce donnèrent tant de lustre à notre nation, il y a bien des Marguerites : Marguerite d'Anjou, Marguerite de Provence. Plus tard, il y eut celle-là qu'on nomma Margot et qui fut épousée par le Vert-galant ; enfin, reine entre toutes, il y eut Marguerite de Navarre, la badine et la gaie, celle qui contait et rimait rondement, aimait de même, et qui fut nommée la Marguerite des Marguerites.

Mais la Marguerite dont je veux parler ici, encore qu'éclose au bouquetier français, n'était ni princesse ni reine ; elle ne portait pas de robe blasonnée, n'était pas coiffée d'une huque à aigrette et ne marchait pas les pieds chaussés à la poulaine. Cependant, elle était fort accorte, et, bien que vêtue de pauvre futaine et l'épouse d'un boulanger, elle était la plus fine et fraîche femme qui fût digne de mettre au monde un poète. Et comme ce poète auquel elle donna naissance, le 30 octobre 1513, en sa bonne ville de Melun, ne fut rien moins que l'illustre et

savant Amyot, je vous laisse à penser si le sort, en la nommant de son nom de jeune fille Marguerite des Amours, avait bien ménagé une mère délicieuse au poète qui fit si bien parler les bergers et dialoguer d'amour les pâtres. Si je faisais le portrait de Marguerite des Amours et que j'entreprisse de la montrer devant vous couronnée d'un petit « chapel » de fleurs, cotillon simple et souliers plats, je voudrais — pour l'honorer à travers son fils — que ce fût avec ces mots si fins, ces expressions toutes coquettes et enjolivées, enfin toute cette charmante parure à l'aide desquels, plus tard, le petit chevrier d'écolier, devenu un grand auteur, traça à travers Héliodore et Longus, les images de la douce Chariclée et de Chloé la tendre. C'est-à-dire que pour portraiturer Marguerite des Amours, ses joues rondes et vermeilles, son front poli, ses yeux de l'éclat le plus doux, sa bouche toute pareille à un œillet ouvert, il me faudrait demander au vieux maître de me prêter son langage et ces vocables exquis, au tour folâtre, au moyen de quoi il peignit avec application les portraits de ces nymphes aimables courant sur les pas de Daphnis ou sur ceux de Théagène.

De la sorte, je ferais voir ses cheveux crespelés, son menton duveté comme pêche et son col ouvert caressé de ce « petit béat de zéphir » dont Amyot a parlé lui-même en nommant Chloé avec gentillesse. Et puis, ce que j'entendrais montrer encore, ce serait Marguerite des Amours occupée de son petit garçon avec autant de sollicitude et de tendresse que Daphnis l'était de ses chevreaux !

Le voilà donc ce petit levron, ce petit bouquin, ce petit biquet qu'elle porta amoureusement neuf mois dans son flanc et qui joue maintenant à casser des flûtes et piper les oiseaux durant que, dans le fournil du boulanger son père, on entend maître Amyot soufflant comme Vulcain

sur le brasier et peinant à pétrir la pâte ! Ne savez-vous pas que ce petit bonhomme, ce petit berger couronné de pampres et qui se montre déjà sensible au chant du merle et au concert du grillon, ne se plaira pas toujours à se barbouiller les lèvres de la lie des grappes et du miel des ruches ; mais ce qu'il aimera à connaître et goûter un peu plus tard, devenu un grand garçon, avant même les amourettes, ce sera le suave langage, celui que savent les clercs et que l'on enseigne à Paris, non loin de la Cité, au bas de la Montagne Sainte-Geneviève, en ce collège du Cardinal-Lemoine déjà si réputé alors.

Ah ! le rude déchirement que ce fut, pour cette mère adorable, le jour où il lui fallut se séparer de son marmot et l'envoyer en ce lieu docte, aux soins des bateliers ! De même que l'on voit les bergers, dans le récit de Longus, suspendre des « chapeaux de fleurs » en hommage aux figures des dieux, ainsi Marguerite des Amours et son enfant Jacques s'en allèrent dédier à saint Nicolas, patron des écoliers, un épi de blé et une branchette de pin. Après quoi, la bonne mère, les yeux plus pleurants qu'une fontaine, étreignit très fort son garçon contre elle et, comme on voit que Lycœnion fit présent à Daphnis d'une flûte harmonieuse, d'une gaufre à miel et d'une panetière de peau, on vit Marguerite des Amours offrir au mignon qui devait être un jour abbé de Bellozane, évêque et précepteur des enfants de France, un pipeau sonore, une galette craquante, une escarcelle et, enfin, dans celle-ci, glisser deux deniers tournois. A l'instant où le chaland quitta Melun, allant du côté de l'aval dans le sens de Paris, elle agita longtemps la main en signe d'adieu. Debout au milieu des mariniers, le petit Jacques, à mesure que s'éloignait le bateau, voyait disparaître l'image de cette mère bien-aimée, de cette

blanche Marguerite au nom des Amours, si bonne et si belle qui l'avait tant de fois, étant petit marmouset, réchauffé de ses lèvres et bercé de ses chansons.

Nourri de grec et de latin, rompu aux billevesées d'école, le petit biquet de Melun ne tarda pas, tant il avait l'esprit prompt et vif, l'entendement éveillé, à briller parmi les jeunes clercs, dans ce Collège du Cardinal où il passait maintenant de longues heures penché sur les livres ou à entendre les maîtres. Bientôt, les blondettes délurées qui vont autour des écoles, dans la rue Saint-Jacques, regarder effrontément les garçons de Sorbonne jusque sous leur toque, ne tardèrent pas à le considérer avec intérêt. Mais lui n'avait qu'une joie, qu'un bonheur au monde : c'était, selon la tradition, de recevoir chaque semaine — des mains du batelier de Melun — un gros pain pétri par le boulanger son père, et quelques gâteries apprêtées par sa mère.

Du Collège du Cardinal Lemoine, il ne reste plus, depuis bien longtemps, que le souvenir. Mais ce souvenir est grand puisqu'il rappelle le temps où l'illustre Amyot étudia, grandit et vécut dans son ombre. Pour ma part, tout remué de ces images, je ne descends jamais cette longue rue du même nom et ne traverse jamais la Seine, du côté de l'île Saint-Louis, vers le Port-aux-Pommes, sans m'arrêter à considérer si, sur l'un des bateaux venant de Melun et glissant sur le fleuve, ne se trouve pas, assise à l'avant, une grande et belle femme toute semblable à Marguerite des Amours et qui, dans sa panetière, vient apporter à son petit garçon, écolier à Paris, un gâteau fait au miel, une galette craquante et un pain doré.

LE PÈRE DE MADAME DE SÉVIGNÉ

LE BARON DE CHANTAL

La surprise des voyages, cette surprise qui apportait au regard d'un Stendhal un imprévu et un enchantement perpétuels, ne réside pas seulement dans la beauté des paysages, la cadence de la mer, le mouvement des forêts ; mais encore elle emprunte aux vieux mausolées, aux habitations anciennes, à tout le détail des pierres intactes ou brisées de jadis, un rappel du passé, un souvenir de l'histoire. Les annales de la France, ainsi qu'autant de témoins des âges, sont inscrites de la sorte à tous les vestiges des monuments.

Cela est si vrai qu'à peine débarqué, voici quelque temps dans cette île de Ré, d'aspect un peu grisâtre et monotone, aux longs rivages, tout en marais salants, en routes plates et en petits vignobles, je n'avais que deux pas à faire, à l'intérieur de la vénérable église fortifiée de Saint-Martin, pour découvrir dans l'ombre d'un pilier et déchiffrer aussitôt, sur une pierre toute moderne « réédifiée par les soins de l'ordre de la Visitation, des familles alliées de Rabutin et Frémyot », cette inscription qui concentre, qui ramasse en elle, si l'on peut dire, toute une phase de notre passé militaire et religieux, tout un moment fameux de nos lettres :

CY GIT
CELSE BÉNIGNE DE RABUTIN
CHEVALIER, BARON DE CHANTAL
FILS DE CHRISTOPHE DE RABUTIN, BARON DE CHANTAL
ET DE JEANNE-FRANÇOISE FREMYOT
FONDATRICE DE L'ORDRE DE LA VISITATION
CANONISÉE LE 17 AOUT 1767,
ALLIÉ A LA FAMILLE DE SAINT-BERNARD,
PÈRE DE MADAME DE SÉVIGNÉ,
NÉ EN 1597,
TUÉ LE 22 JUILLET 1627
A LA POINTE DE SABLANCEAUX (ILE DE RÉ)
EN S'OPPOSANT A LA DESCENTE DES ANGLAIS
A LA TÊTE DE L'ESCADRE DE GENTILSHOMMES VOLONTAIRES
QU'IL COMMANDAIT SOUS LE MARQUIS DE TOYRAS
APRÈS UNE LUTTE DE SIX HEURES
DANS LAQUELLE IL REÇUT VINGT-SEPT BLESSURES
ET EUT TROIS CHEVAUX TUÉS SOUS LUI
IL FUT RENVERSÉ DANS LA MÊLÉE.
IL LAISSA UN NOM CHER A LA RELIGION,
A LA PATRIE ET AUX LETTRES.
REQUIESCAT IN PACE

Cette inscription empreinte dans la pierre et que seules sans doute, par les soirs d'hiver, quand l'Océan est déchaîné et les barques en perdition, viennent interroger les femmes des pêcheurs rhétais, tout à coup elle venait de dresser devant moi, en dehors du temps et comme s'il eût été là vivant devant mes yeux, ce petit gentilhomme de la vieille France, dévoué à Dieu et à son roi, qui fit en son temps si vaillamment son devoir contre l'envahisseur et que nous apercevons désormais, dans le recul des âges, placé entre deux femmes divines : cette sainte Chantal, sa mère, disciple de saint François de Sales, fondatrice de l'Ordre de la Visitation, et sa fille, cette charmante, cette savante, cette vivante Mme de Sévigné qui eut bien souvent, dans la manière de tenir la plume, de ce naturel et de cet esprit que lui-même apportait à manier l'épée.

« Il y avait, a dit du baron de Chantal son cousin Bussy, bretteur et drôle qui s'y connaissait, un tour à tout ce qu'il disait qui réjouissait les gens ; mais ce n'était pas seulement par là qu'il plaisait ; c'était encore par l'art et par la grâce dont il disait les choses ; tout jouait en lui. » Et c'était à ce jeu de son cœur, à ce jeu aiguisé de son esprit, si représentatif de notre nation, que je pensais encore, à quelques pas de Saint-Martin, tandis qu'au petit musée local installé dans le vieil hôtel des *Cadets gentilshommes de la marine*, je contemplais les planches magnifiques d'un burin plein de relief où Jacques Callot, à la demande du roi Louis XIII, a représenté les phases des sièges fameux de l'*Ile de Ré* et de *La Rochelle*. Partout, dans ces œuvres d'un mouvement hardi, d'une rare puissance d'animation, ce ne sont que brûlots chargés, galères ramantes hérissées de lances battues par les flots (1), petits voiliers du genre de ceux que nous voyons encore de nos jours s'en aller loin à la pêche ; mais les uns et les autres couverts de soldats armés de mousquets, de matelots avec des sabres et des grenades se portant, les uns à l'attaque, les autres à la défense ; sur la grève de l'île, depuis Sablanceaux jusqu'aux bastions de Saint-Martin en passant par le fort de la Prée, s'aperçoivent, en regard de ceux de la mer, les gens de Messieurs de Toiras s'opposant par la force à la violence des assaillants. Nul doute qu'au premier rang de ces braves, non loin des frères Robin et Paul de Toiras, tous deux lieutenants du roi, le baron de Chantal ne fasse vaillante figure. En effet, encore que sa mère, veuve de Christophe II de Chantal, fût devenue pieuse dame, édifiante et sainte, lui savait bien, par

(1) « *Une nef voguant sur des flots agités* », cette image, aujourd'hui encore, se retrouve dans les armes de l'île de Ré.

l'exemple de ses ancêtres, plutôt qu'une oraison ce que valait un coup de lame appliqué avec adresse (1). En ce jour ardent de bataille, Celse-Bénigne en assena de furieux et de bien sentis, mais lui-même, atteint de tous côtés, perdant le sang par vingt-sept blessures, renversé et frappé dans la mêlée des gens de France et de ceux de Buckingham, ne tarda pas de succomber.

Au moment où il tomba, droit à son poste, M. de Chantal était dans son année vingt-septième, marié à Marie de Coulanges et père d'une fillette, dernier rejeton de l'arbre des Rabutin, qui n'avait pas deux ans. Dès que la sainte des saintes, la pure brebis du troupeau de M. de Genève, Jeanne de Chantal, apprit la nouvelle d'une mort si funeste, avec beaucoup d'humilité elle remercia Dieu de cette épreuve qui lui enlevait un fils. D'abord, à la faveur de la prière, elle se rappela le passé, la scène tragique, à Dijon, dans la maison du président Frémyot son père, le jour où elle quitta tout et franchit même le corps du petit Celse-Bénigne, de « l'enfant de l'holocauste », comme elle disait dans son sacrifice, pour s'élancer vers Dieu et vers le cloître ; puis, un moment après, s'étant ressaisie, elle pensa à l'avenir, à l'enfant qui demeurait, à la mignonne Marie de Rabutin. Elle en écrivit aussitôt à sa bru, Marie de Coulanges, la veuve éplorée, parlant du « gage » de ce mariage sitôt anéanti, du « dépôt » que venait de placer entre ses mains la Providence.

(1) Dans son beau livre consacré à *Bussy-Rabutin* (1909) E. Gérard-Gailly écrit, de Christophe II de Rabutin, l'époux de Jeanne Chantal, qu'il transmit à son fils Celse-Bénigne « l'incorrigible frénésie de sa race » ; et il ajoute : « Et le fils, qui devait mourir à Ré à 27 ans, fut digne du père : duelliste impénitent, amoureux de complots, étourdi, d'une prose spirituelle comme le sera celle de sa fille, la divine marquise. »

Le « gage », le « dépôt » sacré dont l'aïeule parlait ainsi à Marie de Coulanges, c'était la fillette qui devait devenir un jour, sous le règne suivant, l'épistolière, l'auteur fameux des *Lettres*. Tout cela comporte bien du tragique et bien de l'honneur, bien de la gloire aussi ; et c'était à cela que je pensais il y a quelque temps, sous le soleil, entre les ceps de vigne et les figuiers, descendant à Saint-Martin-de-Ré cette tiède et calme *rue Baron-de-Chantal*, attenante à la vieille et charmante *place Louis-XIV*, et dont le nom, suscité devant moi par la pierre d'un tombeau, venait d'animer à mes yeux tant de souvenirs, de ressusciter tant de spirituels et fiers personnages d'un temps fertile en actions hautes et nobles en saillies de la conversation et en mots du cœur.

UN ACTEUR DE MOLIÈRE

MONSIEUR DES AIRS-GALANTS (1)

Parmi tant de garçons de la troupe de Molière que ce grand comique aimait volontiers à mêler à ses acteurs il n'en était pas, Monsieur des Airs-galants, dont le nom fût plus joli que le vôtre. Avec ce nom-là porté sur la scène, et dans le temps que les figures de ballet se formaient autour de vous pour vous inviter à danser, il me semble — costumé à la mauresque, le teint basané, la taille ployante et mobile, le jarret tendu et le sourire aux lèvres — que vous étiez le plus agréable damoiseau qu'on pût voir.

N'est-ce pas Tallemant, nommant Bassompierre, qui écrit de ce gentilhomme, célèbre par ses bonnes fortunes et ses bons mots, qu'il était à la cour ce que *Bel Accueil* est dans le *Roman de la rose*? Eh bien ! dans le ballet du *Sicilien*, confondu dans la même parade avec les gens de cour et les comédiens, je crois bien — Monsieur des Airs-galants ! — encore que les marquis de Rassan et de Villeroy, M. le Grand et le Roi lui-même fussent du divertissement, que vous étiez aussi ce garçon de bon

(1) M. des Airs-galants est indiqué par Molière au nombre des personnages vêtus à la mauresque qui « ont récité, dansé et chanté » dans le ballet du *Sicilien ou l'Amour peintre*.

accueil, courtois et avantageux, que Tallemant a nommé à propos de son héros.

Sur ce décor de Messine, devant le ciel nocturne « habillé en Scaramouche » dont Molière a parlé dans sa pièce, vous faisiez voir aux yeux du public le talent le plus remarquable à baller et à sauter.

Quoi que vous entreprissiez d'exprimer ce soir-là au moyen de vos pas, ceux-ci ne laissaient pas d'être les plus éloquents qu'on vit jamais au théâtre. Tantôt mimant les soupirs d'Adraste, tantôt les fureurs de don Pèdre, vous saviez, rien qu'en arrondissant le bras, en pivotant comme il faut sur le talon ou rejetant de côté avec un grand air votre manteau sicilien, vous donner dans le regard cet air suppliant et tendre et d'autres fois courroucé que les acteurs prêtent à l'ordinaire aux figures de l'amour et de la jalousie.

La belle Grecque, dans ce divertissement que Molière avait composé exprès pour le roi, c'était Mlle de Brie ; vous savez que Mlle de Brie était grande, bien faite, jolie, et Beauchamps ajoute qu'elle dansait et chantait très bien. Dans cette comédie du *Sicilien ou l'Amour peintre*, Mlle de Brie jouait la coquette amoureuse. Elle la jouait aussi bien que vous jouiez le galant, c'est-à-dire qu'en minaudant, souriant, dégageant à propos de ses habits le plus qu'il lui était possible de ses bras, de sa gorge et de ses épaules, elle était la personne la plus piquante qu'on pût souhaiter dans cet emploi. Et vous, Monsieur, et vous ? Quand Mlle de Brie, toute pétillante d'enthousiasme et de tendresse, allait jusqu'à s'écrier : « *Ce gentilhomme me paraît le plus civil du monde !* » il me semble que c'était à vous, plus encore qu'à Lagrange jouant le rôle d'Adraste, qu'allaient ses façons; mais, surtout, quand elle ajoutait, toujours dans sa tirade,

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

que les Français « ont quelque chose en eux de poli, de galant » que n'ont pas les autres peuples, il était beau de penser que ce personnage si poli, si avenant, représentant les Français aimables et de ton courtois, dans la pensée de Mlle de Brie, Monsieur, ce ne pût être que vous !

Monsieur des Airs-galants, si le sort vous eût fait naître cinq ou dix ans plus tôt, il me paraît bien que vous eussiez été de ces gens que Colletet nommait des « plumets » et Scarron des « damoiseaux huppés », c'est-à-dire que vous eussiez été de ces fats importuns, de ces galants guindés et empanachés, parlant de façon précieuse, appliqués à paraître et, par leurs airs convenus, se rendant manifestement insupportables aux yeux des gens.

Le portrait d'*Iphis*, l'homme de la mode, qu'a peint La Bruyère : « Il a la main douce, il l'entretient avec une pâte de senteur ; il a soin de rire pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche... il regarde ses jambes, il se voit au miroir... », voilà quel eût été le vôtre, Monsieur des Airs-galants si, par une heureuse fortune, le goût, votre bon goût inné, ne vous eût retenu sur cette pente fatale où des poètes comme Chapelain, des conteurs de sornettes comme les Scudéry, des baladins comme Pécourt ou Le Basque glissèrent facilement par affectation.

Le goût — Monsieur des Airs-galants — ce goût qui est la mesure et l'ordre de toutes choses, aussi bien de la danse que du reste, a aidé à composer de vous, dans le *Sicilien*, une figure d'un maintien aisé, modeste, sans rien de glorieux, mais simplement la plus plaisante et la plus aimable qui convînt à votre personnage. Et c'est bien à vous, autant qu'à *Iphis*, que La Bruyère eût pu

prêter ce « mouvement de la tête », cet « adoucissement dans les yeux », enfin cette molle démarche que nous aimerons à retrouver un jour dans ce petit ouvrage de peinture fait à votre ressemblance, qui représente un garçon indifférent, vêtu de soie et de satin zinzolin, coiffé d'un bicorne, s'essayant comme vous à baller, comme vous faisant l'enjôleur et qui, trait pour trait, façon pour façon, semble esquisser, avec toute la décence et le maintien imaginables, les mêmes pas du menuet, qu'avec des airs si galants, si tendres, vous dansâtes jadis vous-même, devant toute la cour, dans le divertissement de *l'Amour peintre*.

AUTOUR DE Mme DE SÉVIGNÉ

MADAME DE SÉVIGNÉ A CHAULNES

Chaulnes et la compagnie que j'y ai vue me revient souvent au cœur.
(FÉNELON, *Lettre*, 1709).

I

Entre le vallon modéré de la Tortille et celui plus étendu de la Somme, s'élevant au-dessus de la dévastation des prairies, défiant la bombe et l'obus, le villageois clocher de Combles se dressait, avant la dernière et grande guerre, au-dessus du bouquet défeuillé des ormeaux. Et ce clocher, qui n'était guère qu'un pigeonnier, tant il était simple, éleva longtemps, au versant d'une colline modeste, en plein pays de Santerre, une protestation muette et courageuse.

Pour Chaulnes, le « lieu très enchanté » de Mme de Sévigné, le « beau séjour » de Coulanges, le princier domaine tout voisin de Combles où passèrent, ne fût-ce qu'une nuit et un jour, les hôtes les plus opulents d'un siècle extraordinaire, l'ennemi ne laissa pas un instant d'en profaner la gloire. En 1914 comme en 1870, il y pénétra ; et cependant dans cette vieille demeure des seigneurs de Chaulnes, dépendante de l'intendance d'Amiens, des bailliage et élection de Péronne, les souve-

nirs de l'histoire continuent à se lever du sol ancien, des pierres vénérables et de tous les vestiges pour opposer au présent la magnificence et le rayonnement à peine éteints des vieux âges. Non pas que la guerre dût épargner Chaulnes, en ce temps-là plus qu'au nôtre (1) ; en ces pays de marches, carrefours de divers peuples, les armées avaient toujours passé, causant bien des ravages ; mais ceux-ci ne subsistaient jamais au delà d'un temps assez court ; et c'est alors que Chaulnes reprenait sa physionomie joyeuse, son accueillant visage et que tout ce qu'on peut imaginer de plus puissant se donnait rendez-vous sous ses charmilles.

Défaites-vous de l'envie
De Paris et de la Cour,
Demeurez en Picardie :
Chaulne est un si beau séjour !...

Ce couplet de Coulanges, composé sur l'air *Je ne saurois*, trahit assez la prédilection qu'éprouvait, à l'endroit de Chaulnes, la société la plus élevée d'un temps assez peu sensible aux beautés rustiques. Il faut remarquer qu'il en est des pays comme des hommes ; le succès qui s'attache aux personnes illustres rejaillit volontiers sur les biens dont ils sont maîtres. De cette sorte, la fortune de Chaulnes est due tout entière à ses possesseurs ; et l'on peut dire, en parlant de ce domaine, que la faveur dont il jouit par la suite auprès des délicats provient, en

(1) Le vieil et naïf historien Jehan Patte le relate volontiers dans son *Journal*. En 1695, écrivait-il, « les Espagnols passèrent l'iau (la Somme) à Bray et vinrent pillier le chastiau de Chaunes, et prendre Madame prisonnière et la mirent à rançon, ayant tout p llié le chastiau et emmené tout le bled qui estoit dedans... et pillèrent aussi une grande partye du pays de Santer... »

partie, de la réputation de la branche cadette de la maison de Luynes.

Honoré d'Albert, duc de ce nom, connu longtemps à la cour sous le sobriquet de *Cadenet*, qui se montra plein de bravoure au siège d'Arras, était le frère du fameux Charles, marquis d'Albert et duc de Luynes, grand fauconnier de France et favori de Louis XIII. Autant par la situation de son aîné que par ses vertus propres, Honoré d'Albert obtint le bâton de maréchal et fut créé duc de Chaulnes. C'est sous son toit, dans sa demeure de Picardie, que Louis XIII, accompagné d'Anne d'Autriche, s'arrêta du 3 au 14 juin 1632, au retour de Calais. Le cardinal de Richelieu lui succéda un peu plus tard. On était en 1640 ; et comme, dans ce temps-là, la guerre ensanglantait déjà la contrée, le ministre était venu à Chaulnes dans le dessein d'en suivre l'action au plus près des armées. Celles-ci, stimulées par la présence du cardinal, se comportèrent si bien que Bapaume, sur un « front » assez semblable à celui qui nous couvrit depuis, ne tarda pas d'être enlevé. Le cardinal en fit l'occasion d'un *Te Deum*, lequel fut chanté avec grand éclat, tant à Chaulnes que dans tous les pays du bailliage.

Un peu plus tard, le 9 juillet 1671, Louis XIV, revenant du Quesnoy, avec la reine sa femme et plusieurs princes, alla dîner à Magny (1), chez la duchesse de Chaulnes. Celle-ci était la propre amie de Mme de Sévigné ; et cela laisse à penser la faveur qui s'attacha dès lors au duché-pairie, faveur qui se prolongea au XVIIIe siècle et ne connut de déclin qu'à la Révolution.

Du château lui-même, abattu depuis lors, l'on ne conserva que deux pavillons et l'avant-cour. Pour le beau

(1) Magny : l'un des fiefs de la maison de Chaulnes, situé entre Noyon et Ham.

pavé que les ducs de Chaulnes avaient fait établir à grands frais pour communiquer avec la route de Flandre, il ne dut d'être épargné qu'à la bienveillance des agents des ponts et chaussées qui voulurent bien le confondre à la route départementale. Mais des toits orgueilleux, des antiques tourelles, du système hydraulique qui circulait de tous côtés, des grilles forgées portant les armes de la maison de Chaulnes: *d'azur au chevron d'or accompagné de trois clous de la Passion de même*, ne survivent plus que les débris. Aussi bien, l'un des historiens les plus érudits de cette contrée si fertile en souvenirs, l'abbé Paul de Cagny, l'a pu dire au cours d'un vaste et parfait ouvrage: « Une pensée de tristesse et de regret s'empare de l'esprit, lorsqu'on promène ses regards sur les lieux solitaires où s'élevait autrefois le somptueux palais de Chaulnes ». « Ce somptueux palais », l'un des plus beaux de la France ancienne, comme Vaux, comme Marly ou Bellevue, a connu le triomphe. De nos jours, la guerre acheva d'anéantir jusqu'aux traces de son passé: mais ce passé resplendit de tant de magnificence, il est habité de formes si charmantes, tant d'attrayantes figures se dégagent de son histoire, qu'on ne peut, malgré le temps et les désastres, s'empêcher de venir, jusque dans ses ruines, interroger les ombres.

II

De toutes ces ombres anciennes et délicates, qui composent ici une galerie aimable, la plus célèbre, la plus rare, mais aussi, par tous les dons de l'esprit et du corps, l'amour maternel et le talent, la plus exquise, la plus française, est Mme de Sévigné.

Il n'y avait personne au monde — après Mme de Gri-

gnan bien entendu — que Mme de Sévigné affectionnât autant que Mme de Chaulnes. « Mme de Chaulnes, a écrit Émile Faguet, était peut-être, avec Mme de La Fayette, l'amie la plus intime de Mme de Sévigné. » Mais, tandis que Mme de La Fayette ne possédait, pour toute campagne, que ce joli jardinet du Petit-Luxembourg qui lui donna peut-être l'idée du cabinet de verdure de la *Princesse de Clèves*, Mme la duchesse de Chaulnes, tant en Picardie qu'en Bretagne, étendait son pouvoir sur des terres nombreuses.

M. le duc de Chaulnes, en même temps qu'il était châtelain à Chaulnes, avait été nommé, par le roi, au gouvernement de Bretagne (1). Il en résultait, pour le gouverneur autant que pour Madame sa femme, des allées et venues continuelles ; si bien qu'il y eut peu de grandes dames qui fissent, en ce temps-là, plus de voyages que Mme de Chaulnes ; et, comme Mme de Chaulnes ne pouvait pas se séparer de Mme de Sévigné, pour laquelle elle éprouvait un attachement de tous les jours, il en résultait que la plus charmante épistolière qu'on connut jamais, s'en allait à Chaulnes avec la *gouverneuse*. De Chaulnes, elles se rendaient de compagnie à Bourbon ; et, d'autres fois, aux Rochers par Rouen et Caen. C'étaient là des itinéraires qu'on retrouve, à tous les endroits des *Lettres*, décrits avec ce charme, cette aisance et ce relief dans tous les

(1) Au moment de la grande sédition de Bretagne, en 1675, Mme de Sévigné fut souvent amenée, dans sa *Correspondance*, à parler du duc de Chaulnes : « J'irai voir ces coquins qui jettent des pierres dans le jardin du *patron* (le duc de Chaulnes) », dit-elle en nommant les révoltés. Quand Mme de Sévigné se rend en Bretagne, « le duc et la duchesse de Chaulnes, écrit M. André Hallays (*En flânant : de Bretagne en Saintonge*), lui prodiguent les marques de leur affection. Elle reçoit aux Rochers la duchesse qui est « une bonne et solide et vigilante amie ».

faits qui n'appartiennent qu'à Mme de Sévigné ; mais — de tous ces itinéraires — celui de Picardie étant le seul qui nous amène en droite ligne à Chaulnes, nous allons nous y arrêter le temps d'entendre rouler le carrosse, frissonner le vent sous la charmille ou, dans le grand salon du château, flamber le feu des sarments.

« Je suis tellement en l'air et tellement partie de Paris, que je m'en vais me reposer à Chaulnes ; Mme de Kerman prend le même parti. Ainsi voilà qui est fait, et nous partons demain. » C'est par cette lettre, écrite le 13 avril 1689, à Mme de Grignan, que la plus tendre et la plus belle des mères fait part à sa fille de sa résolution de se rendre au pays picard. A vrai dire, cette résolution est vieille de quatre ans. En 1685, déjà, tandis que les derniers bruits de l'émeute contre le duc de Chaulnes finissaient de s'éteindre en Bretagne, Mme de Sévigné, de sa terre des Rochers, instruisait Mme de Grignan de ce projet de la duchesse qui 'a veut emmener à Chaulnes. « Encore, dit-elle (lettre du 31 août 1689) que Chaulnes ne *soit* pas comme les Rochers d'où *elle* donne ordre à bien des affaires », c'est une résidence assez convenable au repos, à la méditation, et, par le commerce de quelques esprits heureux, l'attrait du site et la paix de la campagne, le lieu du monde le plus propre à rêver à l'enfant absente.

A cette enfant, la plus chérie qui soit au monde, à Françoise-Marguerite, comtesse de Grignan, Mme de Sévigné ne peut pas se tenir d'apprendre à quel point elle ressent du plaisir à s'en aller ainsi vers le vieux domaine où le duc de Chaulnes se montra si industrieux que, par sa volonté, un château splendide et des jardins de féerie se sont élevés sur un sol ingrat. En vérité, il y a quelque ressouvenir des longues carrossées du *Roman*

comique dans cette épistole, relatant le voyage de Paris à Chaulnes, envoyée de Picardie à Mme de Grignan ; mais admirez la verve et l'esprit de ce début : « Me voici à Chaulnes, ma chère fille, et toujours triste de m'éloigner encore de vous... Je partis donc jeudi, ma chère comtesse, avec Mme de Chaulnes et Mme de Kerman. Nous étions dans le meilleur carrosse, avec les meilleurs chevaux, la plus grande quantité d'équipages, de fourgons, de cavaliers, de commodités, de précautions que l'on puisse imaginer. Nous vînmes coucher à Pont (Sainte-Maxence), dans une jolie petite hôtellerie et le lendemain ici. Les chemins sont fort vilains, mais cette maison est très belle et d'un grand air... » (Lettre du 17 avril 1689.)

A peine a-t-elle dit cela que la voici partie à nous tracer, de cette terre et de ce palais de Chaulnes où Fénelon devait venir de son côté (1), le tableau le plus rare et le plus achevé. Le temps n'est pas encore des plus beaux. « A peine, dit-elle, le vert vient-il montrer le nez : pas un rossignol encore... » Mais cette fraîcheur n'est pas une chose qui déplaît. Bientôt l'on ne voit plus que Mme de Sévigné se promenant, comme chez elle, au milieu des jardins. « Tout, dit-elle en s'extasiant sur la maison de Chaulnes, est régulier et magnifique ; un grand parterre en face, des boulingrins vis-à-vis des ailes, un grand jet

(1) Fénelon vint souvent, de Cambrai, visiter la terre de Chaulnes. « Les séjours qu'il fit dans ce lieu durant les dernières années de sa vie, écrit son biographe M. de Broglie, furent les plus heureux de cette laborieuse existence. » « Chaulnes, proclamait de son côté le prélat, Chaulnes et la compagnie que j'y ai vue me revient souvent au cœur. » Un peu plus loin, non sans tristesse, en pensant à son exil et à ses regrets, il ajoutait : « Heureux qui passe sa vie avec de telles personnes ! s'il ne valait mieux dire : Heureux qui demeure là où il se trouve content du pain quotidien avec toutes les croix quotidiennes. »

d'eau dans le parterre, deux dans les boulingrins et un autre tout égaré au milieu du pré, qui est bien admirablement nommé *le solitaire*, un beau temps, de beaux appartements, une vue agréable quoique plate, de beaux meubles que je n'ai point vus, toutes sortes d'agréments et de commodités; enfin une maison digne de tout ce que vous en avez ouï dire en vers et en prose. »

Comme vers, nous avons ceux de Coulanges adressés au duc de Chaulnes sur les mérites du jet d'eau appelé *le solitaire* ; mais, en prose, nous ne possédons rien de plus remarquable que les quatre ou cinq lettres envoyées, durant son séjour de 1689, par Mme de Sévigné à Mme de Grignan. « Revenons à Chaulnes ; j'en connais la beauté, » écrira-t-elle, cinq ou six années après cette heureuse époque, à son cher Coulanges. Et cette « beauté », ce n'est pas tant, ici, le château que le parc, le palais princier que les jardins. Il est vrai que pour aménager les jardins et le parc, le duc de Chaulnes n'a point hésité à détourner les eaux, élever des pompes, creuser des canaux et que, pour mieux planter, « il a fait des allées tout au travers des choux ».

Ah! ces allées! Il faut entendre, dans sa deuxième lettre (du 19 avril 1689), Mme de Sévigné en vanter le silence et cette sorte de secrète et douce mélancolie que la marquise éprouve, à chaque fois qu'elle est seule, à l'abri de beaux arbres. « Je fus l'autre jour, confie-t-elle à Mme de Grignan, me promener seule dans ces belles allées. Mme de Chaulnes était enfermée avec notre Rochon, Mme de Kerman est délicate : *je répétais donc pour les Rochers*. Je portais toutes ces pensées, elles sont tristes : je sentais pourtant quelque plaisir d'être seule. Je relus trois ou quatre de vos lettres... »

La voilà donc ici la mère adorable ! Elle se tourne tou-

jours vers l'objet unique ! Et, même en ce lieu princier, si loin de son enfant, elle en revient encore à penser à la « belle comme un ange », à la « plus jolie », à celle dont elle est « la mère idolâtre » ; et voilà que, pour un peu, ces allées de Chaulnes, si propices à des effusions, vont devenir aussi précieuses à son cœur que ces autres allées : *l'Humeur de ma fille* ou *l'Humeur de ma mère* dont elle aima tant, parmi ses jardins de Livry, des Rochers ou de Bourbilly, à fouler le sable étendu, d'un râteau égal, par le bon Pilois.

Mme de Sévigné, nous le devinons par ces confidences, éprouvait autant de satisfaction à s'attacher aux endroits qu'aux personnes. Pour l'endroit, durant ce séjour si bref au milieu des Picards, c'est Chaulnes si recueilli, si vaste et si magnifique. « C'est dommage, dit-elle, toujours à sa fille (lettre du 22 avril 1689), de partir d'un lieu si beau et si charmant... » Mais, pour les personnes, elle éprouve aussi quelque chose d'amical et de tendre. La preuve en est dans les sentiments, d'une si complète et si douce indulgence, qu'elle ressent pour Mme de Chaulnes.

Le duc de Saint-Simon, qui fut un parfait médisant et le plus grand peintre de portraits écrits qu'on connut, a dit, de Mme de Chaulnes, qu'elle « était, pour la figure extérieure, un soldat aux gardes, et même un peu suisse, habillé en femme ; elle en avait le ton et la voix et des mots du bas peuple » ; mais cela ne manque pas de confondre, attendu que cette duchesse était de bonne maison, et qu'il n'y avait pas apparence que Mme de Sévigné se fût prêtée jamais à quelque liaison peu digne de son rang et de son caractère.

Quoi qu'il en soit, la quatrième des lettres, datée du 24 avril, adressée par la bonne marquise à Mme de Grignan, a trait, tout entière, à Mme de Chaulnes. « Nous

pensions partir aujourd'hui, ma chère fille, mais ce ne sera que demain. Mme de Chaulnes eut, avant-hier au soir, un si grand mal de gorge, tant de peine à avaler, une si grosse enflure à l'oreille, que Mme Kerman et moi, nous ne savions que faire. A Paris, on aurait saigné d'abord; mais ici, elle fut frottée à loisir avec du baume tranquille, bien bouchonnée, du papier brouillard par-dessus; elle se coucha bien chaudement avec même un peu de fièvre : en vérité, ma fille, il y a du miracle à ce que nous avons vu de nos yeux. Ce précieux baume la guérit, pendant la nuit, si parfaitement, et de l'enflure et du mal de gorge et des amygdales, que, le lendemain, elle alla jouer à la fossette. »

Sur cette espièglerie à ravir Molière (1), Mme de Sévigné achève à peu près le temps qu'elle s'était fixé à elle-même de rester à Chaulnes. Cette fois, c'en est fait de tant de beaux jours, et du bonheur de vivre, de méditer, de se promener, d'aller — sous le couvert des feuilles — écouter le plaintif jet d'eau solitaire. Mme la duchesse de Chaulnes ne peut pas, indéfiniment, demeurer éloignée du gouvernement de Bretagne.

Bientôt, au déclin du beau mois du printemps, cette épouse modèle décide de partir. Sur ses ordres, le carrosse, aménagé pour un long parcours, décrit une belle courbe et vient dans la cour d'honneur, s'arrêter devant le perron du château. Il faut y prendre place; et c'est ce que fait Mme de Sévigné. « Nous partîmes de Chaulnes lundi et nous vînmes coucher à Amiens. » (Lettre à Mme de Grignan, en date du 27 avril.) Dans cette ville, l'inten-

(1) « ... On n'y eut pas plus tôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire; et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds et courut jouer à la fossette. » (*Le Médecin malgré lui*, acte Ier, scène V).

dant de la province n'a pas cru mieux faire que de leur offrir, à Mme de Chaulnes et à elle, « un grand et bon souper maigre à cause de Saint-Marc ».

Mme de Sévigné ne devait plus jamais en sa vie revenir à Chaulnes. Mais le souvenir qu'elle garda de cette demeure, de son parc si vaste, de ses eaux, de ses arbres et de l'agrément de leur ombre apparaît dès lors, à tous les instants des *Lettres* où sont nommés le gouverneur et la *gouverneuse*. « Ces bons Chaulnes » ne laissèrent pas d'être, quelques années plus tard, pour M. et Mme de Coulanges autant que pour la marquise elle-même, les plus hospitaliers des amis. « Vous êtes à Chaulnes, mon cher cousin : c'est un lieu très enchanté. » Voilà ce qu'en 1695 écrivait, de Grignan, à son cher parent, Mme de Sévigné. Et, dans « ce lieu très enchanté », mais que troubla depuis la grosse voix de la guerre, la jolie Mme de Coulanges, conduite par son spirituel époux, vint vivre où vécut un instant comme elle la belle Mme de Sévigné. « Le roi doit partir le 24 de ce mois (de septembre) pour aller à Fontainebleau. M. et Mme de Chaulnes partent incessamment pour Chaulnes, et le bruit court que je vais avec eux. » C'est en ces termes que celle que Mme de Sévigné avait surnommée, à cause de sa pétulance, tantôt le *tourbillon*, tantôt la *feuille* et d'autres fois la *mouche*, faisait part, à la mère de Mme de Grignan, de son bonheur de quitter les eaux de Forges pour la Picardie.

L'une des raisons qui faisaient que l'intimité la plus grande existait entre les deux ménages des Coulanges et des Chaulnes était que Philippe-Emmanuel de Coulanges, l'époux de l'espiègle *tourbillon*, avait accompagné en Italie, lors de son ambassade, M. le duc de Chaulnes. Aussi bien, depuis ce voyage mémorable, ces quatre per-

sonnes, si bien préparées pour s'entendre, ne se séparaient plus. A Paris, c'étaient des festins et c'étaient des fêtes : « Il y a tous les jours, écrivait la petite Coulanges à la marquise, de bons dîners à l'hôtel de Chaulnes, et une très bonne compagnie où vous êtes toujours désirée. » Mais, à Chaulnes, c'était une bien autre affaire! De ce splendide et parfait séjour, Philippe-Emmanuel écrivait, de moitié avec Mme de Chaulnes, toujours à l'automne de 1695, quelques billets charmants, tout pétillants de verve et chargés d'affection. « Me voici, fait savoir M. de Coulanges, à la date du 10 octobre, absolument aux gages de Mme la duchesse de Chaulnes; c'est ma bonne maîtresse, quoique M. de Chaulnes m'assure que j'ai pris une étrange condition et que je sers une étrange maîtresse ; » à quoi la *gouverneuse*, qui tenait la plume en même temps que Coulanges, ne pouvait s'empêcher d'ajouter avec modestie : « Nous voici, ma chère gouvernante, dans une maison qui n'est pas trop laide, et mon secrétaire (Coulanges) la trouve assez honnêtement meublée. » (A Chaulnes, le 10 octobre 1695).

Hélas ! il en fut de ces badinages comme de toutes les choses fines, belles et gracieuses qui font l'ornement de la vie : le temps vint qui sécha l'encre à ces plumes si mutines, si vives et si spirituelles. Bientôt le poids de l'âge ne tarda pas d'accabler le possesseur du domaine de Chaulnes. En vain Coulanges écrivait-il : « Il s'est fait de grands changements à Chaulnes ; M. de Chaulnes aime son château comme sa vie, et ne le peut quitter. »

Il fallut bien pourtant que cette séparation se produisît ; et c'est le 4 septembre 1698, neuf ans après le voyage de Mme de Sévigné et trois ans après celui de Coulanges, que Charles Albert d'Ailly, duc de Chaulnes, abandonnant sa femme, sa terre et ses biens, rendit au

Dieu très haut son âme d'honnête homme. Pour Mme la duchesse de Chaulnes, elle survécut à Mme de Sévigné, morte en 1696, et à M. de Chaulnes; et c'est ce qui fait qu'Émile Faguet a pu écrire, en pensant à elle : « Les charmants souvenirs de Bretagne durent occuper sa vieillesse solitaire dans le splendide et déserté château de Chaulnes. »

III

La disparition de châtelains aussi regrettés qu'aimables ne fit point que le beau domaine de Picardie, sis en plein Santerre, à deux lieues de la Somme et tout près de la route de Flandre, demeurât privé d'hôtes et de visiteurs. De ces Chaulnes fastueux du grand siècle, la terre et la maison passèrent à d'autres possesseurs. Et c'étaient aussi de riches seigneurs et de puissants maîtres que ce Michel-Ferdinand d'Albert d'Ailly, duc de Chaulnes, baron de Pecquigny, et qu'Anne-Marie-Joséphine de Mosson, son épouse.

A la différence de son illustre prédécesseur, le duc Michel-Ferdinand ne recherchait ni les honneurs ni les charges. En raison de ses vertus, Louis XV l'avait surnommé *l'honnête homme* ; et c'était bien, en effet, un honnête homme que ce travailleur modeste, épris d'étude et de savoir et qui fit de Mairan, de Clairaut et de l'astronome Le Monnier, ses collègues de l'Académie des sciences, ses amis intimes.

L'actuelle église de Chaulnes, frappée si cruellement par la guerre et dont l'édifice, construit de brique et de pierre, s'élevait il y a peu d'années encore avec élégance au-dessus des maisons du bourg, fut édifiée vers le milieu du XVIIIe siècle, par les soins de Michel-Ferdinand. Dans

cette belle église, placée sous le vocable de saint Didier, de saint Ange et de saint Philippe de Néri, l'héritier de la maison de Chaulnes venait se livrer, d'une manière quotidienne, à la dévotion; mais, dans son château, c'était à quelque exercice de physique et de chimie que se consacrait le plus volontiers, du matin au soir, cet esprit curieux de tous les phénomènes de la nature.

Il n'apparaît pas que cette double préoccupation de prière et de labeur convînt tout d'abord à la nouvelle Mme de Chaulnes. Mais c'était une originale que celle-ci, une créature considérée comme à peu près folle. De dépit de ne pouvoir entreprendre, avec M. de Chaulnes, des expériences bien au-dessus de son savoir, elle « bouillait, elle séchait », nous disent les Goncourt (1) ; enfin, ce que les sciences naturelles ne pouvaient lui procurer en honneur et plaisir, elle allait le demander à des aventures. Pour ajouter à ses ridicules, il ne faut pas manquer de dire que Mme de Chaulnes (Mme du Deffand dit *la Pecquigny* parce que M. de Chaulnes était baron de Pecquigny !) n'était ni belle ni avenante. « C'était, nous font savoir les *Souvenirs*, contestés d'ailleurs, de Mme de Créquy, une grosse douairière toute bouffie, gorgée, soufflée, boursouflée de santé masculine et de sensibilité philosophique, qui se faisait ajuster et coiffer en petite mignonne, et qui zézayait en parlant pour se rajeunir. » Ses excentricités avaient le don d'amuser, et le peu d'indulgence dont ses contemporains, un Sénac de Meilhan, une Mme du Deffand, ont l'un et l'autre fait montre dans des portraits bouffons qu'ils ont laissés de sa personne, est bien le témoignage que cette nature brouillonne, ardente et déséquilibrée en arrivait, par toutes sortes

(1) *Portraits ins du XVIIIe siècle.*

de bévues, d'éclats et de folies, à détourner d'elle les personnes les plus portées à l'aimer.

Le portrait que Mme du Deffand, l'amie de Voltaire, de Walpole et de Mme de Choiseul, a tracé, dans sa galerie de grandes dames, de la duchesse de Chaulnes, est à jamais célèbre. Il fait un pendant heureux à celui si volontairement ridicule et mordant de Mme du Châtelet. En vérité, l'une et l'autre de ces physionomies devaient également tenter Mme du Deffand ; ces deux profils sont de la même encre ; et c'est une chose plaisante de voir que, tandis que la belle Émilie, l'Égérie de Voltaire, a « le teint échauffé, le visage aigu, le nez pointu », la figure coiffée avec des pompons et des frisures, Mme la duchesse de Chaulnes est une femme chimérique, à qui les travaux abstraits de son mari ont tourné la tête et qui, tout en ayant « l'usage et l'apparence de tout, n'a la propriété ni la réalité de rien ».

De l'union qu'elle avait contractée avec l'honnête et savant duc de Chaulnes, cette femme singulière avait eu un fils, appelé le vidame d'Amiens, le portrait tout craché de sa mère et, plus qu'elle encore, d'humeur batailleuse. « On ferait, disent les *Souvenirs* de Mme de Créquy, un volume avec tous les détails de gâterie dont il a été l'objet. » A trois ans, ce petit Chaulnes était un enfant déjà coléreux et autoritaire. « C'était lui, dit le prétendu auteur des *Souvenirs*, qui voulut absolument pisser sur un gigot de mouton qu'il voyait tourner à la broche, et la scène avait lieu dans une auberge de Picardie où les voyageurs du coche attendaient ce morceau de rôti pour le souper. L'enfant pleurait et sa mère envoya dire à l'hôtelier de le laisser faire, à condition que ce serait du côté du manche. » Cet enfant, d'une exigence si marquée, devint, par la suite, un fort

méchant homme. Ses dérèglements privés contribuèrent, pour une part aussi grande que les excès de sa mère, à faire mourir de chagrin le malheureux duc de Chaulnes. Comment un savant timoré, qui ne vivait qu'au milieu des objets d'un cabinet de physique et n'avait commerce qu'avec des gens aussi respectables et naïfs que lui, eût-il pu survivre à de tels désordres ? C'est ce qu'on ne saurait dire. A la vérité, Mme de Chaulnes était une insupportable et terrible personne. Ses actions se ressentaient de son caprice ou de son humeur ; et comme elle était toujours en mouvement et ébullition, tant d'esprit que de corps, elle ne tarda pas à tomber malade. Aux eaux de Forges, où l'envoyèrent les médecins, elle ne se montra pas plus modérée. Mme du Deffand eut occasion de l'y rencontrer, de l'observer et de la peindre une fois de plus avec ce trait, ce relief et cette vivacité vraiment dignes du modèle. « Elle est, dit-elle, en nommant la duchesse, toute la journée avec nos petites dames à jaboter comme une pie. » Mais ce qui porte à rire, c'est la façon de Mme de Chaulnes de se tenir à table. Mme du Deffand nous dit qu'elle y a l'air comme folle. « Elle dépèce une poularde dans le plat où on la sert, ensuite la met dans un autre, se fait rapporter du bouillon pour mettre dessus, tout semblable à celui qu'elle rend, et puis elle prend un haut d'aile, ensuite le corps dont elle ne mange que la moitié ; et puis, elle ne veut pas qu'on retourne le veau pour couper un os, de peur qu'on amollisse la peau , elle coupe un os avec toute la peine possible, elle le ronge à demi, puis retourne à sa poularde ; après elle pèle tout le dessus du veau, ensuite elle revient à ronger sa poularde : cela dure deux heures. »

A Chaulnes, dans son bourg picard, elle se tient aussi mal qu'à Forges, ruine à peu près le duc en jouant ses

biens au cavagnole. La même furie, la même confusion ne l'abandonnent pas plus dans ses écrits que dans ses actes. De Chaulnes, dont elle est châtelaine, elle mande, le 7 mai 1746, au président Hénault qu'elle en use dans ses terres « comme à la campagne ». « On voisine, dit-elle, et quiconque n'est qu'à une petite lieue peut très bien se voir tous les jours. » Là-dessus, la voilà partie à conter une anecdote. C'est à propos de la femme du lieutenant du roi à Péronne, « bel esprit imbécile, précieuse et fort aigre ». « Elle nous entendait dire, explique-t-elle au président, qu'une petite fille que je venais de voir était toute nue, mais nue comme la main ; elle crut que cette expression tenait toujours et partout lieu de superlatif ; elle nous dit qu'elle s'ennuierait beaucoup tout l'été parce qu'elle allait dans une terre à elle où elle serait toute seule comme la main. »

Ces jabotages, papotages et impertinences, ou, comme disent les Goncourt en parlant de son style, cette « mousse qui a le débord d'un vin de souper », ne sont pas sans donner parfois aux billets de cette originale une saveur peu commune. Hénault le savait bien, qui prenait plaisir à les lire. Et c'est une chose piquante de retrouver, dans les lettres que Mme de Chaulnes adressait au bon président, ces dispositions à propos de la guerre : « La guerre, écrit-elle, est un furieux obstacle à mon bonheur, et je vous proteste que je n'ai pas plus envie que vous de choisir le quartier des héros et de me mêler à leurs promenades. » Ainsi les lauriers de Fontenoy, de Raucoux, précédant ceux de Lawfeld, n'éveillaient pas en elle de sentiments bien belliqueux. « Puisqu'ils ont la rage de se battre, dit-elle, je trouve que la Flandre est mieux imaginée que toute autre frontière. » Ainsi, Mme de Chaulnes, enfermée dans ses terres, vivait à proximité du « front »

de combat ; mais le « front », dans ce temps-là, à côté de ce qu'il fut depuis, ne présentait rien que d'aimable. Alors la science ne s'était pas emparée de la guerre ; elle n'en avait pas corrompu les principes ; la chimie, dont M. de Chaulnes se montra fervent, ne venait point opposer d'obstacle au courage.

A l'issue du décès de Michel-Ferdinand d'Albert d'Ailly, duc de Chaulnes, lequel eut le bon goût de ne pas trop différer pour mourir, la duchesse de Chaulnes, *la Pecquigny*, ainsi que Mme du Deffand la nomme, ne persista pas bien longtemps à demeurer à Chaulnes. Une si noble terre, un château rempli des grandes ombres de l'histoire et le respect de son nom ne furent point suffisants à la retenir dans l'accomplissement de nouvelles folies. Elle quitta Chaulnes, vint à Paris, connut M. de Giac, sorte de magistrat qui était bien, selon Mme de Créquy, « l'homme de justice le plus pédant, le plus risiblement coquet et le plus ennuyeux » qu'on pût voir. Elle s'amouracha de ce personnage, lui livra son bien, lui donna son cœur ; puis, de tant d'excès, la tête à peu près perdue, elle dut, dit l'un de ses commentateurs, « se retirer au Val-de-Grâce, entre son chien et son perroquet » (1). Ce perroquet n'était pas celui de *Vert-Vert*, le modèle de Gresset ; mais ce qui convient à cette excentrique, cette « évaporée » comme dit M. Caussy, et achève de la peindre, c'est qu'elle fit un jour venir à Chaulnes ce badin et piquant Gresset, lequel, étant né à Amiens et franc Picard, était de la contrée. Dans ce temps, bien avant que Giac la connût, elle s'était acoquinée au comte d'Argenson, *d'Argenson la chèvre* comme on l'avait surnommé, le ministre de la Guerre et, dit-on, c'est même à Chaulnes

(1) FERNAND CAUSSY, Lettres d'une évaporée (1743-1747) (*La Revue Bl·ue*, 2 janvier 1909).

que Gresset, qui était psychologue, observa d'Argenson et le planta tout vif dans sa comédie du *Méchant*. De passer comme elle fit de M. de Chaulnes à d'Argenson, de d'Argenson à Giac et à d'autres sans doute, son esprit, par pièces et morceaux, s'en alla si bien qu'elle ne tarda pas de quitter elle-même ce monde. Et c'est ainsi que de l'honneur d'une antique maison il ne resta bientôt, pour un temps du moins, à peu près que l'ombre.

IV

Les lieux anciens, même les plus transformés par le temps, conservent de leur passé une sorte d'empreinte secrète et ineffaçable. Mais tandis que Combles bien avant la guerre n'était plus déjà qu'un gros bourg rural, agreste et paysan, Chaulnes n'avait pas cessé, malgré le labeur de l'industrie, de maintenir un peu de sa solennelle dignité seigneuriale.

Sans doute, des charmilles sous le couvert desquelles Mme de Sévigné vint rêver à Mme de Grignan, à l'ombre de qui Fénelon dut méditer ses fameuses *Tables* (1), il ne restait rien; et rien, ou à peu près, non plus des grands bâtiments; rien des allées, rien des canaux; enfin, des jets d'eau fameux, pas la moindre plainte. « La grille et les pauvres restes du château des ducs de Chaulnes » (2), voilà ce qui avait survécu seulement de tant de grandeur, de tant de puissance et de majesté.

Avec le temps, des forges et des ateliers s'étaient

(1) C'étaient ces *Tables* chimériques, inspirées du gouvernement de Salente et sur le plan desquelles (selon Emmanuel de Broglie et Jules Lemaître) M. de Cambrai avait résolu de refondre la monarchie et de redresser le plan de l'État.

(2) Ardouin-Dumazet, *Voyages en France*.

installés dans la petite ville. Un marché s'était ouvert. Devant la statue de Lhomond, « professeur émérite au collège du Cardinal-Lemoine et grammairien », natif de Chaulnes, les fermiers des environs, jusqu'à la veille de la guerre dernière, venaient attacher leurs chevaux. La vie fastueuse, éblouissante et mouvementée de jadis s'éloignait peu à peu des mémoires, et ce n'était qu'à la Pentecôte, jour de la fête patronale, mais en ce jour seulement, que ceux qui se souvenaient pouvaient, par les traditions des aïeux, se rappeler, tout au moins de nom, le savant duc Michel-Ferdinand, sa comique, extravagante et funeste femme; mais, pour la duchesse précédente, amie de Mme de Sévigné, il eût fallu remonter à des temps plus effacés, plus lointains encore.

Cependant, plus durable que le domaine et les bâtiments, que le château fastueux où tant d'hommes accueillants et spirituels, de femmes charmantes et originales vécurent dans le plaisir et l'amitié, il subsiste quand même le grand paysage ensemencé, cultivé, boisé, dominé de pentes et creusé de vallons, décrit dans les *Lettres*. Et voici, comme jadis, allant sur Péronne, cette belle Somme « faisant cent tours dans la prairie » dont aimait à parler Mme de Sévigné. Seuls, au milieu de tant d'espace, les hameaux demeurent silencieux; et seuls, dans les chemins creux, à travers les labours, les paysans picards, ces paysans au parler traînant et un peu sourd, dont le dialecte au « génie clair et méthodique » enchantait Rivarol, continuent, comme si nul désastre ne s'était abattu sur ce beau coin de France, à mener au long des sillons leurs lents bœufs paisibles.

FÉNELON ET CHATEAUBRIAND A CAMBRAI

Elle est bien habillée,
La ville de Cambrai...
(*Vieille chanson.*)

Une des plus jolies villes du Nord : blanche, propre et gaie...
ARDOUIN-DUMAZET.

I

Avant que Cambrai tombât, à l'automne de 1918, au pouvoir des Alliés, ceux-ci, depuis un mois déjà, parvenus au village de Quéant, se trouvaient en vue de la vieille cité chère à Fénelon. Les tours de la cathédrale, la flèche de Saint-Géry, le beffroi de la tour Saint-Martin, les vestiges de la tour gothique des Arquets, la maison de ville surmontée des deux petits dieux familiers : *Martin* et *Martine* sonnant les heures, se dressaient devant eux, comme montrés en rêve, au travers du fin brouillard que l'Escaut, le fleuve nonchalant, l'Eauette délicate, le rectiligne canal du Nord tissent maille à maille au-dessus de leurs eaux lentes.

Ce qui se montrait ainsi, apparu de même que dans

une estampe, aux yeux des observateurs français et britanniques, parmi les caprices et méandres des rivières, l'aspect des végétations, c'était bien déjà le « pays fertile et très peuplé » vanté de l'abbé Vosgien, la terre du colza, du lin et du houblon, ce Cambrésis aux « sept cent soixante et quatre villages », dont Fénelon disait déjà, en son temps, à son ami le chevalier Destouches, qu'était formé son diocèse. Et cette contrée si riche, si fertile, d'air salubre et de beaux arbres, avec en son milieu la ville des moutiers et des chapelles, il semblait bien que ce fût la même dont Franz Van der Meulen peignit, voici plus de deux siècles, à l'occasion d'une autre guerre, la vue cavalière, le plan ordonné, vaste, aux lignes sobres et de traits nets.

Peintre avisé, aux ressources multiples et pour qui tout détail a son prix, Van der Meulen ne fut jamais aussi grand artiste qu'entre Hainaut et Artois, aux portes de sa Flandre, le long des marches de son pays. Et cette vue de siège et prise de ville, bien rectifiée, avec (comme le veut Vauban) la description de tout le paysage à la portée du canon, où toutes choses jusqu'au moindre fossé, au plus petit moulin sont mises en place juste, à l'endroit qu'il faut, c'est bien lui qui l'a peinte et levée le mieux du monde. A la gauche de l'œuvre, voici, montrés par l'artiste, le camp et les tentes ; à droite, le bois, l'un de ces bois aux arbres minces, feuillus, un peu frissonnants et argentés comme Van der Meulen aimait tant à les peindre ; un peu plus loin, au détour d'un coteau, une escorte de vivandières, un détachement de dragons et de chevau-légers se font voir par surprise ; enfin deux ou trois pelotons de troupe, précédés d'officiers en grands panaches, surgissent en avant du cadre ; et, juste au-dessus d'eux, sous un ciel de gros nuages, la

ville de Cambrai, flanquée de sa citadelle moins belle que celle de Lille mais tout de même imposante, se dresse dans l'étroite ceinture de ses fossés, de ses redans et de ses bastions avec, au-dessus d'elle, ainsi qu'un diadème, l'ornement de son beffroi, de ses aiguilles de pierre et de ses tours.

« On croit que le siège de Cambrai va se faire ». C'est en ces termes que Mme de Sévigné, écrivant à Mme de Grignan, préludait, il y a moins de deux siècles et demi aujourd'hui, à l'action militaire autour de la bonne ville. Le roi le désira t, à ce moment, d'autant plus qu'un succès de Monsieur, remporté sur l'ennemi au Mont-Cassel, mettait les troupes françaises en meilleure disposition d'attaquer. Racine, qui suivait l'armée, nous apprend assez bien ce qu'il en fut. « Le roi, dit-il, quoique avec un petit nombre d'hommes, pressait fortement la citadelle ; et, malgré les sorties continuelles des assiégés, avait emporté tous les dehors, s'était approché du corps de la place, où il avait fait attacher les mineurs. Les assiégés, néanmoins, refusaient encore de se rendre ; mais, la mine ayant fait une brèche et le canon, d'un autre côté, ayant ruiné un bastion tout entier, ils demandèrent à capituler et n'osèrent s'exposer au hasard d'un assaut. Quoiqu'ils eussent attendu cette extrémité, le roi ne laissa pas de leur accorder une capitulation honorable, et le gouverneur (don Pedro de Zavala) eut la triste consolation de sortir de sa citadelle par la brèche. »

Dans le temps que don Pedro s'éloignait, l'enseigne inclinée et peu fier d'abandonner une si belle place, M. de Vauban, précédé du comte d'Auvergne jouant la chamade à grands coups sur un tambour, pénétrait dans la ville, l'épée haute. C'est lui et non du Metz, homme pourtant réputé et lieutenant-général, qui prit Cambrai. Et

voilà comment Racine, bien informé, relate les détails de cette affaire : « Au siège de Cambrai, dit-il, Vauban n'était pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la citadelle. Du Metz, brave homme mais chaud et emporté, persuada au roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation que Vauban dit au roi : « Vous perdrez peut-être à cette attaque tel homme qui vaut mieux que la place. » Du Metz l'emporta, la demi-lune fut attaquée et prise ; mais, les ennemis y étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent et le roi y perdit plus de quatre cents hommes et quarante officiers. Vauban, deux jours après, l'attaqua dans les formes et s'en rendit maître sans y perdre que trois hommes. Le roi lui promit qu'une autre fois, il le laisserait faire... »

« Homme du plus prodigieux mérite » dans son art, comme Boileau a pensé, Vauban comprit ce qu'on pouvait faire de Cambrai, Bouchain, Valenciennes, Condé, cités bâties sur l'Escaut ; et ce sont elles — ces villes — protégées, bastionnées, cernées de glacis et douves qu'il relia, de la mer à l'Escaut, et de l'Escaut à la Sambre et à la Meuse, par un système fortifié admirable. Ce système, Vauban, dans son fort langage d'ingénieur, un peu rude et plein de relief, le nommait *la barrière d'airain*.

Ainsi, bien avant que d'être située devant le fossé Hindenbourg, la ligne allemande de béton et de fer, Cambrai avait fait partie de cette *barrière* élevée par Vauban et dont Napoléon a pu dire justement qu'à plusieurs reprises elle sauva Paris.

II

Pour bien aborder Cambrai, comprendre son activité et son commerce, entrevoir les formes de son labeur, il convient avant de pénétrer — comme Vauban — dans la place, de s'attarder d'abord aux campagnes, détours des eaux et des canaux, le long des champs où le lin et le chanvre abondent. Ce lin aux fleurs bleues, ce chanvre aux tignasses fines et hautes pareilles aux quenouilles des aïeules, ce sont eux qui fournissent aux filatures et aux tissages cette moisson abondante, cette récolte qui fit longtemps de Cambrai, dans le génie textile, la rivale fameuse de Lille et de Roubaix.

L'air de cette contrée, subtil, transparent, les vapeurs légères de brouillard qui s'élèvent au-dessus de l'Escaut ont-ils inspiré aux Flamandes et aux Cambrésiennes le secret de ces tissus délicats, de ces linons aériens et de ces dentelles qui font la gloire ancienne de leurs cités ? Toujours est-il qu'à Gand, Cambrai et Valenciennes, les trois agglomérations riveraines du grand fleuve, les métiers ne cessent de gémir, les navettes de glisser, les bobines de bouger, les aiguilles d'aller et de venir avec art aux mains des ouvriers et des ouvrières. Vosgien, en son temps, parle déjà des laines très fines et très estimées, des toiles que l'on envoie, du Cambrésis, en Espagne et en France. C'est dire assez le nombre des bras robustes, des belles mains de femmes qui s'employèrent — de tous temps — dans Cambrai, à ces œuvres plaisantes. Une rue de Cambrai ne s'appelle pas en vain *rue de l'Aiguille*. Et c'est un fragile et patient travail que celui qui courba, depuis le célèbre Baptiste — inventeur de la toile de lin très fine qui porte son nom — jusqu'aux tisseurs et tis-

seuses de nos jours, tant de fronts charmants, de regards obstinés sur ces « toiles d'araigne » translucides, blanches comme fils de la Vierge et dont le nuage de mousse, de brouillard et de soleil mêlés met si coquettement, sous forme de collerettes et de bonnets, une auréole au front des filles de la ville.

Les belles, les jolies Cambrésiennes aux parures légères, avec leur air vif, éveillé, leurs façons adroites, s'accordent bien à ce décor délicat, choisi, de vieux monuments, de beaux arbres, où l'Escaut circule à flots lents et paresseux, le long des quais et sous les arches. Fénelon, le prince-évêque, lui qui fut le « cygne », le grand et lilial cygne, en quelque sorte héraldique de cette contrée, l'a dit avec justesse : « C'est à Cambrai qu'on est sobre, sain, léger, content et gai en règle. » De la gravité, de la tenue, un ton de respect un peu marqué, voilà qui convient bien à ces populations ; mais à côté de cela cependant — et les *ducasses*, la fête du *broquelet* ou des dentellières le prouvent — subsistent toujours un certain air de plaisir, de badinage et la courtoisie chère aux vieux temps.

Dans tous les siècles, et cela est juste, les Cambrésiennes ont mérité beaucoup d'hommages. Et quand Chateaubriand, envoyé par son père tenir garnison à Cambrai, au régiment de Navarre, nous dit que son camarade La Martinière venait le chercher à la chambrée pour « passer avec lui devant la porte d'une belle Cambrésienne qu'il adorait », nous ne sommes pas autrement surpris. Qu'était-elle ? Que faisait-elle, cette jeune femme qui retenait, à Cambrai dans ce temps-là, l'attention des galants ? Une brodeuse, une mercière, sans doute l'une de ces marchandes à la mode du XVIIIe siècle, au minois frais, mutin, comme en avaient aimé et vanté tant

de fois ailleurs un Sterne, un Marivaux ou un Restif. De grands yeux de la transparence et du bleu profond des rivières, des cheveux d'un or éclatant comme en offrent les filles de la Flandre et du Hainaut, mais surtout ce teint d'un blanc idéal, cette même carnation pure et nacrée que Watteau et Rubens fils de l'Escaut admirèrent, plus d'une fois, à Anvers ou à Valenciennes, chez leurs modèles : voilà cette aimable et jolie personne.

Chateaubriand, qui n'avait pas encore rencontré, dans sa vie, les femmes célèbres de plus tard, et qui venait de se montrer si nigaud avec Mme Rose, la marchande de modes qui l'avait (sur l'ordre de sa famille) amené de Rennes à Paris, était bien un peu impressionné. Encore qu'il prît soin, dans ses graves *Mémoires*, de nous assurer que c'était uniquement pour le compte de son camarade qu'il venait faire la cour à la « belle Cambraisienne », il ne dut pas laisser d'être assez volontiers épris lui-même. La preuve en est dans cette anecdote où il paraît bien que M. le chevalier semble jouer un peu, à la mode de Vadé, dans son uniforme tout neuf, le *Belle-Rose* ou le *Jolicœur*.

En ce temps-là, M. de Chateaubriand, qui n'offrait pas, dans sa tenue, la rigueur de plus tard, était un peu bellâtre, et le régiment de Navarre, qui s'était illustré si souvent jadis, sous Turenne à Turckheim et, depuis, dans bien d'autres champs de combat de l'Europe, possédait de trop beaux états de service pour que les officiers y souffrissent, sans se plaindre, la discipline à la prussienne. « Le petit chapeau, les petites boucles serrées à la tête, la queue attachée roide, l'habit strictement agrafé » étaient donc des usages de la toilette qui semblaient, au chevalier breton et à ses amis, du plus grand ridicule. Et comme, en cette année 1786, Frédéric II venait justement de mourir, ces jeunes gens n'avaient de cesse de

chercher à enterrer, avec lui, sa morgue, sa suffisance, la rigueur et la dureté de règlements imposés, par les succès de la Prusse, aux armées de l'Europe.

Aussi, quand le soir descendait, enveloppant de ses voiles, autour de l'ancien palais archiépiscopal, les clochetons de Saint-Julien, de Saint-Géry, du Beffroi et de la chapelle du couvent Notre-Dame, l'enfant de Combourg, le « jeune homme entêté de chimères (1) » ne songeait plus qu'à briser ces entraves d'une tenue rigide. Alors, à cette heure nocturne (lui-même le dit), il « s'affublait d'un plus grand chapeau, le barbier descendait les boucles de ses cheveux, il déboutonnait et croisait les revers de son habit ». C'était, dit-il, dans ce « tendre négligé » qu'il allait faire sa cour, pour son ami La Martinière, sous la fenêtre de la « cruelle Flamande ».

— Bonjour, bonjour, mam'selle Jeannette.
Je suis votre... turlutu !
Je suis votre lon la derirette,
Je suis votre berger !

dit une chanson locale, fort en honneur au vieux temps, parmi les *canonniers de la coulevrine*, les *grenadiers de saint Félix*, les arbalétriers et archers de la cité. Épris de vieux airs, des charmantes chansons des aïeux, Chateaubriand ne devait pas manquer, en déguisant sa voix et son costume, de chanter ainsi. Mais Mam'selle Jeannette, aussitôt de répondre, sans mordre à l'appât du galant :

— Mon berger n'a pas d'épaulettes
Ni d'épée au... turlutu !
Ni d'épée au... lon la derirette
Ni d'épée au côté...
Mon berger n'a pas d'épée !

(1) CHATEAUBRIAND, *René*.

Un soir qu'il en était là, modulant le vieil air tendre et cherchant, à travers la chanson, à glisser des aveux, M. le comte d'Andrezel, major du régiment de Navarre et le plus rude homme qu'on pût voir, vint à passer précisément à l'endroit où se trouvait le chevalier. De loin il reconnut le désordre et la fantaisie de sa toilette : le chapeau trop grand, les boucles conquérantes et l'habit ouvert : « Qu'est-ce que cela, monsieur? dit-il à Chateaubriand. Vous garderez trois jours les arrêts. » Le chevalier ne se le fit pas répéter. Il rentra à son auberge où il trouva La Martinière. Tous deux achevèrent la soirée en jouant aux échecs, parlant d'amour et buvant, comme l'avoue l'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe*, de « grands verres d'eau de groseille ». Les trois jours d'arrêts écoulés, le matin, à l'aube, M. de Mortemart, colonel du régiment (1), tombait en admiration devant M. de Chateaubriand instruisant les recrues sur la place d'Armes et jetant à ces garçons les commandements brefs et saccadés de la vieille théorie militaire : *Prenez la cartouche ! Déchirez la cartouche ! Remettez la baguette ! Présentez la baïonnette !*

Il n'y avait pas de meilleur officier que M. de Chateaubriand. A peine arrivé à Cambrai, il avait franchi avec rapidité les grades inférieurs de caporal et de sergent. Son zèle à servir répondait aux vœux de sa famille. « Monsieur le chevalier, lui avait dit son père, en le chassant de Combourg, il faut renoncer à vos folies. Votre frère a obtenu pour vous un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. Vous allez partir pour Rennes et, de là, pour

(1) Victurnien-Bonaventure-Victor de Rochechouart, marquis de Mortemart, né en 1753, mort en 1823, commandait à Cambrai le régiment de Navarre. Chateaubriand le retrouva plus tard à l'armée des Princes.

Cambrai. Voilà cent louis ; ménagez-les. Je suis vieux et malade ; je n'ai pas longtemps à vivre. Conduisez-vous en homme de bien et ne déshonorez jamais votre nom. » Pendant les trois jours d'arrêts que lui avait infligés M. d'Andrezel, M. de Chateaubriand avait eu le loisir de méditer sur ces rudes préceptes ; Cambrai fut bien le premier lieu du monde où il commença d'être sage. Aussi, plus tard, après les Cent jours, alors qu'il était devenu un personnage considérable et quand il traversa Cambrai avec le roi, eut-il la pensée délicate, le désir un peu doux et mélancolique de chercher à revoir la maison qu'il avait habitée, le café qu'il avait connu. Il ne put les retrouver ; et pas davantage il ne retrouva, au travers des volets d'une autre demeure, la présence de la jolie fille de Cambrai, de celle qui jadis avait fait battre, sous le bel uniforme bleu et blanc du régiment de Navarre, son cœur de jeune officier.

III

Située au carrefour des grandes routes du Nord venant de Douai et Lille, Valenciennes et Bruxelles, au croisement des chemins partant d'Amiens et Arras d'un côté, de Maubeuge et de Namur de l'autre, Cambrai, de tous temps, s'emplit de la rumeur militaire. Mais jamais, sauf sans doute à l'heure de la dernière guerre, il ne connut ce tumulte, ce mouvement et cette fièvre d'armée autant qu'en 1815, après ces Cents jours que vient de nous rappeler Chateaubriand. Alors, depuis la Flandre et le Brabant, à travers le Hainaut, le Cambrésis et l'Artois, les dernières vagues du grand combat de Waterloo déferlaient sur la France. Les ennemis, disait-on, avançaient

sur Cambrai (1). Et, partout, ce n'étaient plus que régiments en désordre, se repliant au cœur de la patrie, traînards au front bandé, aux uniformes en lambeaux, des convois de pauvres malades et les débris de l'armée géante, dispersés aux quatre vents de la défaite, s'abattant sur ce sol trempé du sang des races.

Dans ce désarroi des régiments, ce reflux mêlé de toutes les armes, allaient pêle-mêle, au travers des champs encombrés de caissons et de chevaux morts, des cavaliers à pied, des soldats de la garde et des voltigeurs. Stendhal, évocateur ému de ces grands faits, veut que Fabrice del Dongo, le héros de sa *Chartreuse*, prît part — après Waterloo — à l'exode de l'armée sur Douai, sur Cambrai et Lille. « ... *Et d'où devra-t-il dire qu'il vient ?* » demande, pour plus de sûreté, en assurant la retraite de Fabrice, la cantinière au caporal Aubry. « ... *De Cambrai-sur-l'Escaut*, répond le caporal, *c'est une bonne ville, toute petite, entends-tu ? Où il y a une cathédrale et Fénelon...* »

Dans cette cathédrale, ancienne église de l'abbaye du Saint-Sépulchre, Chateaubriand, officier moins de trente ans avant Fabrice, était venu méditer dans le temps qu'il tenait garnison à Cambrai. Lui-même avoue, dans ses *Mémoires*, avoir relu *Télémaque* « auprès du tombeau de Fénelon ». C'était sans doute les jours où, dépité des visites à sa belle voisine, humilié des nasardes de M. d'Andrezel, il commençait déjà, quoique bien jeune, à souffrir dans son cœur si fier des froissements de la vie, de la rudesse et de la trivialité de ses compagnons. Personne, dans de pareils instants de mélancolie, n'était un plus sûr

(1) Le 23 juin 1815, cinq jours après Waterloo, les Anglais vinrent mettre le siège devant Cambrai. Après trois jours de résistance, la ville capitula; les soldats entrèrent par la porte de Valenciennes.

Mentor, un plus bel exemple, et, pour un garnisaire, un meilleur conseiller que ce grand et beau prélat auprès de qui, dans la cathédrale de Cambrai, venait se recueillir Chateaubriand.

« ... *Une petite demi-heure de lecture méditée de l'Evangile le matin et, le soir, une lecture réglée des* Entretiens *de saint François de Sales vous suffiront, puisque vous avez peu de temps à vous. Employez le reste du temps libre à lire des livres d'histoire, de fortifications, et de tout le reste qui est utile à un homme de votre rang. Jamais un moment de vide...* » C'est en ces termes, inspirés de la piété et de la raison, que Fénelon, de son archevêché de Cambrai, aimait à morigéner, dans l'un de ces harmonieux et courts billets que le temps a recueillis, les officiers ses amis. Et, Dieu sait — le Dieu de ce beau Cygne ! — si, parmi ces derniers, le prélat comptait les plus hauts princes, les maréchaux de France, les colonels, brigadiers, mestres et maréchaux de camp les plus valeureux et les plus nobles. « Tout ce qui passait de distingué à Cambrai, écrit Sainte-Beuve à propos (et presque toute l'armée y passait à chaque campagne durant ces guerres des dernières années de Louis XIV), voyait Fénelon, était traité par lui. » Et nous savons avec quelle magnificence délicate, quelle cordialité et quel bon goût !

Habitués à obéir et à commander, ces rudes soldats qui, tous, étaient couverts de gloire, avaient fait de dures campagnes, qui ne redoutaient rien ni personne, ne laissaient pas d'être surpris à la vue de ce prêtre, prince d'Eglise magnifique et qui, dans ce décor de Cambrai, paraissait vraiment prince et duc, l'évêque grand seigneur que Saint-Simon a fait voir, dans un portrait adouci, plein d'onction, de grandeur, à la physionomie toute rayonnante d'esprit, de grâce, de décence et surtout de

finesse. Ses amis, les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, lui avaient bien enseigné ce que sont les camps, l'indulgence mêlée de fermeté avec laquelle il y a lieu de mener les troupes. Et ce saint prélat, ce grand lettré, cet esprit exquis, nourri des plus fines fleurs et de ce qu'il y a au monde de plus rare et de plus beau, n'était ni dédaigneux ni hautain.

Envoyé par disgrâce aux marches de France, à la *barrière* comme Vauban disait, son cœur pénétré de soumission n'avait conservé ni colère ni ressentiment ; mais, vivant au milieu des troupes, dans l'allée et venue, les marches et les contremarches de tous ces régiments constamment en assaut ou en conquête, il respirait — lui prêtre — ce parfum de la poudre mêlée à son encens. Non seulement les hôpitaux, les soins des blessés et même les « bouillons » préparés par son ordre, selon Saint-Simon, pour les soldats malades, occupaient tous ses soins; mais, comme un vrai fourrier, il s'occupait aussi de l'*ordinaire*. Cette assiduité et cette bonté étaient poussées si loin que, lors du carême de 1700, lui-même, dans l'un de ses mandements épiscopaux, décida de dispenser l'armée des privations que l'Eglise, durant ce temps de l'année, impose aux fidèles. Pour ses chères troupes, pour ses *bonshommes*, comme lui-même dans ses billets à Destouches appelait ses soldats, les soldats du roi, il veut les légumes, les œufs, le fromage et le beurre du Cambrésis. Ainsi l'armée, l'armée tout entière (et cela est bon à redire aujourd'hui!) durant tout le temps que Fénelon résida à Cambrai, resta sa préoccupation et son amour. Cet amour, cette vigilance, l'armée, fière de son prélat, les lui rendait en vénération et en tendresse; « aussi, dit Saint-Simon, est-il incroyable jusqu'à quel point il devint l'idole des gens de guerre ».

« Cambrai est un lieu de grand abord et de grand passage » (Saint-Simon) ; et c'est par ce passage que Monseigneur, le cœur saignant, désemparé, assista, de 1706 à 1709, à ce grand désordre, cette cohue d'armée qui suivit Oudenarde, Ramillies et Malplaquet. « Après Malplaquet, écrit Jules Lemaître, Cambrai fut rempli de blessés, de fuyards, de paysans fuyant avec leurs troupeaux. Fénelon ouvrit toutes grandes les portes de son palais ; tout fut occupé : corridors, escaliers et chambres, les cours et les jardins remplis de bestiaux. Fénelon nourrissait tout ce monde à ses dépens. Il eut jusqu'à deux cent cinquante officiers à table. » Pour cette table, elle était servie le mieux du monde, avec propreté, variété et un certain soin ; c'était la frugalité dans l'abondance ; et l'abbé Le Dieu, secrétaire de Bossuet, qui vint s'y asseoir, remarque qu'on y offrait le plus communément « plusieurs potages, de bon bœuf et bon mouton, des entrées et ragoûts de toutes sortes, un grand rôti, des perdreaux et autres gibiers en quantité et, de toute façon, un magnifique fruit, des pêches et des raisins exquis quoique en Flandre » ; le tout présenté dans « une grande quantité de vaisselle d'argent, bien pesante et à la mode ». Pour Monseigneur, assez maigre, haut de taille et très sobre, il demeurait un peu incliné à sa place, observant et mangeant peu, mais faisant manger les autres.

Cependant, toujours tourmenté de ses *bonshommes*, il ne tenait pas longtemps à table. « Assidu aux hôpitaux et chez les moindres officiers » (Saint-Simon), il se rendait de place en place et de l'un à l'autre, accompagné le plus souvent de ses trois fidèles : le petit abbé de Langeron, le grand abbé de Beaumont et le moyen abbé de Chanterac. Puis, la guerre étant devenue le malheur de ces temps-là, Monseigneur ne faisait qu'accueillir des blessés,

bénir des mourants ; et, sans canne ni manteau, ni galons, ni rien, mais en habits longs, violets, en simple soutane, il allait ainsi de l'un à l'autre, affectueux, actif, toujours empressé en soins et consolations, et de bonnes paroles, des mots tendres jaillis du cœur : un vrai père au milieu de ses enfants.

Très au fait de l'armée, vrai grand seigneur, Fénelon ne badinait pas sur le devoir militaire. A Mme de Laval, sa parente, il écrivit très sévèrement au sujet de son fils, le petit Laval, qui ne voulait pas servir. « Il sera déshonoré sans ressources », disait-il. Et pour ses neveux, *Messieurs les neveux*, comme on disait à Cambrai dans l'entourage de Monseigneur, il exigeait qu'ils eussent en considération un état que lui-même, s'il n'eût été prêtre, eût adopté entre les autres. « Travaillez sans relâche à tout ce qui peut contribuer au bon état de votre régiment et au bien du service. » C'est en ces termes qu'il écrivait à son neveu, le petit marquis de Fénelon, un brave et joli garçon qui devait se battre courageusement à Landrecies et faire bien de l'honneur à son oncle. Car, pour les conseils, les préceptes, la morale la plus détachée et la plus haute, il n'eût pas été Mentor, s'il n'eût cherché, en tout et pour tout, à maintenir dans le devoir les uns et les autres; mais où son éloquence, sa sévérité, l'amour du bien public, en ce qui touche l'armée, se faisaient jour encore avec plus d'éclat, de chaleur et de patriotisme, c'était dans ces reproches adressés au prince qu'il aimait le plus au monde, ce jeune duc de Bourgogne dont une politique différente de la sienne l'avait éloigné à tout jamais. Et, de Cambrai, après tant de revers, de manœuvres maladroites, funestes au roi et à l'armée, il osait, sans hésitation, écrire à cet élève si tendre : « Vous n'avez peut-être pas assez examiné le

détail par vous-même ; vous n'êtes peut-être pas monté assez souvent à cheval pour visiter les postes importants ; vous n'avez peut-être pas marché assez avant pour examiner les fourrages. C'est ce que j'entends dire à des officiers pleins de zèle pour vous... »

A ces officiers, amis de Fénelon, l'archevêché était toujours ouvert. Beaucoup étaient de basse maison; de petits gentilshommes venus de leur province conquérir la fortune avec le grade. Monseigneur n'en faisait pas fi ; avec sa bonté infinie, sa grande indulgence, il les accueillait aussi bien que ceux qui portaient des titres ; mais il faut avouer que toute sa préférence allait, par goût, à ceux de ces militaires qui avaient des lettres. Un petit mousquetaire, un peu frotté de latin, en lui parlant d'Horace et de Cicéron, l'eût bien vite conquis. Et nous constatons sans surprise que c'est grâce à l'ornement de son savoir, à la vivacité de son esprit, au charme imagé de sa conversation que l'un des officiers à l'armée des Flandres, Louis Camus, chevalier Destouches, dut de recevoir, à Cambrai, l'hospitalité de l'archevêque et de devenir, pour Fénelon, un familier et un ami.

La guerre, dans ces temps-là, n'offrait pas, aux habitants des villes, la même horreur que de nos jours. C'était cependant, pour des marchands et des bourgeois, une épreuve assez rude que de supporter, avec ce qu'il entraîne de dangers et de privations, un siège conduit par un ennemi expérimenté, patient, pourvu de moyens d'attaque. Les Lillois, sous Boufflers, venaient justement de subir l'une de ces épreuves, si communes, à cette époque, dans l'Artois et dans les Flandres. Or, en 1712, Cambrai, Douai, cités si souvent prises et reprises, allaient de nouveau subir l'assaut. Il est vrai que c'était, cette fois, par les Français ; mais c'était justement ce qui

causait les angoisses d'un prélat au fait des talents de nos artilleurs. Et le voilà ce billet charmant, courageux, joli, plaisamment railleur, écrit au son du canon et dans lequel Fénelon supplie son ami Destouches de ne pas garder rancune aux Jésuites qui l'ont fouetté jadis, alors qu'il n'était pas encore officier, mais un petit grimaud distrait sur les livres : « *Les Jésuites craignent votre artillerie, Monsieur, pour leur collège de Douai. Ce collège est la principale ressource de toutes les études de cette frontière ; par cette raison, le roi l'a toujours protégé avec de grandes attentions. Vous n'aimez point à faire du mal, et je suis sûr que vous épargnerez celui que l'absolue nécessité du service ne rendra pas inévitable. Vous me ferez un sensible plaisir en tâchant de sauver ces bâtiments qui sont utiles au public. Oubliez, de grâce, le fouet que ces bons Pères vous ont donné ; vous le méritiez bien, vous ne l'avez pas eu souvent ; il n'y paraît que trop ; souvenez-vous de leur indulgence.* »

Sainte-Beuve nous assure que Destouches était « homme d'esprit, cultivé et goûtait Virgile ». Il y a lieu de croire qu'il goûta aussi le badinage et sauva le collège de Douai. Au reste, c'était un franc luron et un bon vivant que l'artilleur. Il aimait la table, le vin, et Sainte-Beuve avoue que sa dissipation ne se limitait pas à ces plaisirs. La preuve en est que Destouches aima beaucoup aussi Mme de Tencin et, que de cet amour il naquit un enfant, lequel ne fut autre, plus tard, que le fameux philosophe et mathématicien d'Alembert (1).

(1) Louis Camus, chevalier Destouches mourut en 1726, âgé de cinquante-huit ans. D'abord commissaire extraordinaire de l'artillerie, devint, après nombre d'actions d'éclat, colonel du régiment des bombardiers (1706), puis capitaine-général (1712). En 1718, Destouches reçut le grade de maréchal de camp ; en 1720, il obtint la charge de directeur général des Écoles d'artillerie ; enfin, l'année qui précéda sa mort (1725), le titre de commandeur

Un libertin comme Destouches, dans ce beau, pur et transparent grand cœur de Fénelon, forme un bien curieux contraste avec l'abbé Langeron, le digne et saint prêtre, autre ami du prélat; mais, en Destouches, plus qu'en l'abbé Langeron, se faisaient voir ce prestige du lettré, cette moelle latine et tout ce fin sel des anciens dont M. de Cambrai était épris à la folie. Aussi bien ces lettres du prélat à Destouches, ces billets au cher ami, au cher *bonhomme*, sont-ils empreints de cette sage morale, de cette bonne humeur et de cette grâce fine et souriante dont Destouches, au travers d'Horace et de Virgile, entendait la malice. « Je suis fort aise, mon cher *bonhomme*, écrit l'archevêque, de ce que vous êtes content d'une de mes lettres qu'on vous a fait lire... »

Ce n'est pas que, dans ces lettres, Fénelon promit bien bonne chère, lors d'un prochain séjour, à son artilleur. La frugalité cambrésienne, voilà ce dont il voudrait le persuader. A Cambrai, dit-il volontiers, « point de Ferrand (célèbre cuisinier de l'époque) ; point d'entremets ». Et ce sont les menaces d'un dîner spartiate : « Je voudrais, mon *bonhomme*, vous réduire à des choux verts avec un peu de lard fumé à la cheminée. » Et, là-dessus,

de l'ordre de Saint-Louis. « Le chevalier, écrit M. P.-M. Masson (dans son livre sur *Madame de Tencin*, Paris, 1909), aimait les plaisirs, la table et les femmes. » De toutes celles qu'il rencontra Mme de Tencin, l'ancienne chanoinesse, la même dont le frère devint plus tard cardinal et que Saint-Simon, qui connaissait ses déportements, appelle « la belle scélérate... d'une race de gueux », fut la préférée. S'il est vrai que Mme de Tencin négligea de reconnaître, par la suite, l'enfant qu'elle avait fait abandonner en 1717, à Paris, sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond et qui devint d'Alembert, il n'en fut pas de même de Destouches. Le maréchal de camp s'intéressa toujours au fils qu'il avait eu de la chanoinesse ; il aida jusqu'à sa mort à son entretien et même, par son testament, lui laissa une pension de 1 200 livres.

voilà Monseigneur lancé dans Virgile. Enfin, il achève, répétant ce précepte déjà tant de fois exprimé : « La volupté use tous les goûts, et puis l'homme même qui la cherche ; soyez sobre. »

Quelqu'un qui devait bien rire, d'un large et franc rire d'ami, en recevant ces billets, quand très loin, au siège d'une autre place, debout à la queue de la tranchée, il jetait le commandement, c'était le bon Destouches; et, qui sait si, dans le nuage de la poudre, l'artilleur, à ces moments-là, n'apercevait pas — non sans émotion — au fond du souvenir, Monseigneur, long, menu, maigre et beau, dressé devant sa table à écrire et — sa lettre achevée, après avoir signé de son titre princier : FR. ARCH. DUC DE CAMBRAI — apposant de sa main longue, blanche et fine, baguée d'améthyste, sur la cire fondante, son large sceau archiépiscopal.

IV

Parler de Cambrai sans parler de *Martin* et *Martine*, c'est un peu comme si l'on parlait de Douai sans nommer *M. et Mme Gayant*, le couple de géants; de la ville de Bergues sans citer *Lydéric* ou de Valenciennes sans montrer *Binbin*. Ces figures populaires, toutes hautes et empanachées, ont du faste et de la corpulence ; mais ce sont des personnages modestes et de beaucoup réduits que *Martin* et *Martine*. On a dit (et c'est bien ce qui convient à Cambrai-la-Vaillante !) que l'origine, toute guerrière, de ces personnages remontait aux temps médiévaux. Selon M. Maurice Bauchond, « *Martin*, forgeron de race maure, lors des guerres communales du moyen âge, s'offrit à défendre Cambrai. Accompagné de sa femme *Mar-*

tine, il massacra l'ennemi à coups de marteau; le chef ennemi, frappé d'un choc terrible, ne sut plus commander et resta fou jusqu'à sa mort ; par la suite, *Martine* et *Martin* servirent de jacquemarts à une horloge du XVIe siècle et sont restés les personnages légendaires du Cambrésis (1) ». Cette horloge, dont parle M. Bauchond, était due à Arnould Lefebvre ; mais c'est Ancelot Bridel, fondeur, qui fondit les figures dans l'étain. Pour Constantin, peintre, il les affubla à la mauresque, les coiffa du turban blanc, les revêtit de la jaquette bleue et, dans la main de *Martin*, il plaça un sabre. Un tel appareil n'empêcha pas que, lors du siège de Cambrai par Louis XIV, un boulet ne vînt briser l'horloge et casser la jambe à Martin. Un chaudronnier, maître Jean-Baptiste Taisne, la lui raccommoda, dit-on, moyennant le prix de 64 livres tournois que lui vota le conseil de ville.

Depuis, en l'honneur d'hôtes célèbres, pour la joie ou pour le deuil, le désastre ou le triomphe, l'on entendit, dans tous les temps, Martine et Martin exprimer leur plaisir ou leur peine dans un carillon. Et, d'abord, ce fut pour Vauban, puis pour Louis XIV, que leur marteau de métal, une fois réparé, frappa sur le disque ; ce fut pour l'entrée de Fénelon, en 1695 ; et puis en 1712, au moment suprême où la France semblait perdue, ce fut pour le maréchal de Villars.

Ce que l'on ne sait pas assez, c'est que Martin et Martine, petits dieux d'une grande fête, ne demeurèrent pas étrangers à la préparation du grand jour de Dénain. C'est en effet au rythme de leur appel, au signal de leur balancier, que Lefebvre d'Orval, conseiller au Parlement de

(1) Maurice BAUCHOND, *Mercure de France* (octobre 1911).

Flandre, clairvoyant citoyen, écrivit — de Cambrai — ces billets prophétiques qui donnèrent, au ministre de la Guerre Voysin et au maréchal, l'idée audacieuse d'attaquer le camp ennemi situé sur l'Escaut.

Dès le 27 mai, l'homme averti, de grand sens, qu'était d'Orval faisait savoir au ministre : « Je me donne l'honneur de vous informer de l'état des choses depuis hier et d'une idée qui me paraît propre à étourdir les ennemis tout d'un coup sans rien risquer et en se mettant, au contraire, à l'abri de toutes insultes... Ce serait en passant la Sensée pour se camper depuis Valenciennes jusqu'à Arras. Il n'y aurait, dans cette situation, rien à craindre pour Arras ou pour Cambrai... » De Cambrai, la bonne ville, il fait savoir encore à Voysin, soutenant toujours cette idée d'un coup brusque contre le prince Eugène : « Cette manœuvre donnerait de l'éclat aux armes du roi et avancerait la paix. »

Pour l'honneur de la France et pour celui de Villars, cette manœuvre fut tentée. L'on sait quel en fut le triomphe, le grand, magnifique et décisif triomphe. « *Loué soit Dieu!* » s'écrie, de la même cité où Fénelon est en prière, le modeste et pieux d'Orval, l'artisan premier de ce grand jour. Aussitôt bien informé, le conseiller au Parlement, le 24 juillet, à 8 heures du soir, rédige à la hâte, au milieu de l'émoi provoqué dans Cambrai par la canonnade, cette lettre à Voysin dans laquelle il dit : « Le camp de Denain est absolument pris, tué et noyé. Parmi ces derniers on compte M. le prince de Holstein, gouverneur de Lille ; celui de Tournai est pris avec le canon, drapeaux et tout ce qu'il y avait... »

Le soir même du 24, toute la nuit et le matin du lendemain, des convois de prisonniers et de blessés et, parmi ceux-ci, des officiers et soldats des régiments de Cham-

pagne, de Beauce, du Maine, de Navarre, de Royal marine et Royal des Vaisseaux affluèrent de toutes parts et remplirent les chapelles, hôpitaux, collèges et jusqu'aux bâtiments de l'Archevêché.

Dans ce dernier lieu, Fénelon, comme toujours, se prodigua. Le P. Quirini, Italien et depuis cardinal, passant par Cambrai à ce moment-là, vit lui-même Monseigneur à l'œuvre, et cette bonté, cette adresse, cette vigilance dont le prélat donnait tout le jour l'exemple! Empressé, charmant, humain, duc et prélat, le premier de la ville, il ne s'attardait pas seulement auprès des grands chefs, des maréchaux, un Montesquiou ou un Villars; mais sa sollicitude embrassait à la fois officiers sans fortune ou soldats pauvres, jusqu'aux derniers, aux plus petits de ces héros. En pleine possession de lui-même, le cœur pris mais la tête libre, il trouve encore moyen, dans le désarroi, d'écrire à Destouches ses impressions : « Les bruits des caissons nous étourdissent nuit et jour. Je crains qu'avant de finir cette guerre, on ne fasse casser bien des têtes ; j'aurais grand regret à celles qui sont bien faites. Bonsoir, Monsieur ! »

Voilà, n'est-ce pas, qui sent bien sa bravoure et le sang-froid d'un homme détaché de tout, éloigné de la gloire et sur qui l'âge même n'a plus d'action. Dieu sait pourtant si cette année-là fut cruelle à Fénelon. C'est à Cambrai, dans l'Archevêché, au pied de l'autel, devant la croix, qu'il avait pleuré l'abbé Langeron, qu'à six jours de distance, en cette année même (1712) il vint pleurer, depuis, ce qu'il avait connu, chéri et vénéré le plus au monde : la jeune duchesse de Bourgogne et le duc, son époux, futur monarque, grand prince, son orgueil, son espoir, le noble et beau lis coupé, presque aussitôt qu'ouvert, sur la tige royale. « Je suis saisi d'horreur et de sai-

sissement. » Voilà son seul gémissement, sa seule plainte; puis, son beau front s'était incliné, les larmes avaient jailli de ses yeux. Ce jour-là, vraiment, Fénelon connut le fond de la douleur, il but, dans ce qu'elle a de plus âcre, à la coupe amère. Et, pourtant (ceci est encore une marque de sa grande âme) il songe au milieu de tant de chagrins à partager avec des êtres chers son désespoir. « Ma tendresse m'alarme pour vous et pour le *Bon* ! » fait-il savoir, de Cambrai, au duc de Chevreuse. Le *Bon*, c'était le duc de Beauvilliers, gouverneur du duc de Bourgogne. Et c'est ainsi que lui-même, dans l'élan de son cœur familier, nommait ses amis : le *Bon* ou encore le *Bonhomme* ! Le *Bonhomme*, c'était — nous l'avons vu — le chevalier Destouches, celui-là même qu'en raison de son emploi dans l'artillerie, l'on avait surnommé *Destouches-Canon*.

Lors de ce siège de Douai où le prélat l'avait conjuré de ne pas bombarder trop la maison des Jésuites ses maîtres, le pauvre Destouches-Canon avait eu le bras froissé par l'éclat d'un boulet. L'on réussit, par la suite, à le transporter chez Monseigneur ; et c'est là que ce gaillard, franc luron et débauché, véritable enfant prodigue adoré de l'évêque, fut traité magnifiquement au lard et aux choux verts ! C'est là que lui, l'artilleur, toujours agité en combats et en aventures, connut le repos, le sommeil, le bienfait de prier et de communier, enfin, comme Fénelon lui-même l'écrivait à Houdard de la Motte, le silence, la paix et « l'enchantement dans les vieux châteaux ! »

Avec le temps, le bras de Destouches-Canon s'étant raccommodé à peu près, il fallut bien que l'artilleur songeât à quitter Cambrai, retournât à ses camps et à ses amours ! Que d'occasions, dès lors, pour Fénelon, de

s'entretenir de poésie, d'amitié, de religion et même de morale avec le *Bonhomme* ! La poste, à ce moment-là, n'en a pas fini de porter leurs billets. Dès novembre 1713, l'évêque de Cambrai écrit à son militaire : « Mon cher *Bonhomme*, la fin de la campagne approche » ; et, dès le début de 1714 : « Ce qui finit vos travaux commence les miens ! » Il entendait par là que la paix le mettait dans l'obligation de parcourir les sept cent soixante et quatre villages de son diocèse. Et, quelle tâche cela représentait à une telle époque, par un temps affreux, sur de mauvaises routes !

Fénelon, dans ce temps-là, avait soixante-quatre ans. Par suite des chagrins et de l'âge, ses cheveux étaient devenus tout à fait blancs ; mais ils restaient fins, longs et soyeux. Et, toujours, il avait « cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage », ce ton parlant qu'on voit dans ses portraits, beaucoup de noblesse, une éloquence douce et persuasive, une bonté infinie et, pardessus tout, cette prévenance si rare qui faisait qu'il « se mettait à la portée de chacun sans le faire sentir ». Sa condamnation dans l'affaire du quiétisme lui avait bien un peu nui chez les sots et les petits esprits ; mais les coups impitoyables que la mort avait frappés autour de lui étaient restés bien autrement durs à son cœur. Cela n'empêchait pas qu'il n'apportât beaucoup de jugement, de tendresse et d'érudition dans la correspondance qu'il échangeait, de son diocèse, avec Destouches et La Motte, les meilleurs de ses amis dans les belles-lettres. Tantôt c'était sur la morale, les Anciens, et tantôt sur les dieux d'Homère : « Que ne dirions-nous point là-dessus, faisait-il savoir à La Motte, si Cambrai pouvait vous posséder. » Et La Motte, touché et tenté, de répondre : « Monseigneur, le parti en est pris ; je me ferai enlever par

M. Destouches, dès qu'il voudra bien se charger de moi, et j'irai me livrer aux enchantements de Cambrai. »

En réalité, Destouches et La Motte mis à part, il n'y avait rien que Fénelon aimât autant que cette ville ; mais il faut le dire également : Monseigneur aimait aussi les villages et, parmi eux, sans doute, Marcoing-sur-l'Escaut, Masnières, Ribécourt, Fontaine-Notre-Dame, Anneux, Flesquières, Havrincourt, tous pays de la vallée du grand fleuve et dont, depuis que les Anglais et les Allemands s'y sont battus avec furie, il ne reste plus à peu près que le fantôme.

L'on se souvient que c'est en allant ainsi, lui le grand pasteur, mitré, crossé, dans les humbles villages et jusqu'au fond de son diocèse, qu'il faillit périr noyé, du fait de la roue d'un moulin qui, sur un pont, retint celle de son carrosse et le jeta à l'eau. « Je lisais un livre, dit-il, ayant mes lunettes sur le nez, mon crayon en main et mes jambes dans un sac de peau d'ours : tel à peu près était Archimède quand il périt à la prise de Syracuse. » Cette indulgence, ce détachement envers les faits brutaux de la vie étaient les mêmes dont il avait fait montre toujours envers les hommes. Là-dessus, il professait la résignation chrétienne la plus désintéressée et la plus noble. Lui-même, dans un billet charmant de finesse grave envoyé, au moment de la mort de l'abbé Langeron, à la sœur Charlotte de Saint-Cyprien, carmélite, s'était laissé aller à parler de « cette joie de la foi » qu'a nommée saint Augustin. Et c'était vraiment cette joie, cette illumination et ce sourire de la foi qui donnaient tant de beauté à son visage et de fraîcheur à son âme. Saint-Simon, si sévère aux grands, ne laisse pas une ombre au portrait de Fénelon. Il le dessine et le peint tout en lumière. « A tout prendre, dit-il, c'était un bel esprit et

un grand homme. » Cygne, il n'a pas l'éclat mâle, les hautes vues, les grands coups d'ailes de son rival Bossuet ; mais ce cygne avait de quoi plaire d'une autre façon que cet aigle ; surtout quand Saint-Simon, parlant de Fénelon, nous dit que ses vertus « le firent adorer de son peuple ». Et ce peuple, ne l'oublions pas, était celui de Cambrai et du Cambrésis, ville de guerre, terre d'armée et, toutes deux à l'*avancée de France*, la *barrière d'airain*, aussi dignes, l'une et l'autre, la ville et la terre, de leur grand évêque !

V

Des villages, des moulins, des bois inclinés doucement sur les pentes et sous lesquels passaient en chantant les ruisseaux, de toute cette nature modérée

Faite à souhait pour Fénelon,

la guerre, en bien des endroits autour de Cambrai, n'a laissé que des vestiges ; mais cette nature même est si vivace, si féconde, toute cette contrée fertile repos sur un sol si généreux que les traces marquées par de longs combats se montrent çà et là, dans bien des cantons, déjà moins visibles. Ainsi la paix, la « profonde paix » à laquelle Fénelon, dans une lettre au fidèle Destouches, écrit — après des guerres sans nombre — qu'il aspirait déjà, elle retrouve sa raison dans la nature (1) ; et cette nature, nous savons bien que, pour le prélat au style tout pastoral, c'était — à côté de la foi — la consolatrice.

M. Albert Thibaudet, qui se plut à étudier maintes fois, en de lucides pages, ce qu'il nomma sans beaucoup de

(1) Lettre de Fénelon à Destouches (du 10 décembre 1711).

ménagement la « légende fénelonienne » (1), a montré comment celle-ci reçut, au siècle qui suivit la mort de Louis XIV, son développement et son éclat. En fait, M. Thibaudet, à ce point de vue tout naturiste, ne sépare pas Fénelon de ses suivants littéraires : un Bernardin de Saint-Pierre et un Jean-Jacques Rousseau ; l'on peut même dire que tous trois, les suivants et le précurseur, il les assemble en une même famille. Toutefois, puisque nous en sommes à nommer Cambrai, à montrer Fénelon dans son cadre, à le présenter enfin dans ce milieu plein de rusticité où l'auteur du *Génie du christianisme* fut conduit un jour à venir lui-même, n'oublions pas que Sainte-Beuve, avant M. Albert Thibaudet, avait mené plus loin encore, jusqu'à Chateaubriand en personne, ce rapprochement de l'archevêque du XVIIe siècle et de certains hommes des temps nouveaux.

C'est à la fin de l'un de ses *Lundis* les mieux venus, les plus nourris de cette moelle et de cette sève qui font toujours si substantielle cette vivante critique, et dans des pages où Sainte-Beuve, précisément, traite de ces *Lettres et opuscules inédits* de Fénelon qui contiennent des billets à Destouches et qui sont sous la plume du prélat tout ce qu'il y a au monde de plus riant et de plus aimable. « Littérairement, on a beaucoup loué et cherché à définir Fénelon, écrit Sainte-Beuve (le lundi 1er avril 1850), mais nulle part, selon moi, avec une sensibilité d'expression plus heureuse et une plus touchante ressemblance que dans le passage suivant, où il s'agit autant de son style que de sa personne : « Ce qu'il fai-« sait éprouver n'était pas des transports, mais une suc-« cession de sentiments paisibles el ineffables : il y avait

(1) *Revue critique des idées et des livres* (25 mai 1921).

« dans son discours je ne sais quelle tranquille harmonie, « je ne sais quelle douce lenteur, je ne sais quelle longueur « de grâces qu'aucune expression ne peut rendre. » Et, dit Sainte-Beuve, en rapprochant comme nous le faisons ici nous-même, Fénelon de Chateaubriand, « c'est Chactas qui dit cela dans les *Natchez*. » « Il est assez singulier, ajoute encore Sainte-Beuve, qu'une telle parole se rencontre dans la bouche du sauvage américain, mais elle n'en est pas moins belle et parfaite, et digne qu'on l'inscrive après les pages de Fénelon. »

Et le rapprochement, tenté ici par Sainte-Beuve, s'accuse davantage, il devient plus étroit encore si l'on considère que Cambrai a été le point de jonction de ces deux êtres de séduction, de ces deux cœurs qui battirent si souvent d'un même orgueil et d'une même fièvre. La seule différence, entre le prélat nourri du fin suc des anciens et le jeune gentilhomme arrivé de Combourg, tenait, beaucoup plus qu'aux variations des croyances, aux gradations de la poésie, aux nuances du talent.

Fénelon — nous le voyons par les billets au *bonhomme* Destouches — en revenait toujours (« nourri d'antiquité classique », a écrit JULES LEMAITRE), à Horace et à Virgile ; sa nature, comme celle qu'il a dépeinte dans *Télémaque*, était ornée ; mais le jeune Breton arrivé de son manoir n'avait pas, dès l'abord, recours à de tels apprêts. Ses adieux à Combourg avaient eu quelque chose de farouche et d'ardent. Qu'on se souvienne du fameux passage où, dit-il, après avoir reçu de son père, le rigide gentilhomme, la dernière étreinte, « il remonte la chaussée de l'étang » et revoit encore une fois, avant de quitter le château de ses ancêtres, « le ruisseau du moulin et la prairie ». Et cela, dit-il, pour « m'avancer sur une terre inconnue : le monde était devant moi ».

Ce monde, après une vision fugace de Paris, ce fut précisément cette vieille ville si plaisante de Cambrai où tenait garnison le régiment de Navarre. « Arrivé en habit bourgeois au régiment, vingt-quatre heures après, dit-il, j'avais pris l'habit de soldat ; il me semblait l'avoir toujours porté. Mon uniforme était bleu et blanc, comme jadis la jaquette de mes vœux : j'ai marché sous les mêmes couleurs, jeune homme et enfant. » Tout ce chapitre si frais et si charmant sur Cambrai (dans les *Mémoires*) : les sorties avec La Martinière, les fredaines de sous-lieutenant, l'histoire de la belle Flamande, tout cela c'est du meilleur Chateaubriand. Et d'abord, ce qui rehausse ce chapitre, écrit tout entier à Berlin (Chateaubriand étant devenu ambassadeur), dans un exil maussade, c'est le regret de tout ce que le jeune René a laissé derrière lui ; c'est, une fois encore, « le ruisseau du moulin et la prairie » ; c'est la « chaussée de l'étang » ; et ces « bruyères » des bois autour de Combourg, comme il en a le regret !

Aussi, entendez sa joie, quand après la mort de son père, « haut et puissant messire René de Chateaubriand », il obtint un congé, quitta Cambrai et revit enfin « les landes de sa Bretagne » ! En réalité son nid d'aigle, son Combourg des hiboux et des grands arbres, aux fenêtres grillées, aux tours féodales, c'était encore ce qui convenait le mieux à ce cœur aux mouvements désordonnés, épris d'espace et de nature sauvage.

En vain, près du tombeau de Fénelon, dans la ville du vieux tisseur Baptiste et du vieux Monstrelet, au tintement lent des heures marquées par Martine et Martin, les figures de jacquemarts, l'auteur de *René*, des *Mémoires* et de l'*Itinéraire* s'était-il attardé à relire *Télémaque* ; rien de ce « parfum qui prévient et s'insinue », de ce ton

« délicat, fin et délié, très agréable » que Sainte-Beuve admire chez le prélat à propos des *Lettres spirituelles*, ne semble avoir passé dans ce cœur d'orage. Et cependant! Cependant, quand, aujourd'hui encore, on revient dans cette contrée, à toutes les places, dans toutes les rues du Cambrai de jadis : rues Saint-Ladre, de Tavelle, des Trois-Pigeons, des Chanoines, place au Bois, place d'Armes, dans le silence, dans la paix, dans ce grand calme qu'a troublé un instant la guerre, on se plaît à les évoquer côte à côte, les deux hôtes de la cité de Vauban : l'un vieillard, l'autre jeune homme; l'un mitré, souriant, familier, plein de bonne grâce et d'aménité, prince-évêque fastueux et prodigue, l'autre précisément l'un de ces garçons tels que le prélat les préférait : officier juvénile, un peu étourdi, petit gentilhomme, mais de vieille maison; enfin tous deux, l'archevêque et le sous-lieutenant, à moins de cent ans l'un de l'autre et dans la même ville, de fières figures de lettres, des têtes hardies, promptes, avec un grain de chimère, et que des considérations souvent utopiques, dans bien des cas, conduisent et abusent.

A PROPOS DU CENTENAIRE DE FROMENTIN

LE PÈLERINAGE DE " DOMINIQUE "

C'est dans un quartier bien cher à Fromentin, puisque c'est entre le Collège où il fit ses études et le Musée où sont exposés ses ouvrages, que s'élève à La Rochelle, à proximité de la vieille rue du Minage, ce temple désaffecté de l'Oratoire où Ferdinand Brunetière vint — il y a dix-sept ans, déjà! — au nom de la *Revue des Deux Mondes*, évoquer le souvenir de l'écrivain qui publia dans cette revue même les principales de ses œuvres : *Une année dans le Sahel, les Maîtres d'autrefois* et ce *Dominique* auquel il ne travailla pas moins de deux années, qu'il remania tant de fois et qui demeure, après plus d'un demi-siècle, le miroir le plus fidèle et le plus touchant de sa jeunesse. Ce bâtiment de l'Oratoire, à la façade vénérable, aux pierres usées, fendillées, rongées çà et là par l'herbe, nous tenions à le voir d'abord ; c'est là en effet, sous ces voûtes spacieuses, que parla Ferdinand Brunetière ; c'est là qu'il rendit hommage à la mémoire du voyageur, du peintre, du descriptif auquel nous devons tant de pages vivantes et nuancées, sur « ces paysages et cette atmosphère du pays d'Aunis », d'un charme rustique et d'une tranquille grandeur qui, chez Fromentin, servent de fond plus encore aux livres qu'aux tableaux.

En venant ici, le 29 octobre 1903, Ferdinand Brune-

tière avait bien choisi l'époque de l'année qui convient le mieux à la commémoration du sobre et frémissant maître qui a dit, au début de *Dominique*, qu'il était né « dans les brouillards d'octobre » et que ces brouillards avaient laissé sur son pinceau et dans son style quelque chose de leur brume voilée. Afin de célébrer le centenaire de cette naissance (Fromentin est né le 24 octobre 1820), nous eussions aimé nous aussi, comme notre illustre prédécesseur, venir à La Rochelle en cet automne que Fromentin a nommé la « triste et fervente saison », cette saison qui donne, à la campagne de cette région de France, une gravité de plus et qui était bien, tous ses livres, toutes ses lettres l'attestent, celle dont il recherchait le plus volontiers la mélancolie, enfin dont les aspects vastes et monotones, d'une riche désolation, étaient bien de ceux qui faisaient naître en lui, montant du sol natal, le plus de réminiscences.

Dans *les Maîtres d'autrefois*, ce livre où la sensibilité la plus aiguë se confond avec l'intelligence la plus avertie de la peinture, il est une page entre toutes expressive. C'est celle où Fromentin dit qu'il se fit conduire à Scheveningen dans les dunes de Hollande. « On traverse le village, dit-il. On a devant soi, plate, grise, fuyante et moutonnante, la mer du Nord. Qui n'est allé là ou n'a vu cela? On pense à Ruysdaël, à Van Goyen, à Van de Velde. On retrouve aisément leur point de vue. Je vous dirais, comme si leur trace y restait imprimée depuis deux siècles, la place exacte où ils se sont assis : la mer... à gauche, la dune échelonnée à droite... » Cette page est un modèle ; elle témoigne du religieux respect avec lequel Fromentin s'approchait des lieux mémorables où avaient vécu ses devanciers. A notre tour, dans un même esprit, guidé par une même pensée, nous irons, dans un

instant, visiter le village de Saint-Maurice, ce village dont la situation à proximité de la mer devait rappeler si bien, du vivant même de l'artiste, le village de Scheveningen. Et de Saint-Maurice, jusqu'à Laleu, jusqu'à Vaugoin, les hameaux proches, la mer à gauche, la dune à droite, nous pourrons, nous aussi, déterminer les endroits où Fromentin vint tant de fois s'attarder de préférence. Par notations brèves, ramassées, puis par touches larges, à grands traits, nous referons à notre tour les étapes de cette longue vie de labeur et d'amour, et ce sol qui dégage « l'on ne sait quoi de local et de persistant » nous fera, sur l'artiste et sur l'écrivain, les mêmes confidences que « l'herbe fade, la dune pâle, la grève incolore, la mer laiteuse, le ciel soyeux, nuageux, extraordinairement aérien » de la Hollande lui firent à lui-même jadis sur Ruysdaël et sur Van de Velde.

***

D'abord, avant toute autre étape aux habitations de campagne de Dominique, avant d'entreprendre cette visite aux quartiers de la cité que le meilleur de ses chroniqueurs appelle « la bonne ville » (1), nous nous rendrons rue Dupaty, à la maison natale de Fromentin. De cette maison, entièrement démolie et remplacée par une autre, il ne subsiste, hélas ! que le souvenir, et si nous voulons nous la représenter, cette maison, telle qu'elle fut au temps où le docteur Fromentin, père d'Eugène, la possédait, il nous faudra aller, au Musée municipal, la contempler dans le dessin aquarellé que Jules Jourdan, un artiste rochelais, en a laissé. Nous verrons alors que,

(1) *La bonne ville de La Rochelle*, par Georges Musset (1912).

suivant la tradition du pays, le logis des Fromentin, haut de trois étages, tout en saillie sur la rue, dominé d'un toit à lucarne, s'accotait selon l'usage sur les piliers de solides arcades. « A la mode d'autrefois, à chacun des piliers s'adossait une borne servant de montoir aux cavaliers, sous un anneau scellé pour attacher les bêtes. On entrait, sous l'arcade, dans une petite cour humide et surannée, suivie d'un jardin où l'on montait par trois marches (1). » Il s'en fallait de beaucoup que ce jardin étroit, d'un jour avare, enclos entre de hauts murs, fût comparable au jardin de prestige et de féerie, au domaine d'un charme enveloppant, discret, dont Fromentin a parlé dans *Dominique*, le jardin dont il a laissé, dans un concert d'oiseaux et un froissement de feuilles mortes, la description d'une si insinuante grâce et d'une si douce intimité. Ce jardin-là, qui tient du conte lyrique et du récit de terroir, d'une saveur agreste, aux teintes d'automne, sur lequel passe en inclinant la cime des arbres le vent de la mer, il est à peine indiqué ici, dans le clos de cette maison, que l'aquarelle du peintre local ne laisse pas deviner, et pour en surprendre le bruissement et les murmures, en pénétrer l'ombre tiède et comme vivante, c'est moins ici qu'au jardin de Lafond d'abord, à celui de Saint-Maurice ensuite, qu'il nous faut aller.

Le petit domaine de Saint-Maurice, acquis en 1815 par Antoine Toussaint, le grand-père paternel d'Eugène, constituait entre La Rochelle et le port actuel de La Pallice, où il existe toujours, en quelque sorte la résidence d'été, M. Pierre Blanchon dit fort agréablement la « borderie, » où la famille Fromentin venait, durant la belle saison et jusqu'aux vendanges, se reposer des soucis

(1) Louis GILLET, *Eugène Fromentin* (*Revue de Paris*, 1er août 1905).

et des travaux des jours d'hiver ; quant à l'asile de Lafond, dont le docteur Fromentin avait été nommé le directeur en 1829 (il y resta jusqu'en 1858), le futur Dominique y passa, de même qu'à Saint-Maurice, une partie de son enfance frileuse, méditative, de garçonnet rêveur et délicat.

C'est à une bonne lieue de La Rochelle, à l'extrémité d'un faubourg bordé de jardinets, de maisons basses, de fabriques de sabots d'aspect tout rural, qu'est situé le grand établissement fondé par le savant père du peintre ; nous nous y dirigeons d'abord, et c'est pour nous, en même temps que le prétexte à rendre hommage à un grand nom, une occasion nouvelle de saluer au passage quelques-unes de ces pierres vétustes, quelques-uns de ces graves et beaux monuments dont M. André Hallays a dit que les vieux Rochelais, sensibles au passé de leur ville, aiment à parler « avec une tendresse mélangée de fierté ». Sans être, par son ensemble assez lourd et qui surprend de la part de l'architecte Gabriel, l'un de ces témoins les plus caractéristiques d'autrefois, la cathédrale Notre-Dame n'en offre pas moins, à l'intérieur, l'une des surprises les plus heureuses que nous ayons éprouvées en ce voyage. Nous voulons parler de cette chapelle des marins d'un caractère si touchant, et sur les murs de laquelle sont disposés, en façon d'ex-voto, de nombreux tableaux de style naïf offerts, en remerciement et reconnaissance, à la Vierge protectrice des navigateurs.

J'imagine que le petit Eugène Fromentin accompagna plus d'une fois dans ce sanctuaire si touchant, en venant de la rue Dupaty, cette bonne et pieuse mère qui, de tous ses parents, resta bien toujours et jusqu'à la fin l'être le plus près de son cœur. Avec quel sentiment de vive admiration ce petit bonhomme, dont l'imagination était

déjà éveillée, dut considérer ces panneaux peints de manière si gauche et sur lesquels sont représentés, sur la mer en tempête et sous un ciel d'orage, de malheureux marins, menacés de périr, en appelant à Dieu et à Notre-Dame. Et là, devant ces cadres dédorés, aux tableaux craquelés, usés par le temps, comme l'esprit de l'enfant, nourri déjà de chimère, dut vagabonder plus d'une fois à la vue de ces épisodes de nos annales maritimes : le dogre *l'Aimable-Louise* ou le navire *la Gloire*, perdus par gros temps loin du port ; *le Bel-Amy*, la frégate la *Louise du Canada* s'ouvrant mâts brisés sur les flots en furie ; enfin dans un appareil vraiment tragique, le trois-mâts *le Saphir de La Rochelle*, revenant de Saint-Domingue et tout près de sombrer avec son équipage. La première rencontre du petit Eugène avec l'Océan, cet Océan que, plus tard, dans *Dominique*, il semblera défier du sommet si élevé d'un phare, nous ne doutons pas qu'elle ne soit ici, dans cette chapelle, plus encore peut-être que sur ces quais du port au-devant desquels de lentes et paresseuses embarcations aux voiles bigarrées, rappelant par leurs harmonieuses couleurs celles qu'il admira longtemps après sur le Nil, vinrent un peu plus tard éveiller en lui le désir des voyages, le goût du désert et faire naître enfin dans son cœur ce « spleen lumineux de l'Orient » dont Théophile Gautier dit qu'il subit si complètement un jour la domination.

*
* *

Par une heureuse fortune, l'aspect de l'établissement de Lafond, la façade de son bâtiment central d'une grande simplicité, les plantations qui en précèdent l'accès, l'ombre des vieux arbres, le recueillement, surtout le repos qui

apporte tant d'apaisement à ces maux de l'intelligence dont c'est ici le refuge, rien de tout cela n'a changé depuis ces lointains jours où l'enfant qui devait être Dominique, quittant l'habitation de la rue Dupaty, abandonna La Rochelle pour venir résider avec ses parents dans cette grande demeure. En ce temps-là, — 1829, — le petit Eugène n'était encore que le bambin heureux occupé, avec les petits paysans du voisinage, à tendre des pièges aux oiseaux. Tandis que, retenu par les soins de sa charge, le docteur Fromentin se renfermait dans ses études cliniques (un pavillon de Lafond, de nos jours, porte encore son nom) et que Mme Fromentin, de son côté, se tenait confinée chez elle, l'enfant, par une sorte de contraste que soulignaient encore la délicatesse de sa nature et la recherche de ses manières, se laissait aller déjà à ces jeux violents mais surtout à ces courses vagabondes auxquelles, plus tard, il céda tant de fois et qui devaient, dans la maturité de sa vie, le conduire jusqu'au seuil brûlant du désert.

« A dix ans, exposera plus tard Dominique à son confident, je ressemblais à tous les enfants de Villeneuve ; j'en savais autant qu'eux, j'en savais un peu moins que leurs pères ; mais il y avait entre eux et moi une différence imperceptible alors et qui se détermina tout à coup : c'est que déjà je tirais de l'existence et des faits qui nous étaient communs des sensations qui toutes paraissaient leur être étrangères. » Ainsi, de son père le savant, celui que sa spécialité limitait à l'ordre cérébral, le jeune Fromentin tenait déjà ce goût si aigu de l'analyse qui devait se manifester plus tard dans *Dominique* et communiquer à cette étude des sentiments un caractère si frémissant et tout moderne ; mais de sa mère, cette mère dont il dira qu'elle avait une « âme exquise », il tenait cette haute

mesure, ces qualités de cœur et cette finesse de sensation qui devaient le disposer si bien à subir un jour les joies et les inquiétudes de l'art, enfin ces rudes orages que la passion éveille avec tous ses tourments chez les êtres d'essence supérieure. « Tout dissipé que je fusse, et coudoyé et tutoyé par des camaraderies de village, au fond j'étais seul, dit-il encore, seul de ma race, seul de mon rang, et dans des désaccords sans nombre avec l'avenir qui m'attendait. » Ces désaccords, surtout ceux qui naquirent entre le père et le fils à propos du choix de la profession embrassée par Eugène, nous savons qu'ils commencèrent à se manifester dans cette demeure et que c'est ici, à Lafond, que le docteur Fromentin exprima maintes fois cette réprobation dont Eugène souffrit tant et dont, dès l'automne de 1848, dans une lettre à son cher Armand du Mesnil, il disait, en pensant à l'opposition tenace qui lui était faite : « Je te l'ai dit, ils m'ont hébété, ils m'ont pétrifié, on m'a tué ! »

Durant que nous songeons aux réminiscences d'un tel passé, tout à coup, entre les charmilles, nous apercevons la longue robe bleue, la croix d'argent et la haute coiffe blanche des religieuses qui sont, à Lafond, les gardiennes des pires misères morales ; malgré nous, nous pensons alors à ce goût de la retraite, à cet appel du cloître que Fromentin, après la mort de Madeleine, l'héroïne de son livre et de sa vie, ressentit un moment à l'exemple de son maître, le paysagiste Cabat.

Dans un beau portrait qu'il a tracé plus tard du grand écrivain et peintre orientaliste, M. Louis Gonse écrit, de Fromentin, que sa physionomie avait pris avec le temps « un caractère très remarquable » et paraissait animée d'un regard scintillant et comme intérieur. « Quelque chose du cuit et de l'émacié des races du désert » semblait,

dit-il, avoir donné à son visage un peu du durcissement monastique. Ce durcissement des traits, du visage assez anguleux et tel que nous pourrons le contempler dans le buste par Ternois exposé au musée de La Rochelle, ne se manifestera que par la suite, avec les années. « Une nature exquise, à en juger par son triste et souffrant visage », voilà comment, dans les *Maîtres d'autrefois*, Fromentin, de son côté, décrit Potter jeune homme, ce Paul Potter au talent simple et robuste auquel il rendit si bien justice dans son livre. Appliquée à lui-même, cette image, par plus d'un détail, pourrait convenir plus qu'on ne suppose à Fromentin. Sa nature, comme celle de Potter, était vraiment exquise et « le vif penchant pour la vie champêtre » qu'il souligne chez le peintre rustique, était encore un rapport par lequel se ressemblent deux artistes si considérables; toutefois, le « triste et souffrant visage » n'apparaît pas plus ici encore, sous les traits du garçonnet qui grandit dans le recueillement grave et concentré de cette grande demeure que dans ceux de l'adolescent qui devait vivre, à peu d'années de là, sous les tilleuls ombreux de Saint-Maurice, de si poignantes heures de détresse, de travail opiniâtre et de résignation.

Pour venir à Saint-Maurice, nous eussions préféré, à tout l'épanouissement de l'été, l'un de ces après-midi de septembre qui succédaient jadis, dans cette contrée de vignobles, à l'époque des vendanges. Alors M. Dominique, le fusil sur l'épaule, précédé de ses chiens, s'en allait tantôt seul, tantôt avec le vieil André, du côté de la mer, le long des marais, chasser la bécasse et la perdrix. L'une de ces tièdes et discrètes journées d'automne, d'une si douce coloration, comme il en est tant dans cette contrée, donnait à ce moment tout son prix au paysage, et c'était pour Dominique déjà vieilli, revenu de bien des

regrets et marqué par bien des souffrances, un plaisir supérieur de contempler une fois de plus ce « grand pays plat », « nullement boisé, à peine onduleux », dont il a parlé avec tant d'amour, et de se livrer, tandis que sur le ciel gris se rassemblaient de petites compagnies de tourterelles, à ce jeu des souvenirs dont il était possédé au point qu'il n'y avait pas pour lui, dans ces vastes terres, un guéret, une haie de tamaris ou de prunelliers, une *levée* dans les marécages, la flèche d'un colombier ou d'un moulin, qui ne fussent à ses yeux autant de témoins d'un passé que rien ne pouvait l'empêcher de revivre.

Au lieu de cela, de cette sourde magie de l'automne et de sa grande mélancolie, c'est la brûlante ardeur d'un été torride, l'air surchauffé, cette poussière de simoun et ce bleu du ciel en fusion que l'hôte disparu de cette campagne a connu jadis à Biskra ou à El Aghouat. Cette rue d'El Aghouat, qu'il a peinte une fois d'un pinceau chargé de toutes les vives teintes de l'Orient et qu'il a décrite « étroite, raboteuse, glissante, pavée de blanc et flamboyante au soleil », nous pouvons imaginer un instant que c'est cette rue du village de Saint-Maurice, longue, pénible, serrée entre de petites cours, des habitations étroites et dont les épaisses masses rousses des vignes disparues ne forment plus la limite.

« La Rochelle, située en plein pays de vignobles », dit une vieille ordonnance du temps de Charles VII. Ah ! que cela est loin ! Si Dominique venait de nouveau habiter son vieux logis des *Trembles*, il ne pourrait plus espérer achever ses jours à Saint-Maurice, « maire de sa commune et vigneron » ; la dévastation de l'industrie a passé ici ; elle a desséché les marais, tracé des routes, corrigé le paysage, et ce petit buisson de la colline avec le chemin creux qui n'était rien, mais qui était tout, puisqu'en

passant il faisait penser à Ruysdaël, tout cela a disparu dans une sorte de grand cataclysme niveleur et désastreux; et pour le pressoir, ce pressoir dont Fromentin, au début de son ouvrage, a parlé comme d'un être vivant, composé de « charpentes, de madriers, de cabestans, de roues », de treuils gémissant dans « la moiteur des raisins pressés, la chaude exhalaison des vins qui fermentent », nous apprendrons tout à l'heure qu'il s'en est allé, lui aussi, de la maison de Saint-Maurice, pièce à pièce et morceau à morceau, avec les souvenirs.

« Amie, ma divine et sainte amie, écrivait Eugène Fromentin durant l'été de 1844, après la mort de celle qu'il avait nommée Madeleine, je veux et vais écrire notre histoire commune, depuis le premier jour jusqu'au dernier. » Cette « histoire » que le poète a portée en lui si longtemps, puisqu'il ne la réalisa dans le roman que près de vingt ans plus tard, « cette histoire toute simple, tout intérieure », comme dit Sainte-Beuve, nous savons que c'est ici, dans cette maison de Saint-Maurice, que Fromentin en a vécu quelques-unes des phases principales, qu'à l'aide de ses souvenirs d'enfance, des rappels de sa jeunesse, il l'a méditée, et que, le cœur pacifié, revenu de bien des affres et de bien des deuils, il en a mené à bien le long travail.

L'une des hautes fortunes littéraires du siècle, *Dominique*, ce grand beau livre qu'aimait George Sand, que Sainte-Beuve a loué, que Flaubert assure avoir lu « tout d'un trait », dont Edmond Scherer a déclaré qu'il était de ceux qu'il relisait « une fois tous les ans », ce livre-là n'a pas, comme *René*, reçu son inspiration du site grandiose et tourmenté, du décor féodal d'un manoir ancien. Rien ici de Combourg, de son âpre grandeur, du fracas de ses légendes ; mais, bien au contraire, la rusticité, la simpli-

cité même, avec, dans l'ensemble de la construction à un rez-de-chaussée, quelque chose de cet aspect agreste, voire rural, que peuvent présenter à Milly la maison de Lamartine, celle de Mistral à Maillane, au Cayla la demeure paysanne d'Eugénie de Guérin.

« Un logis campagnard dont les bâtiments bas, blanchis à la chaux, séparent une cour d'entrée d'un vaste jardin », voilà comment M. Blanchon a vu la maison de Fromentin à Saint-Maurice et comment cette maison se présente réellement. La cour d'entrée est un vaste quadrilatère flanqué de communs à droite et à gauche, et dans sa nudité, sous le jour éclatant, donne tout à fait l'impression de ces cours silencieuses, envahies de soleil, des *mas* provençaux. Nous saluons, dès l'entrée, un figuier noueux, robuste, aux feuilles épaisses, dont, nous dit-on, Fromentin goûta des figues.

Des hirondelles en troupe pressée poussées par le vent qui vient de la mer, font entendre de petits cris joyeux, et tandis qu'elles se posent, en secouant leurs fines ailes au long des gouttières, le cœur battant, nous songeons à ces lignes du *Sahel*, belles comme une élégie, et que Fromentin composa loin de la France, sous les palmiers de la caravane : « Connais-tu, ai-je dit à l'oiseau, sur une côte où j'aurais pu te voir, un village blanc dans un pays pâle, où l'absinthe amère croît jusqu'au bord des champs d'avoine? Connais-tu une maison silencieuse et souvent fermée, une allée de tilleuls où l'on marche peu, des sentiers sous un bois grêle où les feuilles s'amassent de bonne heure?... »

Étrange rencontre des mêmes pensées, retour immuable des saisons! Le « village blanc », le voilà dans sa tiédeur d'été; la « maison silencieuse et souvent fermée », elle vient de s'ouvrir devant nos pas! Nous en

franchissons le seuil et bientôt, par un étroit corridor qui relie la cour d'entrée au parc situé du côté de la mer, nous pénétrons dans l'allée de ces tilleuls toujours les mêmes, toujours épais, toujours ombreux, qui partage à peu près le grand jardin mélancolique au désordre charmant. Çà et là, des deux côtés de cette grande allée médiane, des sentiers jonchés des feuilles de la dernière saison, serpentent autour des plates-bandes bordées de buis, où se dessèchent, faute de pluie, de petits buissons de pivoines ; et, sur chacun de ces côtés, je reconnais les « frênes emmaillotés de lierre, les grands ormeaux chargés de lichens jaunes » dont Fromentin parle dans l'une de ses lettres ferventes à Armand du Mesnil. Un peu plus en retrait, devant la façade de l'habitation, toute surannée, toute vieillotte, nous reconnaissons la terrasse « ombragée de vigne », cette fameuse terrasse où le petit Dominique, le front moite, les tempes battantes, les larmes aux yeux, vint composer une fois sur Annibal. Les vieilles marches branlantes et moussues de cette terrasse, nous ne tardons pas à les gravir ; bientôt, nous sommes sous la tonnelle enveloppée de pampres, de grappes, de feuilles déjà rousses. « Les pampres tombaient un à un, sans qu'un souffle d'air agitât les treilles », dit-il. C'était donc que ce jour était un jour semblable à celui que nous vivons en ce moment, un jour privilégié, l'un de ceux où de grands souvenirs et de grandes actions s'imposent à l'âme qui pense, au cœur qui bat, avec un même pouvoir d'évocation.

De cette rousse et chaude terrasse, d'aspect romain, où l'élève d'Augustin vint composer sur le grand capitaine défait à Zama, nous apercevons, juste au milieu de l'allée des tilleuls, sur un socle verdi, l'urne emblématique. d'une signification pleine de regrets et de deuil,

Madeleine, la belle créole, qu'elle devait donc avoir de charme, sous « l'ombre bleue des grands arbres », avec son teint mat, son écharpe lâche, cette séduction du rire et ce « regard foudroyant d'éclat » dont il a parlé et qu'offrent les filles des jeunes continents! Le cher vieux logis paternel des *Trembles*, tout endormi, si tranquille, au pesant silence, comme il devait donc être surpris de tant d'ardeur, de vivacité, de jeunesse! Cela, il n'était pas possible à Dominique de l'oublier : « Je vous montrerai, dit-il, tel coin du parc, tel escalier de la terrasse, tel endroit des champs, du village, de la falaise, où l'âme des choses insensibles a si bien gardé le souvenir de Madeleine et le mien que, si je l'y cherchais encore, et Dieu m'en garde, je l'y retrouverais aussi reconnaissable qu'au lendemain de notre départ. » Et ce regret, qu'il ressent à se promener aux *Trembles* avec son héros, Fromentin ne l'éprouve pas moins que Dominique. « Ma première visite à Saint-Maurice, écrit-il à Paul Bataillard au printemps de 1847 en revenant au pays natal trois ans après la mort de la jeune femme, a été un religieux pèlerinage à travers tout mon passé.

Ce « religieux pèlerinage », nous l'accomplissons à notre tour aujourd'hui; ainsi que l'auteur lui-même le confiait à Paul Bataillard, ce passé de Dominique nous venons « pièce à pièce » le recomposer; à l'aide des « débris épars au pied de chacun de ces arbres », nous nous efforçons de redonner la vie aux années mortes! Fromentin, comme Ruysdaël, comme Hobbema, comme Théodore Rousseau, ce grand rival en peinture auquel il témoigna toujours tant d'estime, honorait et aimait les arbres. Aux prises avec les assauts les plus rudes de sa destinée, durant les jours des pires détresses, c'est à eux, à ces gardiens de son passé, qu'il faisait toujours appel,

comme aux seuls confidents, aux seuls amis capables de l'entendre ! Ses arbres, — ses tilleuls surtout, — comme il les aimait ! Au printemps de 1842, quand il se fut aperçu que ses tilleuls avaient été « taillés par la tête au printemps », il en ressentit un grand chagrin. Cela, dit-il, « leur a ôté un grand charme et m'attriste beaucoup ». Aujourd'hui, et depuis tant d'années, les chers vieux tilleuls sont devenus encore plus touffus, plus noueux, plus vénérables, et quand, de la terrasse, nous gagnerons le petit tertre d'où l'on voit la mer, c'est à l'ombre adoucie de ces tilleuls centenaires, que nous atteindrons le fond du parc. De cette limite, il apparaît toujours, comme dans le récit du maître, le « double horizon plat de la campagne et des flots... d'une grandeur saisissante à force d'être vide » ; et l'horizon de la ville, La Rochelle avec la ligne de ses boulevards et l'extrémité de ses clochers d'églises », le vieil Ormesson du poète, c'est bien lui que nous devinons, par une ouverture pratiquée dans le mur latéral du parc, par delà la brume et dans le lointain sombre.

***

De La Rochelle, qu'on a nommé un « classique nid de corsaires », et qui le fut vraiment avec tout l'appareil de ses murailles dont les tours, — tours Saint-Nicolas, de la Lanterne, de la Chaîne, — semblent de nos jours encore, du côté de l'Océan, veiller sur sa défense, Eugène Fromentin, dans *Dominique*, a tracé le portrait tout en grisaille, assez maussade et dans lequel, à travers beaucoup d'amour, on perçoit bien du dépit. C'est que, dans cette « très petite ville, dévote, attristée, vieillotte, oubliée dans un fond de province, ne menant nulle part, ne ser-

vant à rien, d'où la vie se retirait chaque jour, que la campagne envahissait... », l'être sensible par excellence que devait devenir le futur écrivain et peintre ne reçut d'abord, surtout durant les longs hivers balayés de rafale, enveloppés de brouillard, que des impressions moroses, attristées, d'une grande désolation.

Épris comme il devait l'être plus tard, de ce bleu céleste et délicat dont nous retrouverons, tout à l'heure, dans ses tableaux arabes, au musée de La Rochelle, les purs témoignages, le garçon rêveur que la solitude du milieu tout spécial de Lafond avait oppressé jusqu'à l'étouffement, demeura d'abord indifférent à ce recueillement de couvent, à cette paix de béguinage dont les vieux quartiers de la ville, éloignés du port, avec leurs rues mortes, leurs façades fermées et leurs longs corridors d'arcades donnaient, en ce temps-là, l'impression. « Le ciel sans nuages au-dessus du désert sans ombre », voilà, selon l'un des passages les plus caractéristiques de son livre de notations sur le *Sahara*, ce qu'Eugène Fromentin souhaitait d'abord connaître, et lui qui rêva longtemps, jusqu'au point de le transposer sur la toile, de l'âge tout primitif où vivaient les Centaures, lui que grisèrent, sous le ciel d'Afrique, le tintamarre et le galop de la fantasia, comment se fût-il soumis sans souffrir jusqu'à l'intime de l'être, au silence absolu, au repliement claustral de ces grands hôtels habités par les ombres des conjurés et qui, contemporains des vieilles guerres religieuses, avaient dans leur aspect conservé quelque chose du caractère rigide, hostile, agressif de leurs habitants?

Un jour viendra pourtant, un jour tout chargé d'espoir, où Dominique, retenu à sa ville natale par tant de fibres, par tant de liens du cœur et de l'intelligence, trouvera enfin à la cité de son enfance, au visage adouci,

suranné d'aïeule, un peu de ce charme que nous découvrons aux très vieilles choses qui furent belles, qui furent grandes et dont toute la splendeur n'a pas disparu avec le temps. Ce sera quand, devenu jeune homme, sur le décor des antiques maisons à pans de bois et à pignon, à travers le long dédale des rues envahies d'herbe où retombent le long des murs les grappes des glycines, le voile bleu de Madeleine, agité vers lui par le vent venu de la mer, se fera voir tout à coup ainsi que la promesse de ce bonheur auquel il aspire avec fièvre, avec tout l'élan de sa jeune raison. A ce moment de sa vie, soulevé par cette ivresse que connaissent tant de jeunes hommes bien doués et qu'anime un noble orgueil, Dominique, à l'exemple de l'Olivier d'Orsel du roman, jouera un instant au *dandy*, au jeune *lion*, et, comme Olivier le lui écrira une fois de Paris, se montrera même, jeune homme à la mode, « papillonnant sur le cours Richard ».

Ce Cours planté d'ormes, devenu avec le temps le Cours des Dames, et qui part, le long du bassin d'échouage, de la Tour de la Chaîne pour aboutir à la rude et belle Tour de la Grosse-Horloge, toute une flottille d'embarcations aux voiles diaprées, une forêt de mâtures, les cheminées peintes en noir et en vermillon des vapeurs venus d'Espagne, en ferment désormais l'horizon. La belle promenade n'est plus animée comme au temps où le fils du docteur Fromentin y faisait parade de ses triomphes d'étudiant, de sa jeune gloire et, tout rêvant de René, d'Amaury, d'Adolphe, ses sombres modèles romantiques, s'y montrait vêtu avec une certaine recherche, et tel qu'un admirable dessin, très vivant, très beau, tracé par-lui-même et donné dans ce temps-là à son ami Beltrémieux, nous le fait voir, avec ses grands

yeux baignés de rêve, ses cheveux longs et bouclés retombant sur la haute cravate à la Devéria, et cet air prédestiné, fatal, qu'affectaient alors les jeunes gens un peu distingués férus des manières venues de Paris.

Du paisible quai Maubec, par la longue rue de Villeneuve, dont il semble avoir emprunté le nom pour le donner dans son livre au village de Saint-Maurice, nous avons suivi les pas de Dominique ; de la rue de Villeneuve, nous nous sommes engagé dans la rue Thiers (ancienne rue des Trois-Marteaux), celle où vécut Beltrémieux, l'ami cher entre tous, l' « âme juste », l' « esprit éminent » tant regretté, tant pleuré, dont il est question dans les lettres de la jeunesse du maître ; et par les très vieilles places, les très vieilles rues, un peu après la fontaine du Pilori, nous sommes parvenu à ce couvent des *Carmélites*, fermé, cloîtré, tellement muré et silencieux qu'il paraît désert, et nous avons imaginé qu'ils devaient être situés à proximité, dans la rue du même nom, ce jardin et cet hôtel d'Orsel, aristocratiques, discrets, charmants, que le jeune externe qu'était alors Fromentin avait vite fait d'atteindre en sortant du collège.

Le Collège ! ce bon vieux collège provincial, qu'entourent, comme autant de châteaux du silence, les bâtiments de l'ancien Évêché, du couvent du Carmel et du Muséum, nous n'avions, depuis notre arrivée à La Rochelle, cessé de penser à lui comme au témoin le plus vivant, le plus fidèle gardien, — avec le logis de Saint-Maurice, — de la mémoire de ces jeunes années durant lesquelles, selon sa propre expression, Dominique fut « un collégien de seconde, c'est-à-dire un peu moins qu'un homme, mais beaucoup plus qu'un enfant ». « Je me laissai conduire et ramener, je traversai les cours, je vis les classes d'étude, avec une indifférence absolue pour ces

sensations nouvelles... J'examinai mes nouveaux camarades, et me sentis parfaitement seul. La classe était sombre, il pleuvait. A travers la fenêtre à petits carreaux, je voyais des arbres agités par le vent et dont les rameaux trop à l'étroit se frottaient contre les murs noirâtres du préau... » Tout cela, qu'il a décrit avec tant de réserve, tant de pudeur et qui contraste, par la touche discrète et fine, avec l'arrivée du petit Chateaubriand au collège de Dol, insupportable, orgueilleux, luttant du pied et du poing contre le régent des études, il nous semblait vraiment que nous allions à notre tour l'éprouver en franchissant le seuil de cette vieille maison. Mais, de celle-ci, hélas ! il en a été comme des êtres ; et bien que la cour centrale en soit plantée de tilleuls, les salles d'étude spacieuses et nues plus chichement meublées que celles de n'importe quelle école primaire de village, les dortoirs blancs et recueillis, tout l'ensemble d'un dépouillement et d'une austérité quasi jansénistes, cette grande construction noble et pauvre n'a plus rien de commun avec le vieux collège où, pour la première fois, le médecin de Lafond amena le cadet de ses deux fils.

Reconstruit en 1840, à une époque où le jeune Fromentin avait déjà vingt ans, devenu un lycée moderne, l'ancien immeuble scolaire n'a légué au nouveau que sa vieille chapelle au portail patiné par les âges, au plafond boisé comme la quille d'un vieux vaisseau royal, aux larges baies, aux bancs rustiques et dont le millésime : *1638*, qui se lit encore sur le fronton extérieur, trahit l'âge vénérable. Fromentin, dans *Dominique*, nous confie que cette chapelle était, au moment de sa présence, abandonnée depuis longtemps. Ouverte et décorée une fois seulement par an, lors de la distribution des prix, elle « était, dit-il, située au fond de la grande cour du

collège ; on y arrivait en passant sous la double rangée de tilleuls (ces tilleuls qui lui rappelaient tant Saint-Maurice !) dont la vaste verdure égayait un peu ce froid promenoir ». Ce promenoir, il a été refait à l'image de l'ancien, et ce n'est pas sans émotion que nous nous figurons Dominique durant les longues heures de récréation, au milieu des jeux bruyants des élèves, se promenant ici avec Augustin, son Mentor, son Tiberge de plus tard, celui qu'il a nommé le « jeune maître d'étude du collège d'Ormesson » et dont il a écrit un jour « qu'animé d'une droiture de sentiments, d'une rectitude d'esprit à toute épreuve », il avait été pour lui le modèle le plus élevé, presque stoïcien, du devoir et de l'honneur qu'il connut jamais.

M. Louis Gillet, au cours d'une étude pénétrante qui résume largement Fromentin dans son caractère et dans son art, a été amené à parler d'Augustin. « C'était, dit-il, un jeune philosophe, professeur au collège et qui rendit sa classe fanatique de lui. » Il se nommait Bardant et fut un héros des Trois-Glorieuses. M. Gabriel Audiat, qui a, lui aussi, consacré à Fromentin, son compatriote, une remarquable étude, n'a pas dessiné d'un trait aussi simple « cette ardente et inflexible physionomie » dont Dominique parle avec admiration. Selon lui, il y avait, dans l'image du jeune maître d'étude, « quelque chose de Léopold Delayant, qui fut à La Rochelle le professeur de Fromentin et corrigea ses premiers vers », enfin d'Émile Beltrémieux, son ami, ce Beltrémieux qu'il continua de fréquenter à sa sortie du collège et qui, plus tard, lors de de la crise, du grand souffle de passion qui faillit bien emporter Dominique, ne cessa de prodiguer à celui-ci ces conseils énergiques, virils à la façon de sentences, par lesquels Augustin avait accoutumé de se faire entendre

de son élève. « Mon cher Dominique, si vous êtes malheureux au collège, confiait Augustin au jeune confident qui l'écoutait avec tant de trouble et de respect, songez que la discipline imposée n'est rien, quand on a le bon esprit de se l'imposer à soi-même. »

Fromentin, comme Dominique, éprouva-t-il ce sentiment, auquel Augustin fait allusion ici, d'être « malheureux » au collège ? Sincèrement, nous ne le croyons pas. Tout à l'heure, à la Bibliothèque municipale, l'obligeant conservateur, M. Musset, nous donnera communication de la notice autographe, écrite par Delayant sur celui que le vieux maître considérait comme le meilleur de ses élèves. Eugène Fromentin, est-il dit dans les lignes de ce parchemin jauni par le temps, « ne se distinguait pas seulement par sa vive intelligence, mais par un talent plus rare chez un élève, celui d'écouter ». Ce talent, Léopold Delayant l'avait discerné à merveille chez le futur voyageur et peintre. Fromentin passa sa vie à écouter : à Saint-Maurice ou du haut du phare (phare de Laverdin devant La Rochelle, ou bien phare des Baleines à la pointe de l'Ile de Ré), c'était la voix de la mer ou le grondement du flot venu d'Amérique ; devant le Sahel ou dans le Sahara, c'était le silence du désert ; mais surtout, dans sa méditative et sérieuse jeunesse, c'était l'accent des poètes.

L'élève que fut Dominique, n'a-t-il pas dit qu'en ce collège dont nous évoquons ici le passé, tandis que les maigres rameaux des arbres venaient battre les vitres de l'étude, il ne pouvait lire *Virgile* ou les *Tristes* sans pleurer ? L'aimable censeur qu'est M. Delahaye a tenu, à ce propos, à nous communiquer quelques-uns de ces vieux livres classiques à l'usage des maîtres provenant du vieux fonds de la maison et qui portent, — toujours croisées

dans leurs marges, — les deux palmes du Collège royal. Ensemble nous avons cherché, dans la petite édition des *Œuvres de P. Virgile Maro, prince des poètes latins*, dans le vieux *Tite-Live* ou dans *Cicéron*, les notes marginales que cet élève d'élite aurait pu laisser ; nous ne les avons pas trouvées, non plus que dans les *Œuvres diverses de M. Rousseau de Genève* ou dans celles, complètes, de *M. le vicomte de Chateaubriand, membre de l'Académie française*, parues à Paris, chez Ledentu, en 1836.

1836 ! A cette date, Fromentin avait seize ans ; il était en rhétorique, et, par une variante du premier manuscrit de *Dominique*, nous savons à quel point il goûtait le génie antique : et non seulement Virgile, Homère, Sophocle, les très grands, mais encore les plus ornés : Horace, Tibulle, Properce. Dans cette *Apologie des lettres*, que le brillant rhétoricien lut à la distribution des prix de 1837 et dont M. Blanchon dit qu'il eût été « piquant » de la retrouver, éclataient sans doute cette passion élevée du beau, cette noble ardeur, cette aspiration vers la perfection dont, à un âge encore précoce, il donnait déjà les marques. « L'émulation au collège, avait dit une fois Augustin à Dominique, est la forme ingénue d'une ambition que vous connaîtrez plus tard. » Cette émulation, légitime chez un jeune homme si doué, nous savons qu'elle se confondait dès ce moment dans son cœur avec le sentiment qu'il éprouvait pour Madeleine ; et c'est une page immortelle que celle où il a retracé, avec la chapelle du collège pour cadre, le spectacle de la distribution des prix. « Le temps, dit-il, était admirable ; c'était vers le milieu du mois d'août. » De nos jours, par un temps semblable, c'est dans la cour d'honneur du lycée, celle qui en suit immédiatement l'entrée et dont la galerie couverte qui circule autour du quadrilatère revêt des

allures de cloître, qu'a lieu cette cérémonie ; mais, jadis (nous venons de l'apprendre par *Dominique*) c'était dans cette chapelle si vieille, si vénérable qu'à dix années près, Richelieu, lors du fameux siège, eût pu venir prier et rendre grâces !

« De loin, écrit le triomphateur de ce beau jour, si gauche dans ces habits qu'il haïssait parce qu'ils le faisaient ressembler moins à un homme qu'à un écolier, de loin je vis entrer Madeleine en compagnie de plusieurs jeunes femmes de son monde en toilette d'été, habillées de couleurs claires avec des ombrelles tendues qui se diapraient d'ombre et de soleil. » Madeleine, à la façon créole, était enveloppée d'une longue écharpe de mousseline. « Elle passa riante, heureuse, le visage animé par la marche. » Le charmant tableau ! Qu'il est bien vu, bien exprimé par celui qui saura un jour en peindre de si parfaits ! Et pour cette écharpe enveloppant la jeune femme, qu'elle a de grâce, de mouvement, qu'on la voit bien ! Tout à l'heure, au musée, devant l'*Adoration des bergers* de Lesueur, à la vue de laquelle Eugène Fromentin, dit-on, ressentit sa première émotion d'art, à l'aspect du grand beau pli du manteau bleu de la Vierge, nous penserons, par un rapport curieux d'images, à cette écharpe. N'est-ce pas elle en effet, cette écharpe, comme d'Iris ou de Psyché, qui vint envelopper et saisir l'adolescent jusque dans le vieux préau d'école planté de tilleuls et qui, par de molles pentes, les frais détours dont Ovide et Virgile lui avaient enseigné le chemin et par lesquelles Madeleine le conduisait, le guida, drapeau charmant, vers les régions de l'art et de l'idéal ?

***

Dans cette calme et reposante habitation de Saint-Maurice, battue du vent de la mer et qui se trouve perdue là désormais au centre d'une nature soucieuse et comme réduite, l'on ne peut, — comme par contraste, — s'empêcher de penser à ce passage des *Maîtres d'autrefois* où Fromentin, en présence du *Vivier* de La Haye, « lieu original, de grande solitude », se souvient de « l'escorte des années joyeuses » qui l'a quitté. Cher et poignant cortège, d'une image un peu convenue d'ordinaire mais si vraie ici, il nous semble qu'il vient d'entrer sur nos pas, avec les premières feuilles tombées des tilleuls, dans cet intérieur tout entier intact, où rien n'a changé, ni les meubles, ni les tableaux, ni les livres, où tout, sous le verre des portraits, dans l'ombre des tentures, a conservé le caractère du passé, son recueillement et son silence. Ah ! régularité des anciens jours, repos de la province et sa douceur ! Rien, dans la quiétude de ce cadre atténué ne changeait jamais, tout demeurait immuable ! « Dieu merci, écrivait l'hôte de Saint-Maurice à Paul Bataillard, au cours de l'un de ces billets où il s'épanchait sans réserve, je retrouve chaque année les personnes et les choses à la même place et dans le même état. Nos domestiques sont les mêmes, notre chien de chasse est le même. »

Le chien de chasse ! Était-ce l'épagneul à poils fauves ou le braque à robe noire avec lequel, durant l'automne, Dominique battait les vignes jusqu'à la falaise et faisait, devant ses bonds, se lever des bécasses, des grives ou l'un de ces magnifiques coqs de perdrix rouges qui se rencontraient dans cet endroit ? Et parmi ces domestiques dont

il a parlé ici, en parfait gentilhomme soucieux de l'ordre dans son domaine, n'y a-t-il pas comme un rappel du vieil André, le plus ancien de ses serviteurs, celui qui l'avait vu grandir et le suivait depuis le collège ? La retenue, la nuance même un peu lointaine de ces images du passé, voilà donc ce qu'on goûte ici, au crépuscule, dans cette vieille demeure dont Eugène Fromentin, comme un matelot qui se réserve toujours un havre au milieu des tempêtes, parmi les orages de la vie avait fait sa maison heureuse. En vain cherchons-nous en effet, dans ce salon démodé aux tentures sourdes, aux meubles de jadis, de ces inscriptions, de ces coups de canif véhéments ou curieux dont Dominique, au cours de ses pensées, se plaisait à cribler les boiseries.

De tant de violences, de tourments, de combats intérieurs, nous ne pouvons retrouver les traces, mais seulement, disposés comme au temps de l'hôte lointain, les muets témoins de ces années : d'abord la « double bibliothèque » dont il est parlé dans *Dominique*, et le « petit meuble enseveli dans la poussière contenant uniquement ses livres de collège, livres d'étude et livres de prix ». Les livres de prix, ces livres dont il reçut les plus beaux à la fameuse distribution de 1837, ont été dispersés, hélas ! Quant aux volumes, aux reliures anciennes, aux titres bien un peu pâlis par le temps, qui couvrent les rayons, la plupart, provenant du docteur Fromentin, le médecin de Lafond, sont d'ordre scientifique. Seuls, un Cicéron, un Plutarque, rappellent les prédilections du jeune rhétoricien, et le vieux choix d'ouvrages de campagne : les *Voyages de Cook, les Ruines, le Magasin des demoiselles*, le *Traité des jardins ou le nouveau La Quintinie*, trahissent le côté poétique, intime, en quelque sorte agreste de ce logis ancien.

Qui ne se rappelle le passage exquis, filial, dans lequel Fromentin, à propos de sa mère, écrit dans l'une de ses lettres (toujours à Paul Bataillard) : « Nous avons cueilli le raisin ensemble ! » Sans doute l'écrivain parle-t-il de la vigne de la terrasse mêlée à la glycine. Pour sa mère, cette mère adorable, la seule personne qui l'ait compris jamais dans sa famille, nous eussions été heureux de contempler son visage tel que son fils nous le dépeint si bien avec ses grands beaux yeux noyés de larmes ; mais le portrait du docteur Fromentin, père d'Eugène, seul nous a été montré, un portrait de jeunesse genre Empire, à la Boilly. Ce portrait, c'est le docteur Fromentin lui-même qui l'a peint, non sans talent d'ailleurs. Elève de Bertin, de Gros, de Gérard, Pierre-Samuel Fromentin avait, dans son art étroit, conservé l'empreinte du premier de ces maîtres. Ces fameuses *Cascatelles du Mecenate* dont nous verrons en sortant de la maison, dans le vestibule, la copie d'après Vernet et dont Eugène, par une curieuse coïncidence (*les Maîtres d'autrefois*), retrouvera plus tard l'original au musée de La Haye, appartiennent bien au genre de ce paysage historique que pratiquaient, au commencement du XIXe siècle, les élèves au style déjà poncif d'Hubert Robert et de Michallon.

Cependant, dans cette habitation de Saint-Maurice, outre les sépias (souvenirs d'Afrique rapportés par Fromentin) et qui sont placées à gauche de la cheminée de la bibliothèque, il est deux autres tableaux, au cadre de vieux bois, qui nous ont, dès le seuil, retenu par leur art charmant, leur crayon naïf; ce sont les portraits d'Antoine-Toussaint Fromentin-Dupeux, le grand-père d'Eugène, avocat à La Rochelle, et de sa femme, costumés tous deux en habits Louis XVI. Ces portraits se

trouvent bien ici à la bonne place, car c'est lui, Fromentin-Dupeux qui, — ne l'oublions pas, — se rendit acquéreur, en 1815, de cette « borderie » à l'aide de laquelle son petit-fils, avec quelques détails empruntés à la demeure de son ami Seignette, à Vaugoin, imagina ce logis des *Trembles* au nom élégiaque, harmonieux, chantant, que *Dominique* ne pouvait pas prononcer, par la suite, sans se montrer ému jusqu'aux larmes.

A partir de 1867, Eugène Fromentin, livré tout entier à son labeur d'artiste, vécut certes beaucoup plus dans le vaste atelier, bien aéré, qu'il s'était fait construire et qui se trouve installé au premier étage d'un second logis de famille situé non loin de là; mais pour ce qui a trait à *Dominique*, à tout ce poignant et cher récit dont Sainte-Beuve admirait la trame, les résonances intérieures et toutes les fines nuances d'un art achevé, nous savons bien que c'est ici, et sauf quelques traits rappelant Laleu, Vaugoin, les villages proches, que Fromentin en a composé l'essentiel.

Huit années après cette date de 1867 que nous venons d'indiquer, moins d'un an avant la mort de l'artiste, il se passa à Saint-Maurice un fait singulier, qui tient trop à l'intimité de *Dominique* et qui en évoque trop toutes les phases pour que nous le passions sous silence. Nous voulons parler de cet étrange retour, de cette sorte de réapparition, survenue tout à coup, dans la maison des *Trembles*, de ce sceptique, élégant et railleur Léon Mouliade, l'ancien condisciple de Fromentin au collège de La Rochelle, celui dont l'écrivain, dans son roman, avait fait le modèle d'Olivier. « Imaginez, écrit Fromentin qui fait part à un ami après vingt-sept années de séparation de ce retour imprévu, qu'hier j'ai revu ici, chez moi, entrant comme un revenant, mon vieil ami de jeunesse,

l'Olivier de *Dominique*. » Olivier, ou plutôt Mouliade, a quitté la Vendée pour la Bretagne. Fromentin apprend que, dans ce nouveau gîte, « auquel il laissa son nom celtique et son titre de manoir », Olivier ne vit pas tout à fait seul. « Il n'a, dit-il, jamais été tout à fait seul, mon Olivier. Toujours le même ; mais c'est la même solitude morale. Au fond, le même ennui, la même douceur élégante et désabusée. Il est devenu gourmet, il a la goutte, ne monte plus guère à cheval et tire des bécasses dans son parc, une béquille d'une main, un fusil de l'autre. » Ce fantôme du passé, cette ombre des anciens jours, par quel jeu singulier des circonstances reparaissait-il tout d'un coup, après tant d'années, et sous cette forme vieillie, presque dérisoire, au seuil de cette maison des *Trembles* que le *dandy* de jadis avait animée tant de fois de ses sarcasmes, fait retentir de ses railleries et dont l'être simple, l'artiste parfait que Fromentin était devenu en dépouillant *Dominique*, ne se souvenait plus que pour le plaindre ?

***

C'est le 27 août 1876, après une courte maladie, que l'homme dont nous évoquons ici le passé d'art et de belles-lettres, quittant sa maison, fut conduit au cimetière de Saint-Maurice. Ah ! le chemin à parcourir, pour aller de l'une à l'autre, n'était pas long ! Une petite rue, d'où l'on aperçoit la mer en se retournant, la rue Quatrefages, y conduit entre deux rangées de maisons basses, blanchies à la chaux et que le soleil fait éblouissantes. Sans doute le berger kabyle qui ramène son troupeau, le soir, à l'entrée du *douar*, passe, dans une même saison, par un chemin semblable. Et c'est bien cette image, cette silhouette d'aspect biblique, pauvre et drapée noble-

ment, à laquelle il convient de penser au seuil de la tombe de l'écrivain qui avait dit, dans le *Sahel*, à l'une de ces heures d'apaisement qui succédaient en lui aux grandes crises de l'âme, aux orages du cœur : « Pourquoi la vie humaine ne finit-elle pas comme les automnes d'Afrique par un ciel clair, avec des vents tièdes, sans décrépitude ni pressentiments ? » Ce ciel clair, ces vents tièdes dont il a parlé aussi dans le *Sahara* et dont il a dit qu'ils « formaient de légers murmures autour des joncs des marais », devant d'autres marais, sous ce ciel d'Aunis, en été, est-ce que nous n'en éprouvons pas, nous aussi, la douceur ?

Par des échappées au-dessus du mur du cimetière, du côté du fort, non loin d'un carré de vignes, nous l'apercevrons, tout à l'heure, à nouveau, le grand paysage de chasse où Dominique vint, tant de fois, faire des battues avec M. de Nièvres. Au loin, nous reverrons les chars attelés de bœufs passer dans la campagne ; par les éclaircies, entre les haies vives, nous devinerons Laleu, enfin Vaugoin, le village où Fromentin avait aperçu tant de fois Madeleine jeune fille, où il vint un jour peindre fervemment l'une de ses très rares toiles inspirées par le site natal : *Une ferme aux environs de La Rochelle*; et tout le paysage assez dépouillé, très sobre, aux grandes lignes, comme ramassé, comme cuit sous le soleil, c'est bien celui qui convient autour du tombeau du voyageur à qui un simple tas d'herbes, allumé dans la brousse par des enfants arabes, et dont la fumée montait vers le ciel bleu, avait suffi une fois à rappeler l'image de cette campagne du pays où il repose.

Au sein de ce cimetière de Saint-Maurice, d'un touchant désordre de rosiers, de géraniums et d'herbes folles à l'ombre de cette rangée de cyprès dont les cône

affectent un accent italien, Eugène Fromentin, de tous les hôtes un peu hautains du logis des *Trembles*, n'est pas seul à reposer ; mais encore on peut dire que, par une sorte de rapprochement suprême, il y est avec tous les siens : sa femme, née Cavellet de Beaumont ; son père, le médecin de Lafond ; sa tendre mère, née Françoise-Jenny Billotte ; enfin, son frère Charles. Et puis, il est ici, bien un peu éloigné des précédents, à l'écart, comme il convient aux plus hautes pudeurs, aux plus grands deuils, le tombeau d'une autre morte, de celle qui fut Madeleine de Nièvres.

De Saint-Maurice, le mercredi soir 11 septembre 1844, Eugène Fromentin, deux mois après la mort de celle qui avait été l'héroïne de son œuvre vivante, écrivait, le cœur déchiré, à Paul Bataillard : « Je vais assidûment visiter le tombeau de ma pauvre amie. Vous comprenez à quel point Saint-Maurice m'est cher ! Je vous reparlerai longuement de ces douces et pieuses visites. » Ah ! pauvre Dominique, malheureux héros ! Comme l'épilogue était venu, tout à coup, achever prématurément le roman de sa jeunesse ! Au mois de juin 1844, ce mois dont il a dit plus d'une fois qu'il aimait tant le retour, celle qui avait été pour lui le modèle de Madeleine avait dû, sans tarder, s'arrachant à son mari et à ses enfants, se rendre à Paris pour y subir, de la part des chirurgiens, une intervention dont le dénouement fut fatal. Et c'est ici que Dominique avait connu le calvaire ! Introduit dans l'appartement de Madeleine, il avait une fois encore été autorisé à contempler, par une vitre de la chambre, le visage amaigri de celle qui avait été toute sa joie, tout son bonheur, de celle qu'il avait si chastement aimée au delà du possible. Puis brusquement ç'avait été la mort, à vingt-sept ans, de celle dont « le parfait sou-

venir » le hantait toujours ; enfin, une explosion de douleur, un chagrin sombre et concentré, se traduisant par un abattement affreux, des plaintes sourdes dont l'accent faisait peur.

« Tout mon passé, écrit-il à ce moment tragique, m'a traversé la mémoire, depuis mes lointaines rêveries dans mon allée verte de Saint-Maurice... » En quelques secondes, comme cela se produit aux instants de grande déroute morale, il revit les jours anciens, les joies mortes, Madeleine depuis dix ans déjà mariée à celui qui fut le modèle du comte Alfred de Nièvres, M. B..., en réalité simple surnuméraire des contributions, devenu, par la suite, agent de change à La Rochelle. « Je pense à toi qui dors *là-bas*, sous l'herbe mouillée, pauvre tête si belle, aux yeux si doux, au teint si blanc, aux cheveux si noirs ! » Voilà ce qu'écrivait à un ami, après la mort de Madeleine, Fromentin souffrant de toutes les souffrances de Dominique.

En ce jour d'août, d'une vive lumière, d'un chaud soleil, l'herbe n'est pas mouillée comme en son temps ; il y a des papillons, il y a des fleurs, et « ces oiseaux qui chantaient avec un accent qui remuait jusqu'au fond du cœur » et dont il a parlé avec poésie, nous les entendons, dans les arbres, pépier et s'ébattre au-dessus du tombeau de Madeleine. Pauvre tombeau, d'ailleurs bien simple : une dalle inclinée qu'entourent des orties et l'herbe sauvage, une haute et longue pierre où doivent, dans les jours sombres, quand l'Océan est déchaîné, venir gémir les vents, et sans laisser de trace glisser les larmes de la pluie. Et là, pas une fleur, pas une couronne, mais seulement gravés, encore distincts, au-dessus de la dépouille de celle qui fut toute séduction, tout charme, qui se montra si belle et si inaccessible, ces simples mots

d'état civil : *Ci-gît Jenny Caroline Léocadie Ch..., épouse de M. Émile B..., décédée à Paris le 4 juillet 1844, dans sa 28e année ;* enfin ces courtes lignes d'un regret presque officiel : *Sa mort priva sa bonne mère d'une fille chérie, son mari d'une épouse bien-aimée et ses trois petits enfants d'une tendre mère.* La « mère chérie », née le 14 mars 1783, décédée le 9 avril 1863, c'est elle qui dort, un peu à côté de sa fille, dans les ronces du cimetière, et les enfants pour lesquels Fromentin, dans un lointain poème, avait rêvé d' « airs byroniens », de grâce et de beauté à l'image de Madeleine, c'était bien ceux dont il devait dire dans son billet déchirant du 11 septembre, adressé à Paul Bataillard, peu après la mort de la jeune femme : « Je vois souvent les enfants et je les adore. »

Ceux qui ont lu attentivement *Dominique* et ont été sensibles à tout ce que ce livre contient de tragique et de fier dans son mouvement, se rappellent toute la fin orageuse, digne des maîtres, l'épisode du châle au soir dans le vieux château, la séparation et enfin ces mots prononcés par Dominique : « Elle ajouta, je crois, une ou deux paroles que je n'entendis pas ; puis elle s'éloigna doucement comme une vision qui s'évanouit, et je ne la revis plus, ni ce soir-là, ni le lendemain, ni jamais. » Le lendemain, le héros de cette belle et rude histoire, d'un arome délicat et pénétrant, dit que — comme un animal blessé qui perd du sang et rentre au gîte — prenant par un chemin de traverse, il arriva en vue de Villeneuve.

Villeneuve, nous savons que c'est Saint-Maurice, et ce chemin traversant le marais, ce chemin dont l'argile conserva si longtemps l'empreinte du talon de la jeune femme, il nous eût été précieux de le retrouver. Mais ce chemin même, quel est-il ? Le temps a tout mêlé, tout recouvert et enseveli sous sa cendre. « En amour, a dit le

héros de cette histoire, l'une des plus poignantes qu'aient vécues les hommes, la dette des âmes fidèles est la résignation. » Cette dette des âmes fidèles, nous savons que les deux êtres qui reposent ici l'ont payée au delà des forces humaines, et c'est à cela, au déclin de ce beau jour, que, parvenu au terme de ce pèlerinage, nous pensons longtemps encore en regagnant la mer, cette mer qui fut comme le miroir mouvant où se penchèrent tant de fois les âmes inquiètes et torturées de Madeleine et de Dominique.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE-PRÉFACE 7
I. — Un « caractère » de La Bruyère..... 11
II. — Regnard et la littérature barbaresque..... 50
III. — Un chroniqueur : Chastellain..... 81
IV. — Le père de Mme de Sévigné..... 93
V. — Un acteur de Molière..... 98
VI. — Mme de Sévigné à Chaulnes..... 102
VII. — Fénelon à Cambrai..... 122
VIII. — Le Pèlerinage de Dominique..... 152

Collection des CENT CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. WILMOTTE, Professeur à l'Université de Liége

Volumes petit in-16 (174×117) avec portrait, à 4 francs, broché — 4 fr. 30 franco.

1 *La Poésie épique et lyrique de l'ancienne Irlande.*
2 *Les Eddas.*
3 *L'Épopée anglo-saxonne. Le Beowulf.*
4 *L'Épopée nationale allemande. Les Nibelungen.*
*5 *Le Poème du Cid.*
6 *Le Romancero espagnol.*
7 *La Poésie pré-dantesque en Italie.*
8 *L'Épopée finlandaise. Le Kalevala.*
9 *La Littérature de cour en Allemagne (XII - XIIIe siècles).*
10 *Le Théâtre religieux.*
11 *Le Reinaert flamand.*
12 *Choix des Poésies des Troubadours.*
*13-14-15 *Dante Alighieri.*
*16 *Les Mystiques italiens.*
*17 *Pétrarque.*
*18 *Boccace.*
19 *Chaucer.*
20 *Arioste.*
21 *Les Mystiques espagnols.*
22 *Luther.*
23 *Machiavel.*
24-25 *Les Grands Humanistes italiens.*
*26 *Érasme.*
27 *Camoëns.*
28 *François Bacon.*
29 *Torquato Tasso.*
30-31-32 *Shakespeare et ses Contemporains.*
*33 *La Célestine.*
34-35 *Cervantès.*
36 *Gongora.*
37 *Lope de Vega.*
38 *Calderon.*
39 *Choix du Théâtre espagnol.*
40 *Le Roman picaresque.*
41 *Milton.*

42 *Leibnitz.*
43 *Spinoza.*
*44 *Locke.*
45 *Berkeley.*
*46 *Daniel Defoe.*
47 *Swift.*
48 *Vico.*
*49 *Holberg.*
50-51 *Les Grands Romanciers anglais du XVIIIe siècle.*
*52 *La Comédie à Venise : Goldoni et Gozzi.*
53 *Sheridan.*
54 *La Lyrique pré-romantique en Angleterre.*
55 *Lessing.*
*56 *Kant.*
57 *Herder.*
*58-59 *Gœthe (Faust).*
60 *Gœthe (œuvres choisies).*
61 *Alfieri.*
62 *Schiller.*
*63 *Walter Scott.*
64 *Les Conteurs allemands.*
65 *Heinrich von Kleist.*
66 *Manzoni.*
67 *Benjamin Franklin.*
68 *Byron.*
69 *Shelley.*
70 *Keats.*
*71 *Les Poètes lakistes.*
72 *Les Grands Romantiques espagnols.*
*73 *Léopardi.*
74 *Pouchkine.*
*75 *Edgar Poe.*
76 *Andersen.*
77 *Longfellow.*
78 *Emerson.*
79 *Discours et proclamations des grands Présidents des États-Unis.*
80 *Les Écrivains du Resorgimento en Italie.*
81 *Nicolas Gogol.*
*82 *Henri Heine.*
83 *Charles Dickens.*
*84 *Lermontov.*
85 *Les Grands Romantiques portugais.*
86 *Les Écrivains de la Prairie américaine.*
87 *La Littérature du jeddisch.*
88 *Lenau et le lyrisme autrichien.*
89 *Charles Darwin.*
90 *Richard Wagner.*
91 *John Ruskin.*
92 *Ibsen.*
93 *Sienkiewicz.*
94 *Écrivains polonais.*
95 *Écrivains hongrois.*
*96 *Écrivains roumains.*
97 *Écrivains suédois.*
98 *Chants populaires serbes.*
*99 *Chants populaires russes.*
100 *La France et les Littératures étrangères.*

Les volumes actuellement en vente sont marqués d'un astérisque (*)

4066-21. — CORBEIL. IMP. CRÉTÉ.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

24 NOV. 1995

NOV 23 1995

a39003 003318895b

PQ CE
0139
.P37 1921

PILON, EDMOND
FIGURES FRANCAISES ET LITT

1504062